

L'ESPRIT

DES FEMMES

DE NOTRE TEMPS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

L'ESPRIT

DES FEMMES

DE NOTRE TEMPS

PAR CAMILLE SELDEN

AUTEUR DE *DANIEL LE MUSICIEN*

EUGÉNIE DE GUÉRIN

CHARLOTTE BRONTË

RAHEL DE VARNHAGEN

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

—

1865

PRÉFACE

On se plaint souvent de notre temps, et ce qu'on nous reproche le plus vivement, c'est ce mélange singulier d'ambition et de mollesse qui fait nos désirs très-grands et notre volonté très-faible. Depuis Werther et René, la littérature a pris pour héros des personnages qui, prétendant au bonheur parfait et ne voulant s'imposer aucune contrainte, ne savent que nous étaler le spectacle de leurs aspirations et de leurs impuissances. En ce moment encore, nous voyons, dans les livres et sur la scène, des créatures orgueilleuses et débiles, occupées à s'indigner contre leur condition, et incapables de faire un effort suivi pour l'améliorer. Après avoir peint ce misérable état avec émotion et sympathie, on l'a décrit avec précision et sang-froid; après l'avoir célébré dans un sexe, on vient de l'analyser dans l'autre, et l'un des romanciers les plus âpres de ce temps-ci a cru représenter la femme moderne, telle que la façonne notre éduca-

tion, et telle que la présente notre démocratie, en traçant le terrible portrait de *Madame Bovary*.

Il me semble que si ce jugement est vrai en plusieurs cas, il ne l'est pas dans tous. L'art exagère, c'est son habitude; il prend volontiers pour sujets les exemples violents et tragiques. Ce ne sont pas les plus communs, et l'on ne doit pas juger d'un temps par l'exception, mais par la règle. Si l'on prend la règle, on trouve beaucoup d'hommes qui ont fait bravement leur chemin, et beaucoup de femmes qui ont tenu convenablement leur ménage. Au premier aspect, rien de plus vulgaire, rien de moins digne d'être peint ou mis en scène. Que l'on regarde de plus près; l'on verra dans ces hommes, qui, partis de tous les degrés, s'élèvent, ne fût-ce que d'un échelon, une longue patience, des efforts soutenus, une prévision attentive qui a su calculer les chances, une résistance opiniâtre qui a surmonté les difficultés; l'on verra dans ces femmes qui, enfermées dans une vie étroite y sont demeurées jusqu'au bout, une répression continuelle de soi-même, une résignation active, la faculté de supporter l'asservissement et l'ennui, l'habitude du sacrifice, et souvent une générosité native que les mesquineries et les exigences de leur état ne parviennent pas à tarir. Chez des maîtresses d'école, chez des employés, de petits cultivateurs, chez les bourgeois et les provinciaux de toute sorte et de tout étage, il y a des héros, des demihéros, ou du moins des gens qui savent faire très-longtemps, très-simplement, très-noblement des actions très-pénibles. Une pareille assertion peut être traitée de chimérique; je répondrai seulement que le roman, si vrai qu'il soit, n'est pas si vrai que

l'histoire, et que des faits, même bien inventés, ont moins d'autorité que des faits authentiques. Il y a dans le monde des héros et des héroïnes de roman qui ont vécu; nous avons leurs lettres, leurs papiers de famille, les témoignages de leurs proches; leur acte de naissance est à la mairie; c'est pourquoi je demande la permission de croire à leur courage, à leur bon sens et à leur vertu. On nous dit qu'aujourd'hui la femme est pétrie de déraison et de convoitises, et, pour héroïnes, on nous montre des personnes qui ont aussi mauvais esprit que mauvais cœur. Je n'y contredis pas; seulement je regarde à côté de moi, et j'y trouve de nobles jeunes filles aussi dignes de respect que de tendresse. Elles ne sont pas imaginaires; j'aurais pu leur parler hier si je m'étais trouvé dans telle ville, dans tel salon. Elles n'ont point reçu, de la fortune ni du monde, un accueil plus bienveillant que les autres; elles sont nées dans des conditions médiocres, en province, parmi des gens bornés; elles n'ont point eu toujours une éducation supérieure; le malheur ne les a pas épargnées; au contraire, plus d'une fois il est tombé sur plusieurs d'entre elles accablant et multiplié. Quelques-unes ont senti la servitude d'un métier, d'autres ont subi l'oppression de la solitude. Elles n'ont pas toujours pu développer toutes leurs facultés; la santé, la vie leur ont parfois manqué au milieu de leur course. Et cependant elles ont marché; bien plus, elles ont atteint le but, elles sont arrivées au talent, même à la gloire; leurs noms sont célèbres, et, ce qui est mieux, honorables. Elles ont imprimé pour longtemps, pour toujours peut-être, leur pensée personnelle et propre sur cette trame monotone du temps

où les autres ne laissent qu'une ombre fugitive et vacillante; aujourd'hui encore nous les voyons face à face dans cette empreinte ; nous nous entretenons avec elles ; elles nous parlent et nous remuent, par une exhortation d'autant plus efficace qu'elle est involontaire et qu'elle est l'œuvre, non de leurs phrases, mais de leurs actions. Certes, c'est un plaisir que de ranimer et de redresser devant soi ces nobles créatures ; mais j'ose dire aussi que c'est un profit. Car ce qu'elles ont fait, chacun de nous, dans sa mesure et sa condition, peut aussi le faire; nous n'avons pas d'autres obstacles à surmonter que ceux qu'elles ont vaincus ; elles n'ont point eu d'autres forces que les nôtres; leur constance fait honte à nos défaillances, nous n'avons pas le droit de trouver trop lourd un fardeau que leurs mains de femmes ont si bien accepté et si bien porté. A ce titre, les trois vies que je raconte ici peuvent être instructives; j'en ai choisi une dans chacune des trois grandes nations modernes, afin de montrer la diversité des situations en même temps que l'uniformité de leur distinction et de leur excellence. Française, Anglaise, Allemande, catholique, protestante, juive, jeune fille noble, petite bourgeoise, femme du monde, elles ont toutes un point commun, la noblesse native, et tous les contrastes de race, de condition, et de dogmes, et de culture, s'effaçent en se conciliant pour aboutir à la même fleur.

CAMILLE SELDEN.

Novembre 1864.

L'ESPRIT DES FEMMES

DE NOTRE TEMPS

EUGÉNIE DE GUÉRIN[1]

Les deux volumes que voici contiennent la vie et les écrits d'une des personnes les plus distinguées de notre temps, inconnue, sauf dans un petit cercle d'amis, et qui passa sa vie au fond d'une province, mais qui, par l'élévation de ses sentiments et la finesse de ses idées, mérite l'é-

[1] *Eugénie et Maurice de Guérin; œuvres et correspondance* éditées par M. Trébutien.

tude et l'attention publique presque à l'égal d'une des femmes illustres du dix-septième siècle. Sa famille mérite aussi d'être connue. Parmi les peintures satiriques et triviales qu'on nous a faites de la petite vie provinciale, il est curieux de rencontrer des âmes et des esprits qui valent ceux de Paris, et qui même, aux yeux de bien des gens, vaudront peut-être davantage. C'étaient pourtant des provinciaux, des gens arriérés, féodaux et gothiques; mais la noblesse du cœur naît où elle peut et comme elle veut.

I

Mademoiselle de Guérin naquit au Cayla, près de Gaillac, dans le midi de la France. Elle était d'une famille très-noble, d'origine vénitienne, qu'on peut suivre, à ce qu'il paraît, jusqu'au neuvième siècle. Vers cette époque un Guarini fut comte d'Auvergne. Il y eut un Guérin grand chancelier de France, évêque de Senlis, qui se distingua à la bataille de Bouvines. D'autres Guérin furent grands maîtres de Malte, un autre cardinal. On rencontre même dans cette famille un troubadour, Guarini, seigneur d'Apchier, qui bril-

lait à la cour d'Adélaïde de Toulouse, nièce de Louis le Jeune.

Les Guérin du Cayla étaient fort pauvres ; le père, cultivateur de sa ferme, avec ses domestiques, faisait valoir son bien, passait sa vie à surveiller ses récoltes, à faire battre son grain. Le soir, quand il rentrait, c'est au foyer de la cuisine qu'il allait se délasser et se réchauffer. Le plus souvent la famille mangeait dans cette pièce, quelquefois même on mettait le couvert sur un tas de fagots, comme chez les paysans. Nulle cérémonie, nul besoin d'aise ou simplement de bien-être. Chacun prenait sa place où il la trouvait, les chiens du troupeau venaient sans façon s'asseoir à côté des maîtres. Bien souvent chacun se servait lui-même, le soir, par exemple, lorsqu'on envoyait les domestiques à l'instruction religieuse, ou bien à l'époque des moissons, quand tous les gens se trouvaient dehors. Cette façon de vivre ne diminuait en rien le respect qu'on portait aux maîtres ; les paysans, dans ce pays, ne mesurent pas leur respect sur la beauté de l'argenterie ou l'ordre du service. D'ailleurs la religion enseigne l'obéissance, et l'on est, en général, demeuré plus dévot dans le Midi que

dans le Nord. Dieu semble plus près de l'homme quand le climat est beau : l'esprit, plus imaginatif, croit l'entrevoir mieux derrière le bleu pur du ciel, à travers le rayonnement lumineux des astres, dans les pourpres plus vives du soir. D'autres diront qu'on fait plus facilement en ce pays des romans de cœur et d'imagination, religieux ou autres, et qu'on est plus tendre pour la Madone, parce que l'on est plus disposé à l'amour. Maîtres et valets, chacun, au Cayla, remplissait fort exactement ses devoirs religieux. M. de Guérin lui-même donnait l'exemple : il assistait aux offices, communiait aux fêtes, s'occupait de quêtes et d'affaires d'église. Il y avait des images de sainteté suspendues dans sa chambre, un bénitier accroché dans son alcôve. Les amis de la maison étaient presque tous ecclésiastiques, curés du voisinage, ou attachés au clergé de Gaillac. Ces braves gens n'apportaient pas souvent à la conversation des idées nouvelles. On ne lisait guère non plus, faute de temps d'abord, et aussi faute de livres. Cependant, parfois en hiver, le soir, après souper, quelqu'un lisait à haute voix un roman de Walter Scott, ou tout autre livre nouveau que l'on avait pu se procurer. La biblio-

thèque, assez maigre, ne contenait guère que des ouvrages de piété. On recevait aussi la *Propagation de la foi*, journal religieux qui rend compte des travaux des missionnaires, et l'on s'emparait avec avidité des numéros qui venaient d'arriver.

Voilà une famille étrange, tout en dehors de notre expérience parisienne, qui doit nous sembler bourgeoise et arriérée, et qui n'est rien moins que cela. De même chez les paysans calvinistes écossais, au milieu des charrues et des marmites, on trouve des livres, et des livres qu'on lit. Burns raconte qu'à table, son père, son frère, ses sœurs avaient chacun un volume à côté de leur assiette, parce que c'était le seul moment de la journée où ils avaient le loisir de lire. Pendant que mademoiselle de Guérin se chauffait au feu de la cuisine, attentive aux préparatifs du repas, son père se faisait lire par elle les *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, gros volume qui, par l'épaisseur de son format, éveillait la curiosité des domestiques. Il était non-seulement instruit, mais il avait du goût, se montrait bon juge en fait de choses littéraires, encourageait sa fille à écrire, lui donnait au besoin des avis. C'était un homme aimable, de façons douces, re-

cevant bien, vrai modèle de seigneur patriarcal, tout à la fois poli envers ses égaux et bienveillant envers ses inférieurs. Malgré la médiocrité de sa fortune, il pratiquait largement les devoirs de l'hospitalité : châtelain et paysan, tous les deux à la fois et aussi bien l'un que l'autre.

« Nous étions douze à table aujourd'hui, demain nous serons quinze, visites d'automne, de dames et de chasseurs, quelques curés parmi nous, comme pour bénir la foule : la vie de château du bon vieux temps. Ce serait assez joli sans le tracas du ménage qu'il faut faire. . . . .

. . . .

Que de personnes et de choses, de visites, de rires, de jeux, d'adieux. Il venait du monde de çà, de là, on aurait dit qu'on s'était entendu de tous côtés pour s'abattre en nombreuse volée au Cayla. Grande compagnie dans la grande salle ; c'était en harmonie, et folle joie venait de tant de jeunesse. Sept demoiselles et autant de chasseurs, moitié à cheval, moitié à pied. »

Ce qui est encore mieux, c'est que tout mendiant trouvait une écuelle de soupe chaude à son foyer. D'ailleurs M. de Guérin était tendrement attaché aux siens, plein de sollicitude pour ses enfants, tout ensemble leur père et leur ami. Sa

femme, morte jeune, avait eu également des sentiments fort élevés. Un beau caractère se montre à travers les quelques lignes où mademoiselle de Guérin nous retrace sa fin. « Il lui serait venu, dit-elle, de sourire sur son lit de mort, comme un martyr sur son chevalet. Son visage ne perdit jamais sa sérénité, et jusque dans son agonie elle semblait penser à une fête. » Sa fille, étonnée de lui voir une sérénité si parfaite, ne croyait pas qu'elle dût mourir. Elle mourut cependant, laissant quatre enfants, deux fils et deux filles, tous quatre bons, aimables, et qui s'aimaient tendrement. Mademoiselle Marie de Guérin était une personne d'une piété calme et douce, d'un esprit ferme et simple. Elle s'occupait volontiers du ménage, plus volontiers que sa sœur Eugénie, qui l'appelle, tantôt « notre sainte, » tantôt « notre Marthe. » Le frére aîné Érambert, était un aimable jeune homme, beau danseur, recherché aux fêtes, aux noces, aux dîners, partout où l'on s'amuse. Il prenait la vie gaiement, aimait franchement le plaisir, et devait être le boute-en-train de toutes les réunions. Les autres enfants avaient un caractère tout opposé, inquiet et passionné, une âme toute moderne, faite pour se ronger et

se détruire. Je ne fais que citer le frère cadet, Maurice, auquel je reviendrai plus tard. Il a été, comme on sait, écrivain de talent, et a presque montré du génie dans *le Centaure*, morceau de prose où, tout en demeurant original, il a atteint une grandeur de sentiment, une profondeur de poésie, une perfection de style semblables à celles de l'Iphigénie et de l'Hélène de Gœthe. Outre son talent d'écrivain, il avait une figure charmante, des façons fines et nobles, beaucoup de grâce dans l'esprit, beaucoup de délicatesse naturelle dans tout ce qui est du sentiment et du goût.

C'est dans ce monde et dans cet intérieur que naquit et vécut Eugénie de Guérin. On croit généralement qu'une vieille fille, en province surtout, n'est bonne qu'à raccommoder du linge et à élever des oiseaux. En voici une qui peut-être faisait l'un et l'autre et n'en avait pas moins une imagination très-poétique, des idées générales rès-abondantes, très-élevées sur toute espèce de choses. Qu'on se représente une personne de vingt-sept ou vingt-huit ans (c'est à cet âge que son journal nous la fait connaître), sorte de femme de charge remuante et active, levée avant

le jour, qui allume le feu, visite la basse-cour, surveille la cuisinière, et qui, une fois le dîner en train, l'ouvrage distribué, plie le torchon qu'elle vient d'ourler, laisse là ses casseroles, se dépêche de monter pour passer un moment entre son écritoire et ses livres. Au troisième étage, dans les combles, est un petit réduit qui lui sert de cabinet de travail. Elle y trouve de la tranquillité et une belle échappée de vue sur la campagne. Si l'on montait, on pourrait l'y voir, pâle, svelte, d'un doigt noirci feuilletant avidement quelque passage de Bossuet, un traité de Leibnitz, ou bien, tout essoufflée encore, se penchant sur son cahier pour griffonner à la hâte quelques lignes avant de descendre.

II

On se demande quelles ressources un tel esprit peut trouver dans cette vie de ménage et de campagne, quel développement il y peut acquérir. Elle y trouve pourtant son emploi, d'abord dans le mouvement physique, le déploiement d'activité et de force qu'exige le métier d'une femme de charge qui gouverne un domestique nombreux,

un train de maison assez considérable. Le tracas est d'autant plus grand que cette femme de charge, qui est la demoiselle de la maison, est entendue et économe. Mademoiselle de Guérin vivait plus à la cuisine qu'au salon, et moins à la cuisine qu'au grand air. Elle raccommodait le linge, le pliait, aidait à étendre les lessives sur l'herbe. Puis venaient les préparatifs des repas à surveiller, celui des maîtres, des domestiques, des gens de journée, jusqu'à quatre par jour, à l'époque des récoltes. Une fois, vers la moisson, on la trouve les mains aux fourneaux faisant la soupe pour trente ou quarante ouvriers. Une autre fois elle pétrit la pâte d'un gâteau, retire une galette du four. La voilà enfin montée chez elle, on l'appelle; un prêtre reste à souper, vite il faut redescendre pour mêler du beurre et des œufs. C'est une Charlotte comme celle de Werther; mais on verra bien vite en quoi cette ménagère sentimentale est française, c'est-à-dire alerte d'esprit, souvent gaie et même brillante. Ce n'est pas tout, il y a les comptes à faire, les dépenses à régler; puis c'est la basse-cour où elle va chaque matin donner un coup d'œil à ses pigeons et à ses poules. Chiens et chats aussi

l'occupent; voici un blessé à guérir, un mort à remplacer, un nouveau venu à caresser.

Cette vie rustique a son intérêt, sa beauté. Bien souvent, dans son journal, elle se complaît en détails sur le repas du soir, et l'on croit voir la spacieuse cuisine avec ses ustensiles luisants, le large foyer bien éclairé, le couvert mis près du feu, et ses reflets rouges vacillant sur le visage des convives. Une autre fois, elle étale du linge blanc sur l'herbe; cette occupation lui rappelle Nausicaa, ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères, et sous ce magnifique ciel bleu du Midi, dans ce large paysage calme, parmi ces bœufs qui ruminent et ces oiseaux qui chantent, elle voit se détacher comme des figures de bas-relief.

III

Le pays est joli, d'après ce qu'elle nous en dit, bois épais, verdoyantes collines; la maison elle-même a pour horizon une montagne et domine une vallée arrosée de ruisseaux. Ne croyez pas que ce paysage, à la longue, lui semble monotone, qu'elle souhaite en voir d'autres. A quoi

bon, si l'on possède un coin de terre riant, avec de la lumière et de l'air, du soleil et de l'ombre, un large ciel, beaucoup de verdure et de fleurs, rosiers et lilas à foison, parfum des violettes, senteurs d'acacias, au printemps les rossignols qui chantent à la clarté des nuits de juin? De sa fenêtre, mademoiselle de Guérin dominait le vallon sans cesse reverdi par la fraîcheur des eaux courantes; de sa terrasse, elle voyait les montagnes roses au matin, pourpres au soir sous l'or des nuages. Tout cela, elle le regardait en peintre, le sentait en poëte. C'est toujours fête dans son imagination; voyez-la décrire la grâce un peu triste d'une matinée de printemps par un temps incertain :

« Notre ciel d'aujourd'hui est pâle et languissant comme un beau visage après la fièvre. Cet état de langueur a bien des charmes, et ce mélange de verdure et de débris, de fleurs qui s'ouvrent sur des fleurs tombées, d'oiseaux qui chantent et de petits torrents qui coulent, cet air d'orage et cet air de mai, font quelque chose de chiffonné, de triste, de riant, que j'aime. »

On est vraiment surpris de l'abondance de pensées charmantes qu'éveillent en elle cinq mi-

nutes de promenade dans les champs, un tour de jardin, l'eau d'un ruisseau qu'elle regarde couler.

« J'écris d'une main fraiche, revenant de laver ma robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots, des brins d'herbe, des feuilles, des fleurs tombées, de suivre tout cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau! »

« A force de vivre à la campagne, on se lie pour ainsi dire avec la nature, » dit-elle un jour à propos de botanique. Rien de plus vrai pour Eugénie de Guérin ; ce mot exprime à merveille le grand sentiment sympathique qu'elle éprouvait pour toutes les choses vivantes, fussent-elles inanimées comme les fleurs et les arbres. Elle souffre pour eux lorsque le vent les courbe, elle les plaint, les compare « à des êtres malheureux qui plient sous l'adversité. » « Jamais orage plus long, dit-elle un jour; il dure encore; depuis trois jours l tonnerre et la pluie vont leur train. Tous les arbres s'inclinent sous ce déluge ; c'est pitié de leur voir cet air languissant et défait dans le beau triomphe de mai. » De même, quand les fleurs abreuvées de rosée s'épanouissent au soleil, quand les buissons reverdis par la pluie

regorgent de fraîcheur, elle partage leur joie et imagine leurs plaisirs.

Chaque saison change l'aspect de cette vie rustique, toujours accidentée et active. Aux splendeurs du printemps succède l'abondance de l'été, l'ample maturité des champs envahis de lumière. Le bleu sombre du ciel alors recouvre les larges nappes d'or, les moissonneurs fourmillent entre les gerbes, les faucilles étincellent contre les blés. « Pour peu que le vent souffle, » dit-elle, « ces épis coulant l'un sur l'autre font de loin l'effet des vagues; le grand champ du Nord est une mer jaune. » Et puis elle parle des gracieuses choses qu'elle y voit, des groupes charmants qui s'y détachent. « Un beau champ de blé plein de moissonneurs et de gerbes, et parmi ces gerbes une seule debout faisant ombre à deux petits enfants, et leur grand'mère les faisant déjeuner avec du lait. »

Tout cela respire le calme, je ne sais quoi de patriarcal, presque d'antique. On voit une personne heureuse de vivre à la campagne, parmi les bois, les eaux, les prés. Les joues rouges des petits paysans, ces beaux fruits de santé et de force lui font plaisir à voir, et aussi leur timidité

sauvage de jeunes animaux non encore apprivoisés qui fuient les hommes. « J'aime à les caresser, » dit-elle, « à les voir se cacher tout rouges dans les jupes de leur mère. » Elle aime ses oiseaux, ses pigeons. Elle aime ses poules qui pondent, et le bruit des moutons qui le soir rentrent en bêlant à l'écurie. Elle aime aussi le sifflement du berger qui les mène, et le bruit du fléau qui retombe sur l'aire en cadence monotone. Elle aime avant tout le ciel, les fleurs, les arbres.

Le paysage lui semble toujours beau, même recouvert de neige. Elle aime la neige, « cette blanche vue qui a quelque chose de céleste ; » elle aime à voir les buissons chargés de givre scintiller comme d'une floraison de diamants dans la froide clarté des nuits, ou dans le large espace, les arbres dépouillés tendre leurs bras de cristal vers les étoiles tremblantes.

IV

Quand elle rentrait, l'esprit plein d'images nobles ou gracieuses, elle aimait à les décrire, ressentait le besoin d'épancher ses idées sur

Dieu, sur elle-même, sur ses lectures. Elle s'amusa donc à faire son journal, et, ses autres devoirs accomplis, prit plaisir à y noter ce qu'elle avait fait ou pensé. Ce journal a l'inconvénient de tout journal : il y a des détails puérils à côté de pages intéressantes, il est parfois vide et parfois plein à déborder. Le principal, c'est qu'on l'y retrouve tout entière, avec tous ses sentiments et ses goûts, mêlée à la vie de famille ou s'interrogeant devant Dieu dans le silence de sa petite chambre. Elle lisait beaucoup, et tout ce qu'elle dit de ses lectures montre un esprit plus littéraire que porté aux occupations du ménage. Elle ne s'en cache point, elle avoue que « naturellement elle ne se plaît pas en choses de maison et gouvernement de femmes. » « Volontiers je le laisse à d'autres, » dit-elle ; « mais si la charge m'en vient, je m'en acquitte de bon cœur, sans y trouver de répugnance, sans m'ordonner, comme il arrive qu'il le faut faire, du *moi qui veut* au *moi qui ne veut pas*, en tant et souventes fois. »

Ceci est comme un abrégé de son esprit et de son style ; on y reconnaît le commerce des bons auteurs, on y sent de la noblesse mêlée à une

pointe de mièvrerie et peut-être même de fadeur.

A part les livres purement dévots, mademoiselle de Guérin lit habituellement Bossuet et Fénelon ; elle aime saint Augustin, fait ses délices de saint François de Sales. Un jour elle parle avec admiration d'André Chénier, de ses poëmes du *Jeune malade* et du *Mendiant*. Elle connaît Racine et même un peu Molière. Elle connaît aussi quelques auteurs modernes, Walter Scott, Lamartine, Victor Hugo, dont, à propos de *Notre-Dame-de-Paris*, elle analyse très-finement le talent.

« Quel homme que Hugo ! je viens d'en lire quelque chose. Il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poëte, sculpteur, il est tout, il a tout vu, tout fait, tout senti ; il m'étonne, me repousse et m'enchante. »

Un peu plus tard elle ajoute en parlant d'un autre écrivain : « Ton auteur est admirable, comme M. Hugo ; mais ces génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme. »

Ce fin discernement la fit de bonne heure écrivain et femme du monde, c'est-à-dire observateur ; ces trois choses se tiennent. Le sourire à la lèvre et sans malice, elle nous fait faire connaissance avec les hôtes du Cayla. Une visite *de*

dame fait événement dans ce vieux château à l'écart, et la plupart des visiteurs sont des voisins de campagne, des paysans, des curés. Elle s'amuse à les étudier, à décrire leurs physionomies et leurs gestes. Voici par exemple trois curés de campagne :

« Celui de Canton, celui de Vieux et le nôtre, trois hommes bien différents : l'un sans esprit, l'autre à qui il en vient, l'autre qui le garde. Ils nous ont raconté force chcses d'église qui intéressent pour parler et pour répondre au moment ; mais en général les variantes plaisent en conversation ; l'entretien de mille choses, ce qui fait la causerie, chose rare. Chacun ne sait parler que de sa spécialité, comme les Auvergnats de leur pays. *L'esprit reste chez soi aussi bien que le cœur.* »

L'esprit d'Eugénie de Guérin était naturellement juste, porté à méditer et à réfléchir. L'isolement de la vie de campagne, une éducation pieuse, des lectures plus sérieuses que n'en font d'ordinaire les jeunes filles, y avaient développé un certain goût pour les idées abstraites. Elle aimait à généraliser, et, quand elle voyait des paysans par exemple, elle s'occupait des moyens d'améliorer leur condition morale, cherchait d'où

leurs défauts pouvaient provenir. Il faut l'entendre quand elle rejette une partie de leurs vices sur le manque de religion, les plaignant de savoir lire et de ne pas savoir prier. Sa philosophie ici est fort cléricale et féodale ; mais c'est encore de la philosophie. Une femme, et même un homme, ne raisonne que selon son éducation, et avec les idées de son parti. C'est à propos de deux messieurs, « hommes d'esprit pourtant, » dit-elle, « qui trouvent absurdes les lois du jeûne, la croyance au péché originel, et bien bête la vénération des images. »

« Nos paysans s'en mêlent ; l'un d'eux a cité le Concile de Trente à notre curé dans un cas où ce savoir lui seyait mal. Se mêler d'interpréter les Conciles et ne pas dire le *Pater*, quelle pitié ! Voilà ce que font les lumières dans nos campagnes, les lumières de l'alphabet ; car c'est parce qu'il sait lire que le peuple se croit savant. Monté sur l'orgueil, il touche aux plus hautes choses, et regarde à sa portée ce qu'il devrait contempler à genoux. Il veut voir, comprendre, saisir et marche droit à l'incrédulité. Il faut qu'on lui prouve la foi maintenant, lui qui croyait tout. Ils ont bien perdu, nos paysans, dans leur contact avec les livres, et qu'y ont-ils appris qu'une ignorance de plus, à méconnaître leurs devoirs ? Cela fait pitié pour ces pauvres gens. Il vau-

drait bien mieux qu'ils ne sussent pas lire, à moins qu'on ne leur apprît en même temps quelles lectures leurs sont bonnes. »

Vous vous croyez en face d'un orateur passionné, et puis tout à coup voici reparaître la femme du monde, sorte d'abbesse de cour au sourire vif et fin. Ce n'est pas tout à fait à tort que, dans sa famille, on la surnommait la « femme du dix-septième siècle. » Elle en avait le ton moqueur, elle détestait les pédants, les cuistres, les maîtres d'école. Par exemple aujourd'hui est jour de pluie; tout le monde bâille; le père, privé de sortir, feuillette désespéré une vieille histoire de l'Académie de Berlin. Berlin, pays d'hérétiques, bien pis, pays des mots ronflants, des adjectifs obscurs que l'on ne comprend point sans dictionnaire. Pour comble de malheur, la voilà qui tombe sur un chapitre intitulé : *La théologie de l'Être*, porte-sommeil, assoupissante lecture, « qui la fait courir dès qu'elle a touché le volume. » Elle croit voir un puits, un puits sans eau, et vous voyez d'ici la petite grimace de mépris toute française avec laquelle elle referme le malheureux livre.

Évidemment Eugénie de Guérin était et se sa-

vait écrivain. Faute de science, faute d'études spéciales, il lui arriva ce qui arrive à beaucoup de femmes distinguées; elle dut se borner à écrire de gracieuses lettres et arranger d'élégants morceaux de style, par exemple celui-ci :

« C'est une jolie chose qu'une cloche entourée de cierges, habillée de blanc comme un enfant qu'on va baptiser. On lui fait des onctions, on chante, on l'interroge, et elle répond par un petit tintement qu'elle est chrétienne et veut sonner pour Dieu. Pour qui encore? Car elle répond deux fois. « Pour « toutes les choses saintes de la terre, pour la nais- « sance, pour la mort, pour la prière, pour le sacri- « fice, pour les justes, pour les pécheurs. Le matin, « j'annoncerai l'aurore; le soir, le déclin du jour. « Céleste horloge, je sonnerai l'Angelus et les heures « saintes où Dieu veut être loué. A mes tintements, « les âmes pieuses prononcent le nom de Jésus, de « Marie ou de quelque saint bien-aimé; leurs re- « gards monteront au ciel, ou, dans une église, se « distilleront en amour. »

Ceci est joli, n'est-il pas vrai, et pourtant on trouve là qu'il y a un peu d'affectation et de recherche, que ces phrases étudiées manquent de naturel; vous vous demandez si c'est bien pour soi-même qu'on écrit, lorsqu'on écrit ainsi. Dans

d'autres passages on découvre de petites nuances qui semblent indiquer la vanité d'auteur. Une fois, à propos d'un baiser d'enfant, par exemple, elle répète en prose et en vers, et à plusieurs reprises, « qu'un lys lui a touché la joue; » une autre fois, elle se met à son journal simplement pour décrire un effet de lune sur un livre. En fait de sensibilité, elle exagère parfois, et s'arrête avec trop de complaisance aux petits oiseaux, aux petits insectes, à tout ce qui est petit. Mais je ne veux pas insister sur ces défauts, trop minces pour faire tache sur son journal. Par la même raison, je préfère ne point parler de ses vers, qui sont des vers de jeune fille, et desquels on pourrait dire, comme de la plupart des vers :

Faute d'idée il allait faire une ode.

J'aime mieux revenir à sa prose si coulante, puissante quelquefois, et qui peint si bien le mouvement d'une âme ardente. Les objets inanimés prennent vie sous sa plume, et quand elle parle de l'horloge du salon, « ce cher meuble qui a vu passer tant des nôtres sans s'en aller jamais, comme une sorte d'éternité, » on croit voir dans l'antique machine une alliée de la famille, vieille

commensale attachée aux destinées du logis. L'émotion la rendait éloquente, elle trouvait toutes sortes de comparaisons saisissantes et neuves pour exprimer ses sentiments. « La vie s'avance comme l'eau, » dit-elle à propos d'une année qui finit, « comme le ruisseau que j'entends couler sous ma fenêtre, qui s'élargit à mesure que ses bords tombent. » « Les sentiments uniques, » dit-elle ailleurs, « grandissent dans la solitude jusqu'à l'immensité. Comme ce marronnier qui s'étend seul là-bas dans la prairie, ils couvrent toute l'âme. »

V

Elle menait une « vie mélangée, » elle était tout à la fois « Marthe et Marie, » comme elle le dit très-bien. Un même jour la voit prier à l'église, s'occuper à la cuisine, coudre des tabliers ou filer sa quenouille, et jeter de temps en temps un regard furtif dans son volume d'André Chénier à l'endroit des poésies grecques. Il lui faut un effort de courage pour fermer le livre afin de raccommoder un pantalon de son frère Érambert. Tout cela entremêlé de courses, d'offices, d'au-

mônes. Elle en faisait beaucoup, et regrettait de ne pouvoir en faire davantage. Que de fois on la vit sur le seuil du Cayla tendant un morceau de pain ou une assiettée de soupe à un pauvre! « Si j'étais à Paris, je mettrais bien souvent la main à ta poche, » écrit-elle à son frère Maurice, et elle le prie de faire quelquefois la charité en son nom. Vieillards, jeunes gens, elle aime à voir chacun heureux. Un jour, elle cueille un gros bouquet de lilas pour une pauvresse qui lui en demande une branche; un autre, elle achète une cruche en grès à un petit garçon qui craint d'être grondé pour avoir cassé la sienne. Elle n'a ni lu ni écrit hier; c'est qu'il a fallu faire réciter l'alphabet à Miou, l'enfant d'un paysan, sa petite écolière, ou coudre pour elle une pèlerine. Ou bien elle et sa sœur *Mimin* sont allées en tournée de charité; une mourante l'a demandée, elle va à Cahuzac visiter une pauvresse infirme qui habite une sorte d'étable. Vous croyez peut-être qu'elle va ainsi en châtelaine, accompagnée d'un domestique, s'asseoir devant le lit des malades, les mains dans un manchon, et que d'une jolie bourse elle tire trente ou quarante sous en promettant l'aide du bon Dieu et en respirant des sels. Lisez ce recit, vous

verrez comme on entendait la charité au Cayla.

« J'ai voulu voir une pauvre femme malade qui demeure au delà de *La Vere*. C'est la femme de la complainte *du Rosier*, que je t'ai contée, je crois. Mon Dieu, quelle misère ! En entrant, j'ai vu un grabat d'où s'est levée une tête de mort ou à peu près. Cependant elle m'a connue. J'ai voulu m'approcher pour lui parler, et j'ai vu de l'eau, une bourbe auprès de ce lit, des ordures délayées par la pluie qui tombe de ce pauvre toit, et par une fontaine qui filtre sous ce pauvre lit. C'était une infection, une misère, des haillons pourris, de la vermine. Vivre là! Pauvre créature ! Elle était sans feu, sans pain, sans eau pour boire, couchée sur du chanvre et des pommes de terre qu'elle tenait dans ses mains pour les préserver de la gelée. Une femme qui nous suivait l'a relevée du fumier, une autre a apporté des fagots; nous avons fait du feu, nous l'avons assise sur un « *sélou*, » et, comme j'étais fatiguée, je me suis mise auprès d'elle sur le fagot qui lui restait. Je lui parlai du bon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être entendu des pauvres, des délaissés du monde, quand on leur parle du ciel. C'est que leur cœur n'a rien qui les empêche d'entendre. Aussi, qu'il est aisé de les consoler, de les résigner à la mort! L'ineffable paix de leur âme fait envie. Notre malade est *heureuse*, et rien n'est plus étonnant que de trouver le bonheur chez une telle créature, dans une pareille demeure. »

Mademoiselle de Guérin aime les pauvres, elle les traite comme des parents dans la peine, s'afflige de leurs souffrances, les plaint, fait plus que les secourir, les console. On retrouve en elle un peu de cette charité romanesque qui jadis changea des reines en saintes et des grandes dames en disciples de Rousseau. Ou plutôt on ne songe ni à Rousseau ni à des saintes, on ne voit plus que la femme bonne et compatissante, aimante et juste qui cherche à relever les faibles, qui sourit aux délaissés. Assurément sainte Élisabeth elle-même n'aurait pas fait mieux qu'Eugénie de Guérin le jour où celle-ci va préparer un *jambon au sucre*, mets friand qu'elle fait à l'intention de Sauveur Roquier, convive fort pauvre, qu'elle veut bien traiter, « justement parce que les bonnes choses ne lui viennent pas souvent à la bouche. » Elle n'aurait pas non plus surpassé l'action que fit Eugénie de Guérin le jour où, après avoir assisté à l'agonie de la Vialarette, pauvre messagère qui faisait leurs commissions, elle suivit son cercueil, voulant accompagner jusqu'à sa dernière demeure « celle qui n'avait ni frère ni sœur. »

VI

Eugénie de Guérin vivait environnée de gens très-pieux et dans un pays où la religion catholique s'entoure de beaucoup de pompe. Partout s'élèvent des crucifix, des calvaires; des chapelles d'ex-voto surgissent au milieu des champs, les madones miraculeuses regorgent d'ornements dans le demi-jour des églises. Le sentiment religieux n'en devait avoir que plus de prise sur ce caractère tendre, passionné, féminin. Quelle que soit la forme d'une religion, chargée de légendes, ou embellie d'idylles, un sentiment vrai est toujours beau. L'idée de Dieu venait incessamment se mêler à tout ce qu'Eugénie de Guérin voyait ou faisait. Dès son enfance, son âme involontairement montait vers lui comme vers l'objet le plus aimable. A l'âge de quatre ans elle allait raconter ses chagrins à une image du Sauveur mourant qui appartenait à son père. Elle lui demandait aussi des grâces; un jour, craignant d'être grondée elle la supplie de faire disparaître des taches à sa robe; un autre, de donner une âme à sa poupée. Les taches disparaissent, la poupée demeure

poupée, hélas ! « et c'est la seule fois peut-être, » ajoute-t-elle, « que Dieu ne m'a point exaucée. » Nulle foi plus paisible, plus calme, plus exempte de terreur et de doute. Plus qu'un ami et qu'un consolateur Dieu est pour elle le confident attentif et discret à qui elle confie tout : tourments, idées, sentiments. On comprend son empressement à le rechercher, le bonheur avec lequel elle s'approche de lui dans le silence de sa petite cellule, ses fêtes lorsqu'elle s'apprête à communier. « Prier Dieu, » dit-elle, « c'est la seule façon de célébrer toute chose en ce monde. » Aussi à toute heure elle le prie ; aux obsèques, aux naissances, à chaque anniversaire important elle fait dire une messe matinale à l'église de sa paroisse. Neige, pluie, rafales de vent glacial, rien ne l'empêche d'y assister. Dieu dans sa gloire se trouve au bout du trajet, enveloppé d'un nuage d'encens, ou rayonnant dans le sacrifice. Une telle dévotion prête aux rêveries poétiques, aux superstitions tendres. Mademoiselle de Guérin s'occupe volontiers des saints, surtout des saints qui sont beaux, saint Augustin, sainte Madeleine, sainte Thérèse. Elle aime à les contempler, à prier les yeux fixés sur leur image.

« Voilà un ornement de plus à ma chambrette : sainte Thérèse que j'ai pu enfin faire encadrer; il me tardait d'avoir cette belle sainte devant mes yeux, au-dessus de la table où je fais ma prière, où je lis, où j'écris. Ce me sera une inspiration pour bien prier, pour bien aimer, pour bien souffrir. J'élèverai vers elle mon cœur et mes yeux dans mes prières, dans mes tristesses. »

De même pour l'image du Sauveur. Jésus-Christ, ami adoré, se réfléchit à ses yeux sur tout ce qu'elle regarde ; elle imagine ses traits, les porte gravés dans son cœur, les prête involontairement à quelques taches d'ombre sur un mur. « La belle vision, l'admirable figure du Christ que j'aperçois sur la tapisserie vis-à-vis de mon lit. C'est fait pour l'œil d'un peintre. Jamais je n'ai vu tête plus sublime, plus divinement douloureuse avec les traits qu'on donne au Sauveur. J'en suis frappée, et j'admire ce que fait ma chandelle derrière une anse de pot à l'eau dont l'ombre encadre trois fleurs sur la tapisserie qui font ce tableau.... Il est vraiment beau, plus beau que rien de ce que j'ai vu. Quelque ange a donc exposé dans ma chambre solitaire cette image de Jésus? »

En somme, mademoiselle de Guérin était ar-

tiste, avant d'être dévote. Je ne pense pas lui faire tort si je dis que vivant dans un pays protestant, en Angleterre, par exemple, elle eût probablement fait une chrétienne fort ordinaire, peut-être une libre penseuse. Sa piété toute méridionale voulait un Dieu-Homme, aux pieds duquel elle pût pleurer et jeter des fleurs; jamais elle n'eût compris ce Dieu invisible et abstrait, simple gardien de la morale, que révèrent les protestants. En cela la religion catholique lui convenait tout à fait. Cette religion l'occupait par ses pratiques d'abord, par les confessions fréquentes, par les offices et les prières, enfin par les services qu'il fallait rendre au curé pour l'aider à orner l'église, par le temps qu'il fallait passer à arranger l'autel de la Vierge, celui de sa propre petite chapelle, ou plutôt la table qui lui en tenait lieu. Elle l'occupait aussi par les quêtes dont à titre de demoiselle du château on la chargeait, par les nombreuses fêtes solennellement célébrées dans les campagnes, et qui y deviennent un prétexte de parties de plaisir. « Que je vous plains, à Paris, vous n'avez même pas la messe de Minuit, » écrit-elle à son frère; et à ce propos elle entre dans une foule de détails

charmants sur le pèlerinage qu'elle et son père ont fait le jour d'avant pour s'y rendre. Figurez-vous maîtres, serviteurs, tout un cortége s'avançant flambeaux en tête à travers champs, parmi les buissons étincelants de givre, dans la neige épaisse, au chant des noëls, au joyeux carillon des cloches paroissiales. Noël, ici, semble la fête de l'hiver, plutôt que celle de la divine Naissance, comme l'Assomption, sous sa plume, semble moins la fête de la Vierge que celle des fleurs.

La religion lui plaisait aussi par le surnaturel, et l'on sent combien elle aime les récits de miracles et de légendes religieuses, ces charmants débris des temps chevaleresques, tout pleins de poésie et de foi. Elle en cite plusieurs, et d'un ton de conviction naïve qui annonce la fille des champs comme la descendante des croisés.

« On m'a raconté d'une malade d'Andillac une chose frappante. Après être tombée en faiblesse et demeurée comme morte pendant seize heures, cette malade a tout à coup ouvert les yeux et s'est mise à dire : « Qui m'a sortie de l'autre monde ?
« J'y étais entre le ciel et l'enfer, les anges me
« tirant d'un côté et les démons de l'autre.
« Dieu ! que j'ai souffert et que la vue de l'abîme

« est effrayante ! » Et, se retournant, elle récitait d'une voix suppliante des litanies de la miséricorde divine qu'on n'a jamais vues nulle part, puis se remettait à parler de l'enfer qu'elle a vu et dont elle était tout près pendant sa syncope. »

Avec une foi aussi entière et aussi ferme, on ne s'étonne point de voir mademoiselle de Guérin s'emparer de tout prétexte pour y ramener les autres. Son journal nous la montre souvent occupée à convertir, même, ce qui est un petit ridicule, à prendre quelquefois trop au sérieux le ton d'abbesse, comme ce jour entre autres où, par lettre, elle essaye de gagner à Dieu un dandy parisien, romancier par-dessus le marché, qu'elle a vu à Paris chez son frère. On aime mieux le ton simple, tout familier et par là même touchant, qu'elle prend vis-à-vis d'un valet de ferme récalcitrant, pour le décider à aller à confesse, et en général sa manière de parler aux gens du peuple, à la fois affectueuse et remplie de bon sens. Ce n'est pas toujours tâche facile, avec les paysans. Quand même ils comprennent, souvent ils font semblant de ne point comprendre, et à leurs ruses et faux-fuyants, il faut savoir opposer du sang-froid ;

leur montrer, à force de présence d'esprit, que l'on est vraiment leur supérieur. Ce sang-froid ne lui manquait point ; elle se tirait à merveille de toutes les subtilités ; ses réponses, simples et droites, réduisaient au silence, déroutaient l'esprit de contradiction et de chicane. Mais, outre les discuteurs, elle avait encore affaire aux obtus, ce qui est bien pis. Par quels miracles d'habileté et de patience ferez-vous entrer l'idée de Dieu dans des intelligences qui ne voient et ne comprennent que de travers ? Celle de Marianne la cuisinière, par exemple, « qui prend les commandements pour des cochons, et celle de ce valet qui s'imagine que faire son salut c'est se saluer. »

On rira si l'on veut ; moi j'aime, je l'avoue, le sentiment de charité qui pousse ce noble et tendre esprit à porter un peu de lumière en ces pauvres cerveaux, à changer la brute en homme. Évidemment, il y a là quelque chose qui dépasse la femme du dix-septième siècle, simplement élégante et noble, qui se borne à causer avec esprit, à sourire avec naturel. Je veux finir par un trait qui la sépare encore davantage des simples dames de salon. C'est à propos de l'Eucha-

ristie : « Qu'en dire ? s'écrie mademoiselle de Guérin. On adore, on possède, on vit, on aime, l'âme sans parole se perd dans un abîme de bonheur. » Je me trompe; le dix-septième siècle avait Port-Royal, madame Guyon, des lèvres de qui ce cri semble sortir.

Eugénie de Guérin lui ressemble par certains traits : par la bonté d'abord, par l'humilité et la douceur avec laquelle elle accepte les chagrins; ensuite par son amour pour la contemplation, par une tendresse infinie pour Dieu, par un penchant très-vif à se confondre, à force de sympathie, avec les choses de la nature. Elle la rappelle encore par la fougue qui entraîne, par l'abandon qui séduit, par la grâce qui attire et retient. L'une et l'autre aimaient à s'épancher, à écrire; l'une et l'autre en abusaient quelquefois. Toutes deux enfin avaient en commun un peu de vanité, et la passion toute féminine de protéger, d'aimer, de consoler. Mais à la différence de madame Guyon, qui n'aime que Dieu et « par une oraison sans image, » mademoiselle de Guérin eut une affection humaine et profonde qui fut le véritable emploi de sa vie, et sur laquelle tout son cœur se porta.

VII

Bien des hommes n'ont vécu que pour quelque grand but social ou moral, Dieu, les sciences, leur pays. Des connaissances variées et exactes, une large éducation peuvent fournir un aliment suffisant à leurs sympathies et à leurs désirs. L'intérêt qu'inspirent les objets particuliers s'efface pour eux dans celui que présentent les grandes vues d'ensemble. Personne ne s'étonne de voir Gœthe demeurer peu accessible aux sentiments tendres, Kant mourir absorbé dans la grandeur de ses recherches sans avoir ressenti le manque des affections de famille.

Il n'en est pas ainsi pour les femmes, dont le genre d'esprit plus léger se prête moins aux idées suivies, et d'ordinaire effleure mieux qu'il n'approfondit. Au contraire des hommes, elles ne vivent et ne pensent qu'à demi. Cela tient à leurs habitudes, qui tiennent à leur condition. La femme la mieux instruite en sait moins qu'un homme médiocre, et cela parce qu'elle a moins *vu* que lui. En fait d'instruction, l'expérience personnelle du plus petit fait est plus utile qu'un

amas d'idées ou de mots empruntés à la conversation et aux livres ; l'insuffisance du savoir chez les femmes les remet à l'instant à leur place naturelle, les unes dans le monde, où elles chatoient comme des fleurs au soleil, les autres dans le ménage, où, penchées sur la petite chaise basse, elles méditent en cousant ce qu'il faudra retrancher à la dépense quotidienne pour doter les filles ou envoyer les garçons au collége.

Mais le monde n'accueille que les opulentes, les souriantes et les belles, et les autres ne trouvent même pas toutes comme compensation un intérieur à gouverner. Il y a celles qui ne sont point mariées, lamentable chœur, laides ou pauvres en général, parfois touchantes et douces, qui descendent sans bruit et toutes seules la pente de la vie, peu aimées d'ordinaire, tièdement aimées quand elles le sont, reléguées à l'arrière-rang des affections humaines comme elles le sont sur les banquettes dans le tumulte d'un bal.

Que peut-on aimer, si l'on n'a rien à soi, ni mari, ni enfant, ni maison à gouverner ? Car l'on n'aime vraiment que ce qui vous appartient, ou vous aime en retour. Vous avez beau commander

chez votre père, vous n'y commandez que comme intendant. Vous avez beau vous plaire avec les enfants d'autrui, vous n'êtes que leur camarade ou leur institutrice. Passe encore pour une Anglaise ou une Génevoise, qui peut se faire docteur, faute d'avoir voulu ou pu être femme. Mais les goûts plus délicats d'une Française se refusent à des études qui veulent avant tout la raison positive et un sens pratique; même les laides dans notre pays restent femmes, artistes, veux-je dire, et s'entendent moins à discuter la question de l'esclavage qu'à nouer un fichu ou un ruban.

Mademoiselle de Guérin n'eut, il est vrai, ni mari ni enfants, mais en revanche son frère Maurice l'apprécia, l'aima. Il la traita d'égal à égale, fit d'elle sa meilleure amie, lui prouva qu'elle méritait tout ensemble l'admiration et l'amour.

Je vais parler un peu longuement de lui; il en est digne et ce ne sera pas quitter la sœur que de faire connaître le frère. Certainement il était la meilleure partie d'elle-même; et si elle lisait aujourd'hui ces pages, elle serait contente de se voir oubliée pour lui. Elle aurait voulu se perdre

dans sa gloire; c'est le plus noble et le plus naturel instinct des femmes de s'effacer derrière celui qu'elles aiment : elle eût été contente de disparaître du souvenir des hommes pourvu qu'il y eût vécu.

Maurice de Guérin était le dernier venu, le *Benjamin*, l'enfant gâté de la famille, tout délicat et tout frêle, avec des nerfs de femme, des dédains d'artiste, des souhaits et des insouciances d'homme de génie. Il avait une santé faible et cette sorte de tristesse inquiète que parfois l'on remarque chez les personnes destinées à mourir jeunes. Quoique cadet d'une famille déjà nombreuse, sa venue y avait apporté la joie, on lui avait fait un baptême pompeux, plein de fêtes, avec plusieurs marques de préférence et de distinction. Sa sœur, alors âgée de cinq ans, aimait à le bercer, et dans le sentiment de protection enfantine qu'elle lui témoigne, déjà l'on découvre le germe d'une affection tendre. Elle était un peu jalouse toutefois, non de lui, mais des caresses qu'une mère garde toujours pour le plus jeune.

« Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, lui dit-elle plus tard, que j'enviais les ca-

resses, les bonbons, les baisers que tu avais de plus que moi. C'est que j'étais un peu plus grande, et je ne savais pas que l'âge fît changer l'expression de l'amour, et que les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les plus petits. Mais mon aigreur ne fut pas longue, et dès que la raison vint à poindre, je me mis fort à t'aimer, ce qui dure encore. Maman était contente de cette union, de cette affection fraternelle, et te voyait avec charme sur mes genoux, enfant sur enfant, cœur sur cœur, comme à présent, les sentiments grandis seulement. »

Cinq ou six ans plus tard, sa mère mourante lui recommandait le petit Maurice. Elle nous le représente comme un enfant intelligent et précoce, en même temps qu'imaginatif et rêveur. Il aimait surtout à apprendre l'histoire, et à neuf ans passait la moitié de ses récréations à lire Rollin. Des malheurs de famille avaient de bonne heure accru sa sensibilité nerveuse et il recherchait volontiers les émotions tristes. Ses distractions étaient sérieuses : il aimait à accompagner le curé chez les malades et employait ses loisirs à improviser des sermons debout dans une sorte de grotte en forme de chaire au pied de laquelle son frère et sa sœur venaient l'écouter.

« A six ans, écrit-il, je n'avais plus de mère. Témoi

des longs regrets de mon père, souvent environné de scènes de deuil, je contractai peut-être l'habitude de la tristesse. Retiré à la campagne avec ma famille, mon enfance fut solitaire. Je ne connus jamais ces jeux ni cette joie bruyante qui accompagnent nos premières années. J'étais le seul enfant qu'il y eût à la maison, et lorsque mon âme avait reçu quelque impression, je n'allais pas la perdre et l'effacer au milieu des jeux et des distractions que m'eût procurés la société d'un autre enfant de mon âge. Mais je la conservais tout entière, elle se gravait profondément dans mon âme et avait le temps de produire son effet. »

Dans cet état d'esprit, volontiers il se repliait sur lui-même, s'isolait, se réfugiait sous quelque arbre d'où on l'apercevait contemplant la campagne ou le ciel. Dès cet âge on le voit attentif à tout ce qui s'y passe, et le morceau suivant qu'il écrivit à onze ans le montre déjà animé du sentiment original et puissant qui plus tard produisit *le Centaure*.

« Oh ! qu'ils sont beaux ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs, qui se lèvent avec le soleil et le suivent, qui suivent le soleil comme un grand concert suit un Roi.

« Les bruits des eaux, des vents, des bois, des monts et des vallées, les roulements des tonnerres et

des globes dans l'espace, bruits magnifiques auxquels se mêlent les fines voix des oiseaux et des milliers d'êtres chantants ; à chaque pas, sous chaque feuille, est un petit violon. . . . . . .

« ..... Comme les jours d'été en sont pleins ! Quels retentissements lorsque les campagnes éclatent de vie et de joie comme les grandes jeunes filles ; lorsque de tous côtés s'élèvent rires et chansons, cadence de fléaux sur l'aire, avec accompagnement de cigales, et le soir, les tintements des cloches, l'*Angelus* qui annonce Dieu parmi nous ! . . . .

« Entendez-vous ces battements de feuilles qui s'agitent comme de petits éventails, ces sifflements des roseaux, ces balancements des lianes, escarpolettes des papillons, et ces souffles harmonieux et inexprimables que font sans doute les anges gardiens des champs, ces anges qui ont pour chevelure des rayons de soleil. . . . .

« Je vais toujours les écoutant... je tends l'oreille à leurs mille voix, je les suis le long des ruisseaux, j'écoute dans le grand gosier des abîmes, je monte au sommet des arbres, les cimes des peupliers me balancent par-dessus le nid des oiseaux. »

Peu après, suivant le désir de son père et le sien, il partait pour Toulouse, afin d'entrer comme élève au petit séminaire. Les familles nobles, dans le Midi, en usent souvent ainsi, sans pour cela destiner leurs enfants à être

prêtres. Néanmoins le jeune Maurice, élevé dans des sentiments religieux et ayant eu jusque-là le curé pour précepteur, avait du goût pour cet état, et se distingua si bien que deux évêques écrivirent à son père pour offrir de se charger de lui. Les choses en restèrent là, et à treize ans il quittait le petit séminaire pour aller à Paris faire ses études au collége Stanislas. Il y vécut cinq ans enfoncé dans le latin et le grec, et ne revit le Cayla qu'à dix-huit ans, triste déjà, et découragé; mais on n'est pas en droit de faire fonds sur ces mélancolies précoces : c'est l'âge où tout adolescent croit faire preuve de génie en se disant désabusé, et de virilité en fumant des bouts de cigares.

Le peu de détails recueillis sur sa vie de collége nous le montrent écolier studieux, sérieux, réservé. L'étude de l'antiquité surtout lui plaisait. D'ailleurs, il était d'un caractère timide jusqu'à en perdre l'assurance devant ses camarades, et par là l'aisance de la parole. Il n'en avait pas moins un certain fonds d'orgueil, et le vague sentiment d'impuissance qui gâta sa vie déjà le tourmentait.

« Je crois, dit-il, que la cause de mes souffrances

se trouve dans mon orgueil, dans un profond sentiment de ma misère, dans ma réflexion qui n'est jamais en repos, enfin dans mes passions et ma conscience. Mon orgueil n'est pas cette fierté indomptable qui ne reconnait pas de maître et qui veut tout voir à ses pieds, sans jamais plier elle-même. Mon orgueil se repaît de louanges ; il est même avide de célébrité, et plus sensible à un mépris qu'à toute autre injure. Mais à côté de ce vice, la Providence a placé un sentiment aussi fort, aussi profond : c'est le sentiment de ma misère et de mon néant. C'est du combat de ces deux éléments contraires que naît une partie de mes douleurs. »

« Nul ne pense plus de mal de moi que moi-même, » ajoute-t-il plus bas. La pesanteur de cette vie de collége le comprimait et aussi l'étroitesse des études, « ce long acharnement à la lettre morte, » comme il l'écrit plus tard à propos de l'éducation classique en France comparée à celle d'Allemagne.

« J'ai consumé dix ans dans les colléges, et j'en suis sorti emportant avec quelques bribes de latin et de grec, une masse énorme d'ennui. Voilà à peu pr s le résultat de toute éducation de collége en France. On met aux mains des jeunes gens les auteurs de l'antiquité ; c'est bien. Mais leur apprend-on à connaître, à apprécier l'antiquité ? Leur a-t-on jamais dé-

veloppé les rapports de ces magnifiques littératures avec la nature, avec les dogmes religieux, les systèmes philosophiques, les beaux-arts, la civilisation des peuples anciens? A-t-on jamais mené leur intelligence par ce bel enchaînement qui lie toutes les pièces de la civilisation d'un peuple, et en fait un superbe ensemble dont tous les détails se touchent, se reflètent, s'expliquent mutuellement? Quel professeur, lisant à ses élèves Homère ou Virgile, a développé la poésie de l'*Iliade* ou de l'*Énéide* par la poésie de la nature sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie? Qui a songé à commenter réciproquement les poëtes par les philosophes, les philosophes par les poëtes, ceux-ci par les artistes, Platon par Homère, Homère par Phidias? On viole ces grands génies, on disloque une littérature et l'on vous jette ses membres épars, sans prendre la peine de vous dire quelle place ils occupaient, quelles relations ils entretenaient dans la grande organisation d'où on les a détachés. »

Son imagination excitée par le travail lui plaçait souvent devant l'esprit les images les plus lugubres. En rêve, il voyait des cadavres, des tombeaux; éveillé, il craignait de mal faire, de manquer à ses devoirs, de ne contenter ni soi-même, ni ses maîtres.

De ces inquiétudes naquit le besoin de les con-

fier, et il songea à sa sœur Eugénie qu'il n'avait pas vue depuis cinq ans. Cette séparation à l'âge où les sentiments n'ont pas encore de racines bien profondes les avait éloignés l'un de l'autre. Mais sous ce passager oubli subsistait un germe d'affection tendre qui chez Maurice n'attendait que l'adolescence pour éclore. C'est alors que commença entre eux cette correspondance que la mort seule interrompit. On sent comme les fiançailles de deux âmes à travers la lettre par laquelle Maurice engage ce commerce d'épanchement. Il lui parle de l'indécision de son caractère, des luttes de la vie qu'il ne se sent pas le courage de soutenir seul, de son estime pour elle. Il lui demande aussi ses conseils, son appui, lui explique pourquoi c'est le sien qu'il a choisi. « Tu es, » lui dit-il, « celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien, autant que j'ai pu en juger par tes pièces de vers, tous empreints d'une douce rêverie, d'une sensibilité, d'une teinte de mélancolie enfin qui fait, je crois, le fond de mon caractère. » . . . .

Cette mélancolie dont il parle tient un peu, il faut bien le dire, du Werthérisme de l'époque,

ses lettres sont pleines d'aspirations vers le ciel, l'infini, de réflexions tantôt résignées et tantôt désespérées sur le néant de la vie. L'amertume d'un Byron au petit pied s'y fait parfois sentir, les soupirs naissants de Lamartine viennent s'y mêler aux chagrins à demi éteints de René : tout cela parsemé de digressions savantes où Platon et Homère se coudoient. Mais à travers la redondance de ces phrases ampoulées perce un sentiment vrai, on sent l'effort d'un esprit distingué qui cherche à se dégager. Ce n'est pas chose facile, en 1830, moment mémorable où « royalistes, libéraux, romantiques, classiques, tout se mêle, s'entre-choque, se combat et donne au monde le spectacle le plus curieux et le plus burlesque. » Le matin il lisait Faust, dévorait Byron ; le soir il enjambait les débris d'une barricade et allait rire à une représentation d'Hernani.

VIII

Malgré quelques tirades libérales qui sont de rigueur chez les jeunes gens d'alors, au fond il était resté Guérin, c'est-à-dire gentilhomme

et catholique. Le droit qu'il avait plusieurs fois quitté et repris, ne lui plaisait guère. Il venait d'avoir vingt ans et se sentait vivement attiré par le catholicisme fervent de M. de Lamennais, qui ne s'était pas encore brouillé avec Rome. Mais avant de partir pour La Chênaye il revit le Cayla et fit, accompagné de sa sœur, le petit voyage pendant lequel pour la première fois il aima.

Un premier amour se dérobe volontiers dans les profondeurs du souvenir. Maurice y ensevelit le sien, et deux ou trois traits échappés à sa plume seuls permettent d'entrevoir la robe bleue de cette Louise, « qui passait rapidement dans la brume et disparaissait dans ces ténèbres blanches, comme l'oiseau azuré qui file si vite le long des étangs et des ruisseaux. » Mais les sons de sa voix argentine, *silver sweet sounding* comme il le dit ailleurs, hantèrent longtemps son esprit comme un rêve, et bien des années après il entendit encore leur écho affaibli. On ne possède guère de détails sur l'origine et le dénoûment de cet amour; une lettre seulement, écrite bien plus tard, soulève un coin du voile, et éclaire d'une flamme subite un profil original. C'est à propos de vers sur l'amitié que sa sœur

adresse à une amie, vers qu'il n'approuve point, parce que c'est « l'amitié générale, l'amitié abstraite, et point l'amitié de Louise. »

« J'aurais voulu, dit-il, que dans une causerie en vers adressée à ton amie, tu lui eusses exposé tout ce qui fait en elle le charme de l'amitié; que tu lui eusses parlé de la tournure vive, piquante, originale de ses lettres; de son âme ardente, passionnée, capricieuse, *sévignéenne;* de Rayssac, des montagnes, de sa vie isolée, de tout l'ensemble de son existence extérieure et intime. »

Bientôt après, tout meurtri, il partait pour La Chênaye, où il apportait un grand désir de solitude et de calme. A l'exemple des amis qu'il y rencontra, de ses condisciples, jeunes gens qui appartenaient presque tous à la noblesse bretonne, il devint catholique fervent et participa avec ardeur aux pratiques de la vie religieuse. Neuf mois durant il y mena une vie de bénédictin, toute de méditation et d'étude, ne quittant sa cellule qu'aux heures de réunion et pour faire de longues promenades à pied dans les bois. Sa faible santé se rétablit, le charme austère du cloître l'enveloppa et l'apaisa, ses forces longtemps comprimées se redressèrent

sous la saine discipline de l'étude, parmi les causeries intelligentes, au souffle de l'Océan qui aux jours de tempête envoyait jusqu'à lui ses grands murmures.

IX

La fermeture de la maison, les mesures prises contre M. de Lamennais le lancèrent de nouveau en plein tumulte parisien après un séjour de plusieurs semaines au bord de la mer chez un ami breton, qui comme lui était poëte et attaché aux croyances catholiques. Sur la foi de quelques essais littéraires, on lui avait conseillé de retourner à Paris pour tâcher de s'y faire un nom. Il y arriva plein d'espoir, muni de quelques bonnes recommandations. « C'est avec un frémissement de plaisir que je saisissais ma plume de journaliste, » dit-il. Mais cet enthousiasme dura peu; il éprouva le mauvais vouloir des uns, l'impuissance des autres, et des lettres datées de sa pauvre chambre à vingt francs par mois nous le montrent sans cesse ballotté entre l'espoir et la crainte, le découragement et l'illusion. Il voulait devenir critique et espérait ob-

tenir l'entrée de quelques feuilles légitimistes en qualité de rédacteur. Mais les nouveaux noms effrayent ; les uns l'éconduisaient net ; d'autres, mieux appris ou plus adroits, repoussaient ses offres par des promesses vagues, ou de vains prétextes. « Je vis, dit-il, l'accès des journaux fermé et gardé par l'égoïsme qui veille à la porte de toutes les places pour en défendre l'approche aux pauvres jeunes gens qui arrivent à Paris le cœur plein de naïves espérances. »

Enfin, il parvint à faire insérer quelques articles dans la *France Catholique*, revue assez peu connue ; il les donna d'abord pour rien, puis à raison de six francs par colonne, et de plus avec le droit de recevoir gratis le journal. Il écrivait tout joyeux à ses parents de cesser leur abonnement, lorsqu'il se trouva qu'on ne lui envoyait que des épreuves non timbrées que la poste n'acceptait pas. Cependant il fallait vivre, et son père s'impatientait de ces attentes toujours déçues ; la situation des siens ne lui permettait pas de vivre plus longtemps à leur charge. « Toujours obligé d'emprunter mon existence, » écrit-il, « les lèvres de l'enfant qui vient de naître ont assez d'énergie pour sucer la mamelle, et moi, au

plus fort de la jeunesse, je n'ai pas assez de vigueur pour gagner ma subsistance, pour pomper un peu de vie. » Il chercha à se créer des ressources personnelles, pria, sollicita, visita. Faute de place pour ses articles, il tâcha d'obtenir des répétitions, voulut enseigner le latin aux petits garçons. Tous les détails de cette vie précaire, anxieuse, et de ces courses tant de fois inutiles, sont amers. Il y a tel jour, entre autres, où on l'envoie à Versailles pour une place de professeur : quatre heures de classe par jour, les salles d'étude, les récréations, les promenades à surveiller, le tout appointé de quatre cents francs, un peu moins que les gages d'une bonne cuisinière. Une place de professeur d'histoire au collége de Juilly lui échappe, et, d'échec en échec, il se décide à aller frapper à la porte de Stanislas, son ancien collége. C'était à l'époque des vacances. On lui ouvre, et il y fait une classe aux élèves qui restent, avec la perspective de garder pied dans la maison, comme professeur suppléant, fonction de peu de poids, mais qui vaut le vivre et le couvert. Ces espérances manquèrent, et il en fut réduit à remplacer le professeur de cinquième, qui avait demandé un

congé d'un mois. « Je le remplace et je gagne cent francs à cette besogne, » écrit-il. « Je me suis mis en quête de répétitions, et j'en ai rencontré quelques-unes.....; classes et répétitions remplissent ma journée depuis sept heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir. Je couche chez mon cousin. Le dîner du collége me tient lieu du déjeuner, et je m'en vais dîner, sur le soir, à vingt-quatre sous, comme un débutant. » La longueur des courses, la diversité des tâches lui prenaient la meilleure partie de ses journées. Son propre travail en souffrait, à peine si çà et là il trouvait encore le loisir de faire quelques vers, d'ébaucher un article. « Je souffre de grands dommages dans les soins matériels; mon fleuve se perd dans les sables. Je n'ai presque pas de réserves dans cette immense usurpation de la subsistance journalière sur le temps de la pensée, et je prévois que dans ma vie il me faudra toujours jeter de cette divine proie à la cruelle nécessité. » Cependant las de toujours se débattre, il avait fini par subir avec « une sorte de résignation inerte, » les élans et les contre-coups de tant d'espérances excitées, puis frustrées, et s'estimait heureux quand il

avait de l'eau à sa soif et du pain à sa faim. Du moins il le disait; mais sous ce train de vie active, sous cet essoufflement sans trêve de l'homme extérieur, sa pensée coulait toujours. « Il ne la sent prise que sur les bords, » et comme lui-même il le dit : « au large, rien n'y touche, nul n'y puise, rien ne s'en va de ses flots que par l'évaporation continuelle de son onde aspirée par une puissance inconnue. »

X

Les lettres de sa sœur Eugénie venaient souvent lui apporter des paroles tendres et consolantes, l'encourager, le fortifier. Leur correspondance s'était renouée à sa sortie du collége, et depuis ils n'avaient plus cessé de s'écrire. Mais, comme des lettres trop volumineuses eussent été trop coûteuses, elle avait encore imaginé un autre moyen : c'était d'inscrire, au grand complet, sur un petit cahier, ce qui tient trop de place dans une lettre, longues réflexions et petits événements, tout le trop-plein de la vie et du cœur. Ce cahier rempli s'en allait à Paris, comme et quand il pouvait, dans la poche d'un

ami, ou côte à côte avec un pâté destiné à Maurice.

Rien de plus propre à entretenir la sympathie entre la sœur et le frère. Pour bien des choses, leur esprit semblait formé sur un même moule, souvent ils sentaient et s'exprimaient de même, surtout à propos de poésie et de campagne. L'analogie de leurs goûts frappe aussi; presque partout on reconnaît deux branches d'arbre sorties du même tronc, différentes seulement par la puissance et l'étendue du feuillage. On remarquait les mêmes ressemblances dans leurs jugements et dans leur style. « Nous nous rencontrons partout comme les deux yeux, » lui dit-elle. « Ce que tu vois beau, je le vois beau; le bon Dieu nous a fait une partie d'âme bien ressemblante à nous deux. » Elle disait vrai, et cette conformité d'esprit ne contribuait pas médiocrement à activer leurs entretiens. Néanmoins un sentiment bien plus fort l'y engageait: sentiment d'affection tendre, de prévoyance inquiète, presque maternelle.

« Quand tout le monde est occupé et que je ne suis pas nécessaire, je fais retraite et viens ici à toute heure pour écrire, lire ou prier. J'y mets aussi ce qui

se passe dans l'âme et dans la maison, et de la sorte nous retrouvons jour par jour tout le passé. Pour moi ce n'est rien, ce qui se passe, et je ne l'écrirais pas; mais je me dis : « Maurice sera bien aise de voir ce « que nous faisions pendant qu'il était loin et de ren- « trer ainsi dans la vie de famille, » et je le marque pour toi. »

Bien qu'elle ignorât le monde, mademoiselle de Guérin soupçonnait les dangers qu'y court la foi d'un chrétien. Elle connaissait l'esprit indécis de son frère, son penchant vers les doctrines nouvelles, son attachement exalté pour M. de Lamennais. Je ne sais quel instinct secret l'avertit qu'il ne prie plus, et elle le supplie de revenir à la prière. « Que t'en coûterait-il? ton âme est naturellement aimante, et la prière, qu'est-ce autre chose que l'amour? Un amour qui se répand de l'âme au dehors, comme l'eau sort de la fontaine. Tu comprends cela mieux que moi, » ajoute-t-elle naïvement. Une autre fois elle lui demande, si le soir, avant de s'endormir, il trempe, comme jadis, son doigt dans la coquille d'eau bénite.

« Tu ne la prends plus là, je crains bien, ton aumône. Où la prends-tu? Qui sait? Le monde où tu

vis maintenant est-il assez riche pour tes nécessités? Maurice, si je pouvais te faire passer quelques-unes de mes pensées là-dessus, t'insinuer ce que je crois et ce que j'apprends dans les livres de piété, ces beaux reflets de l'Évangile. Si je pouvais te voir chrétien!... je donnerais vie et tout pour cela! »

Sans doute, elle le désirait; cependant à travers l'ardeur de ces supplications perce encore une autre crainte, on sent l'angoisse plus humaine d'un cœur qui veille sur son trésor. Elle devinait ce qu'elle ne voyait pas, ce que nul livre, nulle expérience ne lui avait appris, les dangers que court un jeune homme; le bruit des passions ne s'éteint point dans la grande ville où elles s'agitent; comme un grand ouragan, on les entend gronder à distance : ce tumulte du cœur, même lorsqu'il semble trop lointain pour qu'on l'entende, traverse l'espace et parvient jusqu'aux retraites les plus écartées. Les passions funestes, elle le savait, prennent volontiers leur proie parmi les nobles esprits, se plaisent à les détruire. Quelque attachement indigne pouvait lui ravir la confiance de son frère, le lui enlever. Un sentiment aussi fort que le sien se

nourrit d'angoisses, veut tout deviner, tout voir, tout prévoir.

« M. le curé sort d'ici et m'a laissé une de tes lettres, qu'il m'a glissée furtivement dans la main au milieu de tout le monde. Je lui ai *tremblé* tout doucement un merci, et, comprenant ce que c'était, je suis sortie et suis allée la lire à mon aise dans la garenne. Comme j'allais vite, comme je tremblais, comme je brûlais sur cette lettre où j'allais te voir, enfin! Je t'ai vu, mais je ne te connais pas; tu ne m'ouvres que la tête, c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'intime, ce qui fait ta vie, que je croyais voir. Tu ne me montres que ta façon de penser. Tu me fais monter, et moi je voulais descendre, te connaître à fond dans tes goûts, tes humeurs, tes principes, en un mot faire un tour dans tous les coins et recoins de toi-même. »

Évidemment Maurice, alors perdu dans les distractions d'une vie affairée et mondaine, ne pouvait satisfaire à ces exigences, ni même toujours les comprendre. Il ne pouvait mesurer toute l'étendue du sentiment qui loin de lui la tourmentait, obsédait sa vie d'anxiétés et de terreurs.

« Que Dieu te donne une bonne nuit, lui dit-elle.

Je ne m'endors jamais sans m'occuper de ton sommeil. « Qui sait, me dis-je, si Maurice est aussi bien « qu'il le serait ici, où je lui ferais faire son lit? Qui « sait s'il n'a pas froid? Qui sait? et mille autres ten- « dresses trop tendres. »

Caprice étrange! elle se cachait pour lui écrire, elle répugnait à rendre les autres témoins de ces épanchements. L'amour fraternel lui enseignait les ruses de l'autre amour. Un livre préparé d'avance cachait la feuille commencée aux regards des indiscrets, ou bien encore elle faisait deux lettres, l'une dessus, l'autre dessous, causait avec lui à la fois officiellement et intimement. Parfois en lui écrivant elle s'oubliait, passait la nuit sans qu'elle y prît garde.

« L'aurore a paru que je me croyais à minuit; il était trois heures, pourtant, et j'avais vu passer bien des étoiles, car de ma table je vois le ciel, et de temps en temps je le regarde et le consulte; et il me semble qu'un ange me dicte. D'où me peuvent venir, en effet, que d'en haut, tant de choses tendres, élevées, douces, vraies, pures, dont mon cœur s'emplit quand je te parle! Oui, Dieu me les donne et je te les envoie. Puisse ma lettre te faire du bien! Elle t'arrivera mardi; je l'ai faite la nuit pour la faire jeter à la poste le matin, et gagner un jour. J'étais si

pressée de te venir distraire et fortifier dans cet état de faiblesse et d'ennui où je te vois! Mais je ne le vois pas, je l'augure d'après tes lettres et quelques mots de Félicité. Plût à Dieu que je pusse le voir et savoir ce qui te tourmente! Alors je saurais sur quoi mettre le baume, tandis que je le pose au hasard. Oh! que je voudrais avoir de tes lettres! Écris-moi, parle, explique-toi, fais-toi voir, que je sache ce que tu souffres et ce qui te fait souffrir. Quelquefois je pense que ce n'est rien qu'un peu de cette humeur noire que nous avons, et qui rend si triste quand il s'en répand dans le cœur. Il faut s'en purger au plus tôt, car ce poison gagne vite et nous ferait fous ou bêtes. On ne désire rien de beau ni d'élevé. Je sais quelqu'un qui, dans cet état, n'a d'autre plaisir que de manger, et d'ordinaire c'est une âme qui tient peu aux sens. Cela fait voir combien toute passion nous bestialise. C'en est une que la tristesse, et qui consume, hélas! bien des vies. Je regarde à peu près comme perdus ceux qu'elle possède. Faut-il remplir un devoir, impossible. Ce sont des hommes tristes, ne leur demandons rien, ni pour Dieu, ni pour eux-mêmes, que ce que leur humeur voudra. »

XI

Elle avait mis le doigt sur la plaie. La tristesse innée et insurmontable, voilà le mal qui le

minait. Un jour, essayant d'écrire sa vie en raccourci, il la définit ainsi : « Une alternative d'élans et de défaillances, d'emportements d'imagination et de prostrations d'âme, de rêves fous à force d'ardeur, de refroidissements désolants. » Cela était vrai : il se laissait troubler par de petites choses, un rien venait le gêner et le déconcerter. Ses jambes voulaient plus d'espace qu'elles n'en pouvaient parcourir ; la meilleure partie de son énergie s'en allait en sueurs. « Il y a au fond de moi je ne sais quelles eaux mortes et mortelles, comme cet étang profond où périt Sténio le poëte, » disait-il. Sans cesse il se plaint de son impuissance, gémit sur les lacunes de son esprit. Ces plaintes sont fondées. Il a l'impression qui ébauche et commence, non la force qui bâtit et achève. Le travail de la pensée se fait lentement chez lui, l'intelligence des choses lui vient moins par étude que par intuition.

Plus volontiers qu'un autre, l'enfant débile recherche les embrassements de sa mère. Serré contre son sein robuste il se sent plus fort, croit sentir quelque chose de sa vigueur couler en lui. Pour Maurice, cette mère fut la nature ;

de bonne heure elle l'attira et l'enivra. Personne, peut-être, n'a jamais senti plus vivement ses forces réparatrices, ni plongé avec plus de fougue et plus avant dans son large sein. Il y plongea jusqu'à s'y épuiser, jusqu'à perdre dans ces étreintes ses dernières forces.

« Je travaille peu, dit-il dans une lettre écrite de la campagne, les impressions amollissantes de la campagne et mes habitudes en sont la cause. Le surcroît de vie que je puise ici, au lieu de déborder au dehors, demeure contenu au dedans faute d'issue, se porte au cœur et à la tête, et les fait en quelque sorte délirer tous les deux. Au lieu du travail extérieur qui conserverait mes forces par un sage exercice, je me livre avec fureur à un travail interne dont le fruit est l'épuisement. Tout cela est vrai; je me le reproche, je le confesse; mais j'aime mon péché et, par conséquent, ne suis pas près de me convertir. »

Ce péché, si péché il y a, datait chez lui de loin, et, comme on l'a pu voir, il s'y livrait avec emportement dès l'enfance. De bonne heure, il imagine ce « contact entre la nature et l'homme, » il déplore que « pourvus seulement de l'intelligence des formes extérieures, nous manquions de celle qui nous révélerait le sens intime de la

beauté en tant qu'éternelle et *participant* à Dieu.» Ailleurs il parle de « faux rapports » entre les créatures et son âme, dit qu'il souffre, parce que la création lui refuse ses trésors de jouissance et le repousse de son intimité à cause de ces faux rapports. « Je me désolais dans une solitude profonde, la terre me semblait pire qu'une île déserte et toute nue au sein d'un océan sauvage. C'était un silence à faire peur. Folie, pure folie ! Il n'y a pas d'isolement pour qui sait prendre sa place dans l'harmonie universelle et ouvrir son âme à toutes les impressions de cette harmonie. *Alors on va jusqu'à sentir presque physiquement que l'on vit de Dieu et en Dieu*; l'âme s'abreuve à perdre haleine de cette vie universelle ; elle y nage comme le poisson dans l'eau. » La vie universelle, telle est la grande image toujours présente à ses sens, l'intarissable coupe vers laquelle ses lèvres altérées sans cesse se penchent. Il ne peut se lasser de contempler « l'immense circulation de vie qui s'opère dans l'ample sein de la nature, cette vie qui sort d'une fontaine invisible et gonfle les veines de cet univers. » Une preuve plus forte de l'intensité de ce sentiment, c'est qu'il le confond avec celui de la

Divinité, et change sans s'en douter les croyances chrétiennes en un mythe grandiose, sorte de sacrifice eucharistique où Dieu et la nature viennent se joindre, et auquel le cœur humain sert d'autel. Mais il ne se contente pas de contempler ; il a besoin de palper, d'étreindre. La suprême volupté pour lui serait de « pouvoir s'identifier au printemps, de pouvoir forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, de se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, électricité, volupté, sérénité. Il y a des moments, » ajoute-t-il, « où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela. » Lui du moins il l'éprouvait. Rentré dans l'ordre universel, il ne se sentait plus infirme, il trouvait de magnifiques expressions pour en célébrer les lois.

« L'amour qui parle, chante, gémit dans une partie de la création, se révèle dans l'autre moitié sous la forme des fleurs. Toute cette floraison si riche de formes, de couleurs, de parfums, qui resplendit dans la campagne, c'est l'expression de l'amour, c'est l'amour lui-même qui célèbre ses doux mystères dans

le sein de chaque fleur. La branche fleurie, l'oiseau qui vient s'y percher pour chanter ou y bâtir son nid, l'homme qui regarde la branche et l'oiseau, sont mus par le même principe à divers degrés de perfection. »

S'étendant ensuite sur cette loi de dépérissement qui est liée à la loi de l'amour :

« Il n'y a plus de fleurs aux arbres, dit-il. Leur mission d'amour accomplie, elles sont mortes, comme une mère qui périt en donnant la vie. Les fruits ont noué ; ils aspirent l'énergie vitale et reproductrice qui doit mettre sur pied de nouveaux individus. Une génération innombrable est actuellement suspendue aux branches de tous les arbres, aux fibres des plus humbles graminées, comme des enfants au sein maternel. Tous ces germes, incalculables dans leur nombre et leur diversité, sont là suspendus entre le ciel et la terre dans leur berceau et livrés au vent qui a la charge de bercer ces créatures. Les forêts futures se balancent imperceptibles aux forêts vivantes. La nature est tout entière aux soins de son immense maternité. »

L'on comprend que tous ses souhaits tendent vers elle, qu'il aspire sans cesse à se confondre avec elle ; à cette idée il pousse un cri d'enthou-

siasme qui est à la fois l'aveu de sa faiblesse et l'éclat de son génie.

« La graine qui germe pousse la vie en deux sens contraires. La plumule gagne en haut et la radicule en bas. Je voudrais être l'insecte qui se loge et vit dans la radicule. Je me placerais à la dernière pointe des racines et je contemplerais l'action puissante des pores qui aspirent la vie; je regarderais la vie passer du sein de la molécule féconde dans les pores qui, comme autant de bouches, l'éveillent et l'attirent par des appels mélodieux. Je serais témoin de l'amour ineffable avec lequel elle se précipite vers l'être qui l'invoque et de la joie de l'être. J'assisterais à leurs embrassements. »

XII

Ce grand penchant vers la nature fit tout à la fois son impuissance et sa force : son impuissance, par la voluptueuse somnolence dans laquelle il s'assoupissait; sa force, par l'élan de passion magnifique qui un jour enfanta dix pages impérissables, un chef-d'œuvre, *le Centaure.*

Quoique le *Centaure* soit un poëme, il n'est point en vers, et c'est un bonheur; les vers de

Maurice ne valent guère mieux que ceux de sa sœur. L'asservissement du rythme comprimait sa large pensée, ce fut en prose qu'il écrivit son poëme. On dit qu'une visite au musée des Antiques en détermina le sujet, et sans doute contribua à fixer en lui quelques traits d'une forme encore flottante. Quant à cette forme elle-même, d'autres sensations plus originales et surtout plus vives ont dû la suggérer.

Le *Centaure* n'est point une copie d'après l'antique, mais une œuvre véritablement antique, primitive quoique moderne, image grandiose du jeune mônde, peinture de l'homme à la fois animal et Dieu, frère de la nature inférieure dont il a gardé la naïveté et la force, et des puissances universelles et sacrées dont il a gardé la noblesse et la grandeur. Au premier abord, en plein jour, cette puissante figure frappe comme un bloc informe; on ne se rend pas bien compte de l'étrange impression qui a dû la produire; pour entrer dans la pensée de l'artiste, il faut la confusion des ténèbres, les ombres du demi-jour. Les masses et les formes alors se confondent et se mêlent, flottent et s'ébranlent. Une invisible vie vous entoure, vous caresse, vous pénètre. De

fraîches senteurs partout se dégagent, des haleines suaves montent des eaux, sortent des bois, s'échappent de la profondeur de la terre comme la paisible respiration de Cybèle. Puis on dirait qu'au bord de l'eau des épaules arrondies écartent le feuillage frissonnant. L'air tiède s'emplit de murmures, et dans des lointains pâles, les grands rochers immobiles semblent des colosses endormis sous le sourire des dieux.

C'est peut-être à une pareille heure que Maurice de Guérin a cru voir s'avancer la forme puissante, entendre résonner la voix grave du divin animal qu'il a redressé devant nous. Par la voix du *Centaure* il raconte l'origine des choses, et les dieux antérieurs aux dieux d'Homère, simples puissances enfermées dans la nature vivante, vagues et majestueuses comme les ombres d'une nuit d'été. Gœthe dans son *Iphigénie* nous montre la Grèce achevée et classique, Guérin dans son *Centaure* la nature animale, primitive, antédiluvienne, les premiers tâtonnements de l'instinct et de la pensée humaine encore embarrassée dans la magnificence et dans l'encombrement de ses nouvelles créations. Dans ce large univers qui déborde de plénitude, une

même séve nouvelle anime les forêts, les montagnes, les animaux, tous les êtres, les rapproche comme des enfants sortis du même sein, nourris aux mêmes mamelles. L'homme précipité en avant par le même instinct et les mêmes impressions qui lancent le cheval, puise sa vie aux mêmes sources, et ne se trouve point différent du noble camarade dont le regard est aussi calme et aussi fier que le sien; l'un a deux pieds, l'autre en a quatre, et c'est peut-être le cheval qui est le supérieur. Regardez-le cet homme primitif : son front ne s'est point courbé sous l'effort de la pensée, son jarret souple, sa large poitrine semblent faits pour bondir ou pour lutter contre les flots. Pareillement ses sens vierges dans leur primitive fraîcheur sont plus subtils, il aperçoit la vie qui fermente sous l'écorce des chênes, et qui sommeille aux flancs des rochers. Dans cet état de virile enfance, le chêne qui végète à ses côtés, le ciel qui se creuse au-dessus de sa tête, l'air qu'il respire devient un Dieu; il voit une divinité dans la source dont l'humide embrassement rafraîchit ses membres; par une création involontaire entre ces dieux flottants et lui-même, il imagine une créature

intermédiaire, aux instincts grandioses et bruts, aux divinations ébauchées et pénétrantes, et aperçoit le tronc héroïque d'un homme qui se continue dans la poitrine frémissante d'un coursier.

Le coursier humain est né dans un antre profond, au plus épais de la montagne, il a grandi dans les ténèbres, n'a longtemps connu du dehors que « la fraîcheur des vents qui y apportaient parfois des troubles soudains. » On sent avec l'artiste le trouble, les tressaillements qui l'agitent quand « sa mère rentre, environnée du parfum des vallées ou ruisselante des flots qu'elle fréquentait. » « Son accroissement eut son cours parmi ces ombres. » Au moment de les quitter, il leur rend grâces, les bénit de lui avoir fait goûter la vie toute pure, telle qu'elle lui venait sortant du sein des dieux. « Quand je descendis de votre asile dans la lumière du jour, je chancelai et ne la saluai pas, car elle s'empara de moi avec violence, m'enivrant comme eût fait une liqueur funeste soudainement versée dans mon sein, et j'éprouvai que mon être, jusque-là si ferme et si simple, s'ébranlait et perdait beaucoup de lui-même, comme s'il eût dû se disperser dans les vents. »

Il a gagné sa maturité, et désormais se mêle de toutes ses forces au large flot de vie impétueuse qui l'emporte à travers le courant des fleuves, au delà des vallées et des monts. Il fend l'air, traverse les bois, « suspend par la vitesse de sa course la mobilité du feuillage attaché à sa tête qui ne rend plus qu'un frémissement léger. « Ainsi, dit-il, ma vie frémissait dans mon sein. Je l'entendais courir en bouillonnant et rouler le feu qu'elle avait pris dans l'espace ardemment franchi. » Pour mieux la sentir, parfois, soudain il retient son galop, s'arrête, demeure immobile, comme frappé par la vue d'un abîme ou d'un Dieu. D'autres fois, il goûte dans la nonchalance d'un demi-repos la volupté de se sentir si puissant et si beau.

« Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque

dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. »

Chaque mot exprime le langage orgueilleux d'une force qui peut tout vouloir et tout oser. « La tête inclinée au vent qui m'apportait le frais, je considérais les cimes des montagnes devenues lointaines en quelques instants, les arbres des rivages et les eaux des fleuves, celles-ci portées d'un cours traînant, ceux-là attachés au sein de la terre, et mobiles seulement par leurs branchages soumis aux souffles de l'air qui les font gémir. » « Moi seul, me disais-je, j'ai le mouvement libre, et j'emporte à mon gré ma vie de l'un à l'autre bout de ces vallées. Je suis plus heureux que les torrents qui tombent des montagnes pour n'y plus remonter. Le roulement de mes pas est plus beau que les plaintes des bois et que les bruits de l'onde; c'est le retentissement du Centaure errant qui se guide lui-même. » Ce qu'il regrette surtout dans la vieillesse ce sont les fleuves qui, lorsqu'il sortait de leur

sein, le « suivaient de leurs dons, l'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums. Paisibles la plupart et monotones, dit-il, ils suivent leurs destinées avec plus de calme que les centaures, et une sagesse plus bienveillante que celle des hommes. »

La sienne, mûrie par l'âge, se souvient du temps où il espérait surprendre les secrets des dieux, et sur ses lèvres paraît le sourire étrange des grandes légendes primitives :

« Cherchez-vous les dieux, ô Macarée, et d'où sont issus les hommes, les animaux et les principes du feu universel? Mais le vieil Océan, père de toutes choses, retient en lui-même ces secrets, et les nymphes qui l'entourent décrivent, en chantant, un chœur éternel devant lui, pour couvrir ce qui pourrait s'évader de ses lèvres entr'ouvertes par le sommeil. »

Jeune, pourtant, il a entrevu les dieux; couché sur le seuil de sa retraite, au soir, « des sommets nus et purs, tantôt il a vu descendre le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque Nymphe

des montagnes enivrée par la nuit. » L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes. En vain il a écouté, espérant que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets ; jamais il n'a reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves où il va bientôt se perdre, car ses forces baissent, il décline calme comme le coucher des constellations. » « Je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre. »

On n'interrompt qu'à regret les dernières vibrations de ce magnifique accord. Une copie n'a point cette force d'invention, d'émotion profonde, cette sincérité, cet accent qui s'empare de la vie, et va la surprendre à ses sources les plus cachées. En vérité, à lire attentivement le *Centaure*, il semble que l'on parcourt les caractères sacrés d'une sorte de *Véda* plus ancienne que l'homme; c'est en sentant cette virginité du monde primitif qu'il l'a retrouvé, et il l'a retrouvé, par l'âme, non par les yeux. On ne

ranime point les choses antiques, comme le veut M. Flaubert, avec des mots techniques et des descriptions. Il faut comprendre, non les dehors, mais les dedans, j'entends les sentiments étranges et disparus, tout ce que Guérin a ressuscité dans le *Centaure*. Par là il nous a transportés dans les anciens paysages, alors que la terre était encore vierge, et que l'homme n'y avait point imprimé sa trace. Avec lui, ici, et sans effort nous revoyons les cheveux flottants, la poitrine soulevée des bacchantes et l'élan de biche qui emportait les pieds des nymphes. Au Théâtre-Lyrique, pinçant sa lyre dédorée, parmi des figurants grotesques qu'éclaire un feu de Bengale, je ne retrouve point Orphée; l'antiquité n'a point laissé sa trace entre les plis d'un vieux manteau, elle y a tout au plus laissé sa poussière. Mais son souffle immortel traverse les siècles et naguère encore agitait la chlamyde sous laquelle respirait Rachel.

Je ne pense pas que Maurice de Guérin eût fait une seconde œuvre égale au *Centaure*. Sentir n'est pas créer, il a eu une vision et il n'en a eu qu'une. Un fragment de lui, *la Bacchante*, n'est après tout qu'une superbe étude d'après

l'antique. Mais le *Centaure* est à lui, et je crois qu'il y a concentré tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait être. Sa pensée mûrie et mise au jour, il n'eut plus, comme ces « fleurs dont les fruits ont noué » (le mot est de lui), qu'à décliner et à mourir.

XIII

Mais auparavant il eut quelques mois de bonheur, marié à une jeune créole riche et belle, appelée mademoiselle de Gervain. Une véritable inclination l'attirait vers elle; néanmoins c'est surtout au vœu de sa sœur qu'il avait cédé en se mariant. Avec le sentiment si exclusif qu'elle lui portait, ceci peut surprendre; on se demande comment elle eut la force de vouloir ce mariage. Elle eut cette force pourtant; d'autres l'ont eue comme elle; une brochure récente, que l'on regrette de ne pas voir entre les mains du public, montre au foyer d'un grand écrivain contemporain une situation semblable, et donne la mesure du dévouement dont sont capables certains cœurs. Nulle marque de jalousie chez mademoiselle de Guérin, pas même une trace de regret. Son seul

tourment, c'est qu'avec le caractère indécis qu'elle connaît à son frère, ce projet ne manque, qu'il ne vienne de lui-même à renoncer à l'union qu'elle juge propre à assurer son bonheur.

« Une lettre de Caroline, enfin! (sa fiancée.) Je sais, j'entends, je lis que tu vas tout à fait bien. Quel plaisir! Faut-il que je lise aussi : « Maurice est triste, « il a un fond de tristesse que je cherche à dissiper, je « le lis dans ses yeux... » Mon pauvre ami, qu'as-tu donc, si ce n'est pas la fièvre qui t'accable? N'es-tu pas content de ta vie, jamais si douce? N'es-tu pas heureux auprès de cette belle et bonne enfant qui t'aime, de votre union qui s'approche, d'un avenir?... Oh! je crois que rien ne te plaît : un charme goûté, c'est fini, c'est épuisé. Peut-être que je me trompe, mais il me semble voir en toi je ne sais quoi qui t'empoisonne, te maigrit, te tuera, si Dieu ne t'en délivre. Que tu me fais de peine, que tu m'en fais! Si je pouvais quelque chose à cela! mais nous sommes séparés! Tu me diras ce que tu as, ce que c'est que cette tristesse que tu as emportée d'ici. Le regret de nous quitter? C'est une peine, mais non dévorante; et puis quitter des sœurs pour sa fiancée, du doux au plus doux, on se console. Je ne veux pas tant chercher ni tant dire. Nous verrons, hélas! nous verrons. J'ai de tristes pressentiments. »

Ce cœur vigilant devinait juste. La maladie de

poitrine à laquelle Maurice succomba, s'aggravait promptement, et trois mois après leur union fit de sa jeune femme une sœur de charité. Mademoiselle de Guérin, venue à Paris pour leurs noces, s'en retournait à peine, lorsque de mauvaises nouvelles la rappelèrent à Paris, auprès de son frère. Elle arriva à temps pour le ramener mourant au Cayla. Le douloureux récit de cette arrivée, comme celui de ses derniers moments, s'est retrouvé dans ses papiers; on voit le pâle jeune homme souriant d'un regard éteint à ses parents dans l'angoisse, tendant la main aux domestiques qui, la larme à l'œil, s'empressent autour de lui. Comme la plupart des poitrinaires, il ne sentait pas toute la gravité de son mal, et la douceur du climat d'abord parut le ranimer. Les premiers jours il sortit, lut nn peu, fit quelques tours au soleil, s'amusa à quelques menus travaux de jardinage. Même une fois il se mit au piano, essaya de retrouver un air. Dans sa faiblesse il trouvait de la douceur à se sentir abrité par le toit paternel. « Ah! qu'on est bien ici! » disait-il, étendu sur le canapé, le soir de sa venue, et à souper il trouvait tout bon. Il se montrait fort patient, et pourvu qu'il fût

avec les siens, ne se plaignait jamais. « Il y a plus de vie là-bas avec tous, » disait-il un jour où, par prudence, on voulait l'empêcher de descendre. Cependant ses forces déclinaient, il ne quittait plus son fauteuil, il y demeurait les yeux fermés, assoupi, immobile. Les caresses des siens, la voix de sa femme ne le tiraient plus de cet abattement. De temps à autre, pourtant, il se ranimait encore, causait avec son médecin, priait sa sœur Eugénie de lui lire quelques passages d'un livre pieux. Au fond, jamais il n'avait cessé d'aimer Dieu, et, dans sa défaillance, revenait tout naturellement vers lui comme un petit enfant vers sa mère. Onze jours après son arrivée au Cayla, le 19 juillet 1839, il expira sans agonie pénible entre les bras des siens. Il paraissait fort calme et garda sa liberté d'esprit jusqu'au bout. Vers onze heures du matin, il s'affaiblit, peu après avoir communié. « Nous nous mîmes tous à le baiser, et lui à mourir, » dit sa sœur.

Maurice mort, bien peu de choses la retenaient au monde; pourtant elle vécut quelques années encore toute à son frère dont le souvenir la suivait partout. Ne pouvant plus rien pour lui ici-bas, elle s'occupait de son bonheur éternel, priait pour

lui, le recommandait aux prières de ses amis chrétiens. Elle voulut aussi assurer sa mémoire parmi les hommes et s'attacha à retrouver tout ce qui restait de ses écrits pour les faire publier. Ces soins exigèrent des démarches nombreuses, parfois pénibles. Mais pour Maurice rien ne la rebutait. Elle alla dans le monde, entra en correspondance avec des étrangers, fit plusieurs voyages à Paris, rechercha des directeurs de Revues et de journaux, s'usa dans des fatigues auxquelles son genre de vie ne l'avait pas habituée. Elle mourut trop tôt pour voir son frère entièrement apprécié. Mais le contraste même de son activité avec les traces de langueur que portent ses derniers cahiers leur donne un caractère touchant. Ses idées bien souvent manquent de netteté, son style autrefois si nerveux s'allonge et traîne. Le spectacle de cette tristesse n'en devient que plus émouvant, son âme prend une nouvelle grandeur environnée de ces voiles. D'ailleurs la douleur, par instants, les déchire, et l'éloquence, la poésie vraie, tous les grands traits humains reparaissent.

« Qu'il faisait bon, ce matin, dans la vigne, cette vigne aux raisins chasselas que tu aimais! En m'y

voyant, en mettant le pied où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, et là, pensant au passé, j'ai pleuré. Tout était vert, frais, doré de soleil, admirable à voir. Ces approches d'automne sont belles, la température adoucie, le ciel plus nuagé, des teintes de deuil qui commencent! Tout cela je l'aime, je m'en savoure l'œil, m'en pénètre jusqu'au cœur, qui tourne aux larmes; *vu seule*, c'est si triste.

De la terre où elle le pleure, elle lui parle encore, ne cesse de lui dire ses craintes, ses espérances. D'autres fois elle lui parle à voix basse, d'âme à âme, on n'entend que des chuchotements et des sanglots.

« Maurice, mon ami, qu'est-ce que le ciel, ce lieu des amis? Jamais ne me donneras-tu signe de vie? Ne t'entendrais-je pas, comme on dit que quelquefois on entend les morts? Oh! si tu le pouvais, s'il existe quelque communication entre ce monde et l'autre, reviens! Je n'aurai pas peur un soir de voir une apparition, quelqne chose de toi à moi qui étions si unis. Toi au ciel et moi sur la terre, ô que la mort nous sépare! J'écris ceci à la chambrette, cette chambrette tant aimée où nous avons tant causé ensemble, rien que nous deux. Voilà ta place et la mienne. Ici était ton portefeuille si plein de secrets de cœur et d'intelligence, si plein de toi et de choses qui ont

décidé de ta vie. Je le crois, je crois que les événements ont influé sur ton existence. Si tu étais resté ici, tu ne serais pas mort. *Mort!* terrible et unique pensée de ta sœur. »

Une autre pensée encore envenime sa douleur. Le monde n'a pas reconnu le génie de son frère, peut-être l'indifférence l'a tué.

« Il ne serait pas mort! Abîme de réflexions et de larmes où je me plonge tous les jours! Douleur sans fin de voir qu'on aurait pu conserver ce qu'on a perdu! Et qu'ai-je perdu! Dieu seul le sait, ce qu'était pour moi Maurice, mon frère, mon ami, celui dont j'avais besoin pour ma vie, celui sur qui je répandais ma tête, mon âme, mon cœur! Je ne m'arrête pas à ce qu'il était, à ce qu'il eût été pour cette société qui l'a laissé mourir, si c'est vrai, comme on dit..... »

Et puis elle se demande à quelle époque, pour le voir apprécié, il aurait dû naître, à quel siècle le sort aurait dû suspendre son berceau.

Un jour, pourtant, elle se lasse d'écrire, l'épuisement la prend. « Jetons nos cœurs en l'éternité, » voilà les derniers mots qu'elle inscrit sur son journal, un 31 décembre. Graves paroles toutes chrétiennes, et qui pourtant ressemblent

fort à celles qui finissent *le Centaure*. « Je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre. » Voilà le paganisme et le christianisme en regard et d'accord, aussi nobles l'un que l'autre ; et peu importe la forme et le culte ; l'achèvement de la vie et l'apaisement du cœur ne s'atteignent dans l'un et dans l'autre que par l'évanouissement de la personne, et par l'engloutissement de l'homme dans l'éternité.

Elle mourut au Cayla, le 31 mai 1848, sans doute d'épuisement. Les détails manquent sur sa fin, on ne sait rien de plus sur sa maladie ni sur ses dernières années. Aussi bien depuis longtemps elle ne faisait plus que se survivre. A proprement parler elle était morte du jour où l'on enterrait son frère.

CHARLOTTE BRONTË[1]

ET LA VIE MORALE EN ANGLETERRE

I

L'ÉCRIVAIN

En France, tous les dix ans à peu près, il se fait un remaniement général dans les idées et dans les mœurs, et ce serait prêter à rire que de ne point adopter les nouveaux usages. Jadis on s'habillait comme les bergers de Watteau, et l'on s'aimait comme à l'Opéra-Comique : une autre fois l'enthousiasme est en faveur ; on porte des gilets à revers qui donnent l'air martial, ou

[1] Deux vol., par Madame Gaskell.

de grands chapeaux rabattus qui donnent l'air farouche. Le bon ton, à d'autres moments, veut que l'on ait des accès de fièvre chaude, et alors il est du suprême goût de maudire le genre humain, ou bien de le mépriser. Ce qu'on choisit le moins volontiers, c'est l'état de santé complète; d'ordinaire il n'y a pas de milieu entre les bergers de Watteau et les brigands Calabrais, les petits bourgeois stupides et les petits bourgeois dépravés, M. Prudhomme et madame Bovary.

Le public, qui a raison d'aimer le changement, (le public a toujours raison), commence à se lasser du scepticisme. Le paradoxe lui-même prend déjà l'air vieillot et demande à se retirer en province ou ailleurs, sous prétexte de s'être ruiné en gants blancs. Que faire, cependant? car si la forme des sentiments change, leur nombre n'est pas infini, et l'âme humaine, comme l'univers lui-même, n'est qu'une antiquité. Dans cet état de choses pourquoi n'essayerait-on pas de remettre en faveur des sentiments et des mots passés de mode, ceux d'énergie et de vertu, par exemple, si sévèrement bannis de nos écrits et de nos mœurs. On reporte bien des

robes à queue et des jupes bouffantes, comme au temps de nos grand'mères. Le mot de vertu, après tout, n'a rien de beaucoup plus risible, et on peut au moins tolérer la chose qu'il représente. A tout le moins c'est une force, comme celles qu'a décrites Balzac. Ne fût-ce qu'à ce titre, il mérite peut-être l'attention du public qui s'intéresse à l'avarice grandiose du bonhomme Grandet ou à l'éblouissante corruption de Valérie Marneffe. Évidemment il a un désavantage, si on le compare à ces dernières : celui de l'utilité. Les Anglais, peuple plus pratique et qui n'a pas nos préjugés, ne pensent pas que l'on doive faire fi d'une qualité utile parce qu'elle a un nom un peu vulgaire : j'espère qu'on trouvera la preuve de ceci dans la vie et dans les écrits de Miss Brontë.

II

Charlotte Brontë est le vrai nom du célèbre écrivain, de la femme remarquable connue sous celui de Currer Bell. Son père, ecclésiastique sans fortune, et d'origine irlandaise, habitait Thornton lorsqu'elle naquit, mais il fut bientôt

appelé à une cure plus considérable, celle d'Haworth, village proche de Keighly, l'une des villes les plus manufacturières du comté d'York. Sa femme, personne pieuse et distinguée de façons comme de cœur, était depuis longtemps souffrante et mourut peu après la naissance de leur sixième enfant. La pauvre malade ne trouvait pas à Haworth un séjour bien riant. Le presbytère, isolé dans le haut du village sur une pente roide, s'adosse au cimetière où les morts reposent en rangs serrés. Un maigre jardinet l'entoure, et des fenêtres du parloir, par delà les assises pressées des tombes, on aperçoit un paysage austère, lugubre à contempler comme la mer aux approches d'une tourmente. Ce sont des plaines incultes, où ne poussent que des bruyères, de grandes landes stériles que l'été revêt d'une nappe de pourpre, des sommets sinueux qui ondulent comme des vagues soulevées sur l'horizon terne, derrière la poussière des routes et les tourbillons noirs qui s'échappent de la cheminée des usines.

Dans cette campagne triste, parmi ces ajoncs et ces bruyères, on voyait se promener six petits enfants en deuil, dont l'aîné n'avait point dix

ans. Leur démarche grave frappait les passants, de même que l'expression prématurément sérieuse et réfléchie de leurs visages. C'étaient les petits Brontë. La longue maladie de leur mère leur avait appris le silence. Ils passaient leur journée relégués à la cuisine lisant ou faisant leurs devoirs, et ne causaient entre eux qu'à voix basse, de peur de gêner. Par sauvagerie naturelle, et par un autre motif encore, ils fuyaient le monde et recherchaient d'instinct les endroits les plus écartés. Leur père, tory déclaré, ne comptait que peu d'amis parmi la population ouvrière du comté, presque tout entière attachée aux cultes dissidents. Ces gens de race rude et altière ne pouvaient oublier que dans une émeute récente et à propos d'une réduction de salaire, le révérend M. Brontë, cette fois plus homme de parti qu'homme d'église, leur avait prêché la conciliation carabine au bras, et prêt à coucher en joue les interrupteurs. Depuis, il ne sortait jamais sans être armé, et, la nuit, il plaçait ses pistolets chargés au chevet de son lit entre sa montre et sa Bible. En un pays où les emplois ecclésiastiques sont une carrière et constituent une sorte de prérogative, on n'est

pas tenu de passer pour un saint aux yeux de ses paroissiens. Un ministre, en Angleterre, est un homme des classes élevées, gouvernantes, ordinairement sorti d'Oxford ou de Cambridge, souvent fils cadet ou parent de quelque lord ou de quelque propriétaire, et, comme tel, chargé de maintenir l'ordre, de défendre la propriété, de conduire (la main haute) les petites gens. Il est leur conseiller, quelquefois leur bienfaiteur, mais bien souvent le commensal et le confrère du landlord et du *Justice*, et on ne lui sait point mauvais gré de jouer ce rôle, ni d'avoir ces amitiés et de remplir cet emploi. La loyauté seule est de rigueur et personne n'osait contester celle de M. Brontë. D'ailleurs M. Brontë ne se montrait pas intraitable en matière religieuse, et, plus tolérant que beaucoup de ses collègues, il ne cherchait jamais à troubler celles d'entre les congrégations dissidentes qui se bornaient à prendre l'innocent plaisir de nasiller sur les *Brebis d'Israël* et les *Pâturages de Galaath*, et à hurler des discours dans lesquels la *Grande prostituée* venait tout naturellement se placer à côté de son compère l'*Antechrist*. Par principe et aussi par un fonds d'orgueil, il observait une

certaine réserve envers ses ouailles, faisait peu de visites, ne prodiguait ni admonitions, ni conseils, et par là mettait une sorte de barrière entre sa famille et les personnes qui auraient été disposées à lui faire des avances. En général, il parlait peu, et d'une manière brève qui rappelait le chef de famille plutôt que le père. Son esprit hautain et un peu morose supportait difficilement la société des enfants; leur mouvement le gênait. Les siens, dont il s'était fait précepteur, ne le voyaient qu'aux heures de classe, ou bien le soir, pendant le thé, seul repas qu'il prît en famille. D'ordinaire, à ce moment, le journal arrivait, et les enfants, curieux d'apprendre ce qui se passait à Londres, dressaient l'oreille en entendant prononcer les grands noms de Wellington ou de sir Robert Peel.

On peut s'étonner de voir des enfants aussi jeunes prendre intérêt aux affaires du pays, et même, à l'occasion, discuter l'opportunité d'un discours, le rejet d'une loi, comme cela leur arrivait. Il faut se souvenir que l'on est en Angleterre, non en France, où l'on ne parle guère politique que pour blâmer telle ou telle forme de gouvernement, se moquer de tel ou tel

fonctionnaire, improviser à brûle-pourpoint des mesures admirables à la place de celles qui sont proposées ou adoptées. Chez nous c'est affaire d'amour-propre, bien souvent de babil, c'est un sujet de conversation tout trouvé entre invités dans un même salon, c'est une transition commode entre le moment où l'on sert le café et celui où le piano va s'ouvrir. Là-bas chacun y prend part comme à une affaire, comme à son affaire, c'est-à-dire sérieusement, attentivement, non pour parler, mais pour agir, avec la préoccupation de ne pas faire une sottise, et de ne pas gaspiller trop d'argent. Figurez-vous que vous avez à discuter sur l'éclairage de votre petite ville, sur le nombre de quinquets qu'il faudra entretenir, sur la place la plus avantageuse de chacun de ces quinquets, sur le nombre de millimètres carrés des orifices à gaz, et sur les appointements mensuels de l'allumeur; c'est dans un pareil esprit et avec autant de détails, d'une manière aussi sèche et aussi solide que l'on examine les questions de réforme électorale ou de guerre contre la Russie. Comptez par exemple qu'en fait de réforme électorale, ils s'inquiètent médiocrement des droits de l'homme

et des grands principes de 89, et qu'au contraire ils s'inquiètent beaucoup de l'aptitude des bouchers et des marchands de chandelle auxquels il s'agit d'accorder un vote. Ce qui rend là le sentiment politique plus sérieux, en même temps que plus général, le met aussi à la portée d'intelligences plus naïves, encore dépourvues d'expérience et de culture, et qui ne savent raisonner que sur des faits usuels et particuliers; telles sont les intelligences des enfants. Aussi rien d'étonnant si, fils et filles d'un High-churchman, membre de l'Église établie et tory, les petits Brontë, vivant dans l'isolement et au milieu d'une population hostile aux idées de leur père, s'intéressaient à sa politique, adoraient Wellington, et lors du bill qui tendait à exclure du Parlement les catholiques, attendaient avec avidité la lecture des discours de sir Robert Peel.

La preuve de l'impression profonde que ces noms exerçaient sur eux, c'est qu'ils revenaient sans cesse dans leurs jeux, et, comme au moyen âge, ceux de Lancelot et du roi Arthur, leur servaient à désigner les héros fictifs d'actions courageuses. Un de leurs passe-temps, l'hiver, c'était d'inventer de petits drames qu'ils jouaient

le soir, à la cuisine, parfois sans chandelle et en compagnie d'une vieille servante inexorable sur l'heure du coucher. A la lueur des tisons mourants, aux bruits du vent qui au dehors hurlait dans la pluie parmi les tombes, leur imagination les menait par delà des océans inconnus, et, sous des lois qu'eux-mêmes ils réglaient, dans des îles encore ignorées, souvent ils prenaient plaisir à former des colonies idéales autour des grands hommes auxquels ils avaient confié le gouvernement.

III

On ne saurait conduire un troupeau comme une brebis isolée, six enfants comme on en mène deux. Le nombre des enfants, dans les familles anglaises de condition moyenne, oblige les parents à leur laisser une certaine liberté, à les traiter moins en subordonnés qu'en auxiliaires. Le père devient *governor*, et n'est plus *papa*, on ne lui monte plus sur les genoux, on regarde ses yeux pour y lire ses ordres, il donne plus de consignes et accorde moins de caresses; on est avec lui moins familier, plus respectueux; la vie

est moins douce, mais l'éducation est meilleure, parce que la liberté des enfants demeure intacte en même temps que l'autorité des parents. Ici, les aînés surveillaient les cadets ou bien aidaient à faire le ménage. Charlotte, à neuf ans, brossait les tapis; sa sœur, plus jeune, enseignait à lire à la petite Anne, qui ne savait encore que dire ses prières. Un enfant se sent honoré lorsqu'on lui permet d'unir ses efforts à ceux de personnes plus âgées, et l'aide qu'il apporte lui fait mieux comprendre la nécessité du travail qui mène à l'indépendance. Par-là même il s'y intéresse davantage et étudie non plus parce qu'on l'y force, mais parce qu'il sent le besoin d'apprendre et de savoir. — « L'on m'a mise ici pour apprendre, à quoi me servirait de partir sans avoir atteint ce but? » répond la petite Helen Burns à demi mourante à Jane Eyre, qui lui conseille de quitter la misérable pension où toutes deux se meurent de faim et de froid.

Je fus présenté une fois à la directrice d'une institution, qui, à cause de ma grande redingote et de mes lunettes, se crut en droit de me faire faire le tour de toutes ses classes. Aux fenêtres d'une salle d'étude, courbée sur son dessin, je

vis une jeune fille de treize à quatorze ans, qui copiait d'après la bosse avec beaucoup de zèle. L'expression énergique de ses traits, son air profondément sérieux me frappèrent, de même sa pauvre robe de laine brune, sorte de gaîne étroite qui marquait la sécheresse du corsage. La directrice, s'approchant d'elle, parut mécontente de la voir encore au travail. Elle ajouta qu'une fois à l'étude, elle ne bougeait plus de sa chaise, même aux heures de récréation. « Vous voulez donc surpasser toutes vos compagnes? lui demandai-je. » Ma question parut la surprendre; elle me répondit d'un air brusque, un peu sec : « Nous sommes vingt enfants, je suis la quinzième; il faut bien que je profite de l'instruction que mes parents me font donner. »

IV

Chez des enfants ainsi doués et élevés, le sentiment qui élève l'intelligence développe aussi la raison; ils s'habituent de bonne heure à observer et à réfléchir. Ceux-ci ne faisaient société qu'entre eux et ignoraient les façons bruyantes et les jeux abandonnés de la plupart des enfants.

Presque malgré eux, et sans affectation, ils imitaient les manières plus calmes des grandes personnes et prenaient intérêt à des sujets virils ou du moins sérieux. A la cuisine, ils apprenaient les commérages du pays, au parloir les disputes cléricales, les torts dont on accusait celui-ci, les ridicules que se donnait celui-là. Leur père, pour exercer leur jugement, se plaisait à les questionner sur toutes sortes de points. Pour épargner leur timidité, il leur faisait mettre un masque; cela donnait je ne sais quel air d'étrangeté solennelle à ces interrogatoires. On eût été frappé de la sincérité et de la gravité des paroles qui sortaient de ces bouches enfantines. Qu'on se figure, dans un examen pareil, le père, un jour, demandant à son fils âgé de treize ans : « Par quoi se marque la différence qu'il y a entre l'intelligence d'une femme et celle d'un homme? » et l'enfant qui répond aussitôt sans hésiter : « Par la différence qu'il y a entre leur physique. » Ou bien la petite fille de sept ans à qui l'on demande : « Quel est le meilleur mode d'éducation à suivre pour une femme? » Anne, sans se troubler, dit que c'est celui qui lui apprend le mieux à gouverner sa maison; et l'on

se fera une idée de ces scènes singulières, impossibles chez nous, et qui s'y termineraient inévitablement par un éclat de rire auquel les parents prendraient aussi bien part que les enfants. On comprend avec quelle avidité ils se jetaient sur les livres, les journaux, tout ce qui pouvait apaiser leur soif d'apprendre, rassasier leur curiosité inépuisable. Ils aimaient surtout les biographies, les descriptions de voyage, en un mot, tous les ouvrages qui peignent des hommes et des faits et mettent au courant de la vie qu'on mène dans d'autres pays. Bien souvent ils s'amusaient à en faire des extraits, prenaient des notes sur ce qui leur paraissait digne de remarque. Ces documents classés et mis en ordre leur servaient ensuite à rédiger un petit journal qui, par sa forme et même par son écriture, imitait l'imprimé. Cela faisait une sorte de *Magazine* pour lequel chacun, à jour fixé, livrait son tribut.

Écrire, en Angleterre, semble naturel autant que penser; on le voit par le nombre des personnes qui rédigent ces mêmes *Magazines*, sortes d'encyclopédies instructives le plus souvent destinées aux jeunes gens. Mères, jeunes filles,

hommes du monde, quiconque, en Angleterre, croit avoir quelque chose à dire, le dit publiquement; chacun croit devoir compte à tous des bonnes idées qu'il peut avoir ou des faits intéressants qu'il a pu remarquer. Ces enfants, en ceci, ne faisaient que suivre l'exemple de leur mère, personne pieuse et modeste que sa modestie n'empêchait point pourtant, à ses moments perdus, de composer de petits traités religieux que l'on retrouva plus tard dans ses papiers.

V

Environ un an après la mort de leur mère, une tante déjà âgée vint prendre la direction du ménage. C'était une personne de province qui avait peu vu et peu lu, d'extérieur roide, positive d'esprit comme de manières; elle s'habillait d'une façon antique, et entre autres manies avait celle de garder ses socques dans la maison, de peur d'attrapper du froid. Elle ne s'intéressait point aux choses littéraires, et pour elle une femme qui savait coudre et repasser avait une bonne éducation. En vertu de ces beaux prin-

cipes, elle faisait main basse sur tous les livres qu'elle rencontrait, et, par ses gronderies, obligeait ses nièces à lui cacher leurs petits essais. En revanche, elle leur enseignait l'art de faire des points invisibles et de repasser des cols. Leurs soirées d'ordinaire se passaient dans sa chambre; faute d'ouvrage pressé, elle leur faisait coudre des vêtements pour les pauvres : « Ce n'est point par charité, c'est parce que cela profite à mes nièces, » disait-elle, si l'on s'étonnait quelque peu de voir sa chambre transformée en atelier de couture.

Par un trait assez particulier aux vieilles filles, sa sévérité ne s'étendait qu'aux personnes de son sexe, et elle se montrait d'une indulgence sans bornes à l'égard de son neveu. Le cœur, tôt ou tard, veut sa proie, et s'y attache d'autant plus fortement qu'il y voit moins de danger : j'ai vu des sœurs rigides fermer les yeux sur les égarements d'un frère aimable, des tantes inexorables sur l'article des mœurs sourire aux incartades d'un neveu spirituel dont les saillies venaient égayer leur intérieur. Branwell Brontë promettait de devenir quelque chose de plus qu'un homme aimable, qu'un causeur spi-

rituel, il faisait espérer qu'il serait un artiste, peut-être un grand artiste. Il avait entre autres du goût et du talent pour le dessin, si l'on en juge d'après quelques essais qui annoncent de la hardiesse et de la facilité. Par malheur, il joignait de mauvais penchants à ces brillantes dispositions. Les grands vices, chez lui, s'élançaient d'un même jet puissant à côté des grandes vertus; il ressemblait à ces troncs robustes d'où sortent tout à la fois de nobles branches et des rejetons pourris. On songeait, en le voyant, tout à la fois à Hamlet et à Falstaff.

L'épanouissement de la vie animale, en Angleterre, diminue la délicatesse des sens, rend les excès de table plus fréquents que chez nous. On mange pour manger, sans grand souci de ce qu'on mange; les sorties fréquentes et répétées par tout temps aiguisent l'appétit; joignez-y l'exercice du cheval, qui anime le regard, colore les joues, transforme en Dianes chasseresses de belles jeunes filles que dès le lever du soleil on voit chevaucher derrière les pelouses des parcs. « J'ai *joui* de mon dîner aujourd'hui, » vous dira naïvement telle lady charmante dont le visage épanoui sous ses boucles blondes a la fraîcheur

satinée d'une feuille de rose. Notez que ce dîner, le plus souvent, se compose d'une tranche de bœuf saignant qu'arrose un verre de Porto. De même, vous pouvez, sans rien perdre de votre titre de gentleman, sortir de table la langue épaisse, le regard trouble, vous enfoncer dans votre fauteuil et ronfler en attendant le thé. L'extrême complaisance avec laquelle les romanciers anglais s'étendent sur les détails de cuisine est un témoignage perpétuel de ce goût. Depuis Fielding jusqu'à Currer Bell, on n'a qu'à voir comment tous ont soin de placer chaque scène importante avant ou pendant un repas dont on vous décrira scrupuleusement le menu. Faute de repas, on apportera du moins devant vous l'inévitable *decanter* et les abominables biscuits destinés à accompagner le sherry. Dans Copperfield, de Dickens, j'ai compté plus de cinquante descriptions de dîners et soupers, sans les thés où le beurre frais et les crevettes figurent à côté de l'assiette au cresson. Villette, Shirley, de Currer Bell n'en contiennent guère moins. Dans Amélia de Fielding, dans Paméla de Richardson, les héros ne s'attendrissent qu'en face d'un pudding; ils n'entament leurs querelles, ne se ré-

concilient que devant l'aspect succulent d'une table chargée de mets. Somme toute, l'animal là-bas est carnassier et glouton. L'énergie du tempérament, qui veut une nourriture plus abondante et des boissons plus fortes, les mène à l'ivrognerie. Plus qu'ailleurs, on y voit de ces chutes profondes, d'abord invraisemblables, qui, dans leur crudité ignoble, rappellent les plus sombres estampes du grand moraliste et du médiocre peintre Hogarth. Tel intérieur que vous croyez honnête recèle sous cette draperie somptueuse quelque horrible histoire semblable à celle du *Rake's Progress;* telle place vide autour de cette table dans ce salon bourgeois marque l'infamie d'une malheureuse que votre voiture éclaboussera dans le Strand.

Branwell Brontë ressemblait à ces puissants héros de Shakspeare qui vont à l'immortalité par le chemin du gibet. Clown étincelant de verve comme Touchstone, poëte étrange et fantaisiste comme Jacques le Mélancolique, il était avant tout artiste, artiste anglais, né, comme Byron et Burns, pour dormir dans les tavernes et éveiller par ses lazzis bizarres les rires retentissants des buveurs. Tous ceux de Haworth le

connaissaient : l'on conte même qu'à cause de l'originalité de son humeur, dès l'âge de quatorze ans, les cabaretiers de l'endroit le faisaient appeler s'il leur arrivait quelque personnage de marque, le tranformant ainsi, à son insu et malgré lui, en saltimbanque. Il rapportait de là un visage altéré, un ton brusque, des manières farouches que l'on s'était habitué à considérer comme des traits de génie. Ses sœurs, comme sa tante, respectaient en lui jusqu'à ses défauts ; le libertin précoce disparaissait pour elles devant le grand homme futur ; et quand son pas lourd faisait retentir trop tard les marches de l'escalier, elles oubliaient la voix rauque et les yeux rougis de l'ivrogne pour penser au poëte, à l'écrivain, au politique qui devait immortaliser le nom de Brontë.

VI

Cette célébrité qu'il ne gagna point, ce fut sa sœur Charlotte qui l'atteignit. Avant de parler d'elle avec plus de détails, il est à propos de rechercher l'origine du sentiment puissant et étrange qui a dirigé sa vie, et donné tant de

force à ses écrits. Mœurs, habitudes, climat, tout contribue à le faire naître, avant tout l'aspect du pays, ample et fertile sans doute, mais qui manque de la grâce attendrie qu'un ciel plus pur prête à nos fines campagnes, à nos vergers peuplés de cerisiers inclinés comme des femmes, tapissés d'un gazon mince, mais doux à l'œil, et dont le duvet roussâtre, aux pâleurs du couchant, porte si mollement l'ombre allongée du promeneur. Il faut se souvenir aussi que Charlotte Brontë vivait en un pays où l'idée du devoir passe avant celle du plaisir, où ce devoir lui-même prend une forme austère, aussi immuable que les pâles figures graves et le port roide de ses plus nobles matrones. Les Anglais, nés lutteurs, ne savent pas comme nous rire de leurs maux ; leur lourde et triste imagination septentrionale, encore retrempée aux sévérités du protestantisme, aperçoit dans la vie moins une comédie qu'un combat, où la femme, comme l'homme, est appelée à prendre part. L'amazone moderne, digne fille de l'amazone barbare, a gardé quelque chose du sang héroïque qui jadis a produit des Chrimhild et des Edith. Elle ne brandit plus la hache, il est vrai, mais elle suit

son mari dans des solitudes où elle s'expose à périr sous les flèches du sauvage; elle ne lance plus le javelot, mais, près du camp où son mari combat l'Indou révolté, elle dort la tête sur un poignard, et veut être considérée comme son égale au moins devant le danger.

Nul être fort, en Angleterre, ne se sent ridicule, personne surtout ne songe à le tourner en ridicule. On honore également la courageuse femme du missionnaire et l'obscure institutrice qui vieillit seule au coin du foyer conquis au prix de tant de fatigues. « Je vois par votre exemple, — écrit miss Brontë à miss W... directrice de la pension où, après avoir été élève, elle fut longtemps sous-maîtresse, — qu'une femme *non mariée* peut être heureuse, heureuse même à l'égal de l'épouse la plus chérie, de la mère de famille la plus fière de ses enfants. Cette pensée me plaît, j'y trouve un intérêt personnel. J'ai beaucoup réfléchi sur le sort des femmes non mariées, de celles qui sont destinées à ne jamais être mariées. Voici ma conviction : Rien de plus digne de respect que celle qui, sans l'aide d'un mari et d'un frère, poursuit seule et d'un pas assuré le chemin qu'elle-même a su se frayer,

qui, arrivée à quarante-cinq ans ou plus, a su retenir un esprit sain, un jugement rassis, avec cela du goût pour les plaisirs simples, du sang-froid dans les maux, de la compassion pour ceux d'autrui et le désir de les alléger suivant la mesure de ses forces. »

Charlotte Brontë, dans ces lignes, semble avoir tracé le plan de vie qu'elle voulait observer. Elle était la cadette de trois aînées, assez frêle, sans beauté, avec des traits irréguliers mais énergiques, du reste bien prise dans sa petite taille ; on lui trouvait de beaux cheveux, un regard profond, la main mignonne, et, chose rare en Angleterre, le pied si petit qu'un soulier d'enfant la chaussait. Certes, elle était trop artiste pour se croire belle ; mais certaines plaisanteries qu'elle fit sur son visage prouvent qu'elle s'en exagérait les défauts, et même elle avouait que des regards trop attentifs la gênaient. Pourtant si elle savait apprécier la beauté à son prix, comme ses romans le prouvent, un sentiment de légitime orgueil l'empêchait de croire que ce don charmant soit tout-puissant, même sur l'esprit des hommes. Elle n'affectait point un dédain dont la justesse naturelle de

son esprit la préservait ; mais elle pensait, à tort ou à raison, qu'une haute intelligence peut captiver à l'égal d'un beau visage, surtout lorsqu'il s'y joint une âme loyale, puissante dans l'amour comme dans la lutte, et cette parfaite simplicité de cœur, cette sincérité, cette bravoure, cette haine de toute affectation et de tout mensonge dont elle-même a présenté le modèle accompli.

A beaucoup d'égards, elle ressemblait à une quakeresse bonne ménagère. Elle en avait les habitudes diligentes et vigilantes ; elle ne choisissait guère que des vêtements de couleur sombre, et se préoccupait moins de leur coupe que de leur propreté. Ses cheveux lissés, bien serrée dans sa petite robe brune ou grise, on la voyait, dès le matin, semblable à quelque alerte abeille, parcourir la maison, et d'une humeur égale, d'un visage calme et d'un regard réfléchi, prendre son ouvrage ou surveiller le travail de ses jeunes sœurs.

Personne, disent ses amis, ne s'entendit mieux à diriger une maison ni à mettre plus à l'aise ceux qu'elle recevait. Pour le ménage, comme pour le reste, elle ne se contentait pas volontiers

du médiocre, ses moindres travaux à l'aiguille, comme ses essais de dessin qu'elle abandonna bientôt à cause de sa mauvaise vue, témoignent d'un goût scrupuleux pour l'exactitude, d'un amour de l'ordre parfois poussé jusqu'à la minutie. Ainsi l'on conte qu'elle ne pouvait causer en face d'une chaise dérangée, et, au plus fort de l'invention, se levait pour aller à la cuisine afin de visiter les pommes de terre que la cuisinière venait d'éplucher.

VII

La tête était aussi active que les doigts, et, dès l'enfance, on la vit occupée à faire provision de faits intéressants ou instructifs. Ce qu'elle savait à l'âge de quatorze ans parut prodigieux à la maîtresse comme aux élèves de la pension où elle venait d'entrer. Le moindre événement lui servait de prétexte pour s'instruire ; elle étudiait avec soin les visages comme les manières des gens qui visitaient son père, et ne perdait jamais un mot des conversations auxquelles on lui permettait d'assister. Un catalogue tracé par elle et surmonté du titre un peu ambitieux de : « *Mes*

ouvrages, » contient la liste des vingt-deux volumes ou manuscrits qu'elle avait terminés à l'âge de treize ans. Les titres tantôt sérieux, tantôt comiques de « *ces ouvrages*, » prouvent une égale aptitude à décrire des faits et à en inventer. Et l'on rit un peu, tout en s'étonnant beaucoup, quand on trouve dans le pupitre d'un enfant : *L'Ile des visions*, *Scènes au fond de mon tonneau*, *l'Artiste suisse*, *Visite du duc de Wellington aux Horse-Guards*, *Conseil entre les chefs des génies*.

Rien de surprenant si un esprit actif se montre parfois intolérant envers d'autres esprits moins bien doués ou plus nonchalants. Miss Brontë a montré un peu de cette intolérance dans « Villette, » à propos des jeunes filles du royaume de « La Basse-Cour » (elle désigne ainsi les Pays-Bas), « qui, » dit-elle, sont incapables d'application, de sérieux, de tout ce qui demande de l'attention ou de la mémoire. Là où une jeune fille anglaise, de dispositions fort ordinaires, essayerait tranquillement de comprendre sa tâche et d'en devenir maîtresse, une la Basse-Courienne vous rit au nez et vous la renvoie en s'écriant : Dieu ! que c'est difficile ! je n'en veux pas, cela

m'ennuie trop. » Ceci est de l'orgueil national : les Anglais n'en manquent guère. Songez aussi, pour excuser cette sévérité, qu'un travailleur ne peut comprendre la paresse et qu'une âme active ne sait pas excuser l'oisiveté.

On a vu par quelles mœurs sévères, dans quelles habitudes de discipline et d'efforts Charlotte Brontë a passé son enfance. La mort de ses deux sœurs aînées, et surtout les circonstances qui entourèrent leur mort, vinrent encore hâter le développement précoce de son esprit pénétrant et viril. Elle a raconté elle-même une partie de ces événements dans Jane Eyre, entre autres les misères dans la pension de Cowan-Bridge, mal déguisée sous le nom de Lowood. Cet établissement, fondé et dirigé par un ecclésiastique, était surtout destiné aux filles d'ecclésiastiques sans fortune. M. Brontë y envoya ses deux filles Maria et Élisabeth. La modicité des prix (une souscription couvrait le surplus des frais), comme le but même de l'établissement, s'opposait, il est vrai, aux recherches du luxe et même du bien-être ; pourtant l'on peut s'étonner en voyant des filles de ministres, qui pour la plupart étaient nées dans de bonnes familles et sortaient d'un inté-

rieur sinon élégant, du moins confortable, traitées tout à coup comme des femmes détenues pour vol, ou des orphelines entretenues par charité. Elles portaient un uniforme grossier, et on leur rasait impitoyablement les cheveux quand elles entraient. Les aliments mauvais et à peine suffisants étaient apprêtés avec une malpropreté repoussante; les élèves, affamées, le plus souvent se levaient de table sans manger, ou avalaient à la hâte un morceau de pain; la maison bâtie au fond d'une vallée était malsaine, humide. On n'y faisait point de feu, les fièvres y régnaient; la sévérité exagérée des règlements ne se relâchait même pas pour celles des jeunes filles dont la santé délicate exigeait des ménagements. Ainsi mourut Maria Brontë, la première enlevée; l'élévation de son esprit, la hauteur et le sérieux précoce d'une rare et charmante raison, la force d'âme presque stoïque avec laquelle elle supporta les cruautés d'un traitement indigne, annonçaient une personne supérieure. Et il ne semble point que sa sœur l'ait surfaite lorsqu'elle l'a prise pour modèle du personnage si touchant d'Hélène Burns.

M. Brontë, sourd à cet avertissement, envoya

quelque temps après dans la même pension sa fille Charlotte, alors âgée de neuf ans, et la petite Émily, qui en avait sept à peine. Mais comme ce nouvel essai menaçait de tourner aussi mal que le premier, il reprit chez lui ses deux filles, et ne les confia que bien plus tard à miss W., personne sensée et aimable, auprès de qui Charlotte Brontë demeura huit ans comme élève, puis comme sous-maîtresse.

VIII

Une bonne pension française et une bonne pension anglaise ne se ressemblent guère. Dans l'une, comme dans une armée bien disciplinée, tout mouvement, toute manœuvre doit s'exécuter avec ensemble ; les loisirs eux-mêmes sont soumis au règlement. Au milieu de son bataillon de professeurs, de sous-maîtresses, la directrice française en grande tenue ressemble à un brillant colonel qui marche fièrement à la tête de son escadron, pour passer une revue.

L'objet de l'éducation, en Angleterre, est tout à la fois plus simple et plus sérieux ; on croit qu'il est du devoir d'une femme, comme d'un

homme, de développer son jugement par l'étude; que réfléchir et observer sont également indispensables aux deux sexes pour apprendre à bien vivre et à penser juste. Aussi vous n'y rencontrez aucun de ces cours, où, sous prétexte d'*éducation maternelle*, des messieurs en habit noir se chargent d'émietter des bribes d'histoire, de géographie, voire même de philosophie[1], à des petites filles qui sont venues là sous l'œil de leur mère sous prétexte d'étudier, mais en somme pour apprendre à faire salon, et à s'habiller avec goût, en un mot pour suivre les répétitions de la comédie mondaine à laquelle plus tard elles prendront part comme actrices ou figurantes.

Le caractère et l'emploi du précepteur changent, lorsque le but de l'éducation varie; au lieu d'un pédagogue qui fonctionne d'après un système préconçu, on voit un jardinier presque modeste qui tâche d'approprier sa culture aux divers tempéraments des diverses plantes qui poussent sous ses yeux. Véritablement on peut dire qu'une pension anglaise, j'entends une

[1] J'ai vu moi-même, à l'une de ces séances, une charmante jeune fille s'embrouiller entre Plotin et Platon, et fondre en larmes devant l'institutrice irritée qui la foudroyait du regard.

bonne pension, n'est point un établissement fondé dans des vues d'exploitation et d'intérêt ; c'est plutôt une famille unie dont les membres s'entr'aident et s'instruisent. La discipline cesse d'être imposée, elle devient volontaire ; au lieu de la subir on l'accepte ; elle n'est plus un effet de la contrainte, mais un fruit de la réflexion et du bon sens, et ce fruit se développe naturellement chez les esprits libres capables de comparer et de choisir. Par la même raison, le sentiment de la dignité humaine s'y conserve plus intact ; l'enfant, soutenu par le légitime orgueil d'un être qui accomplit son devoir, demeure plus sensible aux injustices qui viennent l'atteindre. Un jour que Charlotte ne pouvait terminer une tâche trop longue, la maîtresse, que son talent rendait exigeante, lui infligea une mauvaise note, la première depuis son entrée. Mais ses compagnes, révoltées de ce qu'elles considéraient comme une injustice, portèrent plainte à la maîtresse elle-même, qui reconnut son erreur et ne craignit point d'affaiblir son autorité en révoquant le châtiment.

Rien n'était plus propre à développer l'intelligence des jeunes filles que la douce liberté tem-

pérée par le travail telle qu'on la trouvait chez miss W. Elle-même avait un charmant caractère, un esprit souple et fin qui sans effort savait passer de la gravité à la gaieté, outre cela une mémoire prodigieuse qui faisait d'elle la chronique vivante du comté. Manufactures et chaumières, ruines et manoirs, elle connaissait l'origine et la légende de chaque pan de mur ; sa conversation vivante et pleine de faits intéressait à l'égal du roman le plus attachant. C'est à ses récits, en partie, que sont dus les meilleurs morceaux de Shirley, le chapitre si émouvant de l'émeute des ouvriers, et le personnage de Robert, ce propriétaire d'usine, qui dans son étroite fierté rappelle l'altière physionomie d'un colon de la Virginie, fort des droits héréditaires qu'il s'arroge parmi le troupeau soulevé et menaçant de ses noirs.

Une grande partie de l'âme de Charlotte et la meilleure partie de ses idées se sont formées là. Elle y avait des affections, elle y formait des jugements, elle y sentait son cœur s'ouvrir, son intelligence se développer, ses aspirations s'étendre. La classe achevée, rien ne venait gêner les élèves dans les causeries pleines d'abandon

où elles apprenaient mutuellement à s'estimer et à s'aimer. De là naquirent plusieurs liaisons durables que miss Brontë dut à la douceur de son caractère, à la netteté de son jugement, sans doute aussi à l'ascendant d'un esprit entièrement neuf et primesautier. Cette originalité, cette indépendance naturelle fut d'abord son plus grand charme. « Faites usagè de vos grands yeux pour observer, écrivait-elle à une amie qui visitait Londres, et, pour un temps au moins, mettez de côté les lunettes que les auteurs de descriptions s'empressent de nous fournir. »

Déjà perçait l'énergie du jugement personnel ; quand le ressort est si fort, il est souvent roide. Une sorte de gaucherie naturelle jointe à sa mauvaise vue la rendait inhabile à tous les jeux qui exigent la force et l'adresse des membres, mais en revanche le propre talent du romancier, l'art de conter était déjà tout formé. Personne ne possédait mieux qu'elle le secret de suspendre l'intérêt d'un récit, de tenir en éveil la curiosité de ses camarades ; jamais on ne se lassait de l'écouter. Elle avait du talent, bien plus elle avait des idées. On se plaisait à éprouver son fin discernement, et souvent on la consultait à propos

d'études ou de lectures. L'une d'elles vantait un jour l'habileté du vieux Johnson. Elle se récria, elle sentait déjà les nuances des caractères. « Vous ne savez pas, fit-elle, ce que veut dire le mot *habile*, autrement vous ne l'appliqueriez point à Johnson. Prenez Shéridan, si vous cherchez un auteur habile. Un aventurier, je le veux bien, mais ceci n'a rien à démêler avec le talent; on peut en avoir beaucoup et se mal conduire. Pour l'autre, pas ombre d'habileté en lui, croyez-m'en. » Elle avait raison.

Qu'une jeune fille prenne à quinze ans le ton de critique, et de critique sérieuse, cela peut choquer; mais il faut se souvenir que celle-ci n'eut point d'enfance, que dès le berceau on l'avait accoutumée à réfléchir. D'ailleurs un mélange charmant de bon sens et d'ironie corrigeait chez elle les quelques taches inévitables qu'on pouvait y démêler, certaines pesanteurs d'institutrice bourgeoise et çà et là des puérilités de petite provinciale. Voici une jolie lettre, affectueuse, et pourtant réservée, comme d'une personne qui, sans avoir pratiqué le monde ou la vie, sait déjà le monde et la vie. « Vous me demandez, » écrit-elle à une amie, « de vous indi-

quer vos défauts. Voilà une folie, vraiment! Je n'en ferai rien, et cela par la bonne raison que je les ignore. Singulière créature, convenez-en, qui, en réponse à une tout affectueuse et bonne lettre, se mettrait de sang-froid à rédiger l'aimable liste requise. Petit apôtre! petit Tartuffe! petit sac à sagesse gonflé de vanité, voilà les moindres épithètes qu'à bon droit je m'attirerais. Allez, mon cher enfant, je ne me sens ni l'envie ni le loisir de réfléchir sur vos défauts, quand vous êtes loin de moi surtout, et quand avec cela de bonnes lettres, d'aimables cadeaux vous viennent toujours montrer à moi sous le jour le plus favorable. D'autres que moi peuvent vous rendre ce service; vous ne manquez pas, je le sais, d'amis officieux, de judicieux parents qui, dans votre intérêt bien entendu, voudront fort bien se charger de cet office désagréable. Pourquoi donc vous importuner de mes avis? D'ailleurs, si vous n'écoutez point vos parents, vous n'écouterez personne, *un mort lui-même*, comme il est dit dans la parabole, *ressusciterait vainement pour vous instruire*. Allons, plus d'enfantillage, n'est-ce pas, s'il est vrai que vous m'aimez. »

Tout cela, au premier abord, est doux ; il y a un charme étrange dans ces amitiés, dans ces recherches loyales de tant d'âmes aimantes et sincères. On pense, en les lisant, à ces fonds de paysage si fréquents en Angleterre, où les nuages moites traînent lentement dans un brouillard paisible au bord du ciel. En effet, ce fut là peut-être le temps le plus heureux de sa vie ; mais la fougue intérieure, l'air d'aspiration, ce souffle incessant et véhément qui l'ont toujours poussée vers le travail et la conquête, l'avaient déjà ébranlée tout entière.

IX

Pendant tout ce temps, une pensée unique la préoccupa : cultiver son esprit, perfectionner autant que possible son goût et son jugement. « Jamais, » nous dit une de ses camarades de classe, « elle ne regardait une gravure, un dessin, sans l'analyser à fond ; elle tenait avant tout à se rendre exactement compte de la pensée de l'artiste. » Elle pensa d'abord, comme son frère, à devenir dessinateur, et voulut, à l'exemple d'Hogarth, composer une série de dessins dont

l'ensemble ferait un roman de mœurs. Lorsque sa mauvaise vue l'eut obligée à abandonner ce projet, elle se rejeta avec un redoublement d'ardeur vers ses autres études; elle se mit à lire Hume, Rollin, chercha des notions d'histoire naturelle dans Bewick et Audubon, de psychologie dans Shakspeare, comme dans toutes les biographies qu'elle put rencontrer. Ses études, comme son esprit, furent tout de suite précises et positives. Elle voulait *savoir*, et sa plus grande crainte était de se tromper. Ce qu'on appelle communément *illusions* ne peut subsister à côté de l'amour sincère et sérieux de la vérité. Rien de surprenant si, avec cette soif d'apprendre, Charlotte ne fut jamais *jeune;* j'entends par là qu'elle n'eut jamais les rêves d'une pensionnaire; elle ne s'amusait pas à se figurer quelque beau cavalier en bottes molles, quelque idylle chantée à deux dans un châlet suisse; elle était exempte du dangereux enthousiasme que l'erreur produit. Son cœur, porté dès l'enfance vers les choses vraiment grandes, dédaignait les petites. Elle comprit vite les misères de la vie humaine et n'eut jamais l'idée de s'en indigner; elle envisageait sans étonnement ni aigreur les calamités qui viennent ré-

gulièrement ravager nos espérances; dans les défauts d'autrui, elle n'apercevait qu'un mal inévitable auquel il fallait se résigner sous peine de sottise et d'impiété. A l'âge où les jeunes filles ne sont qu'expansion et pétulance, elle estimait à leur juste valeur les démonstrations amicales qu'elle recevait. Un jour arriva une lettre d'une camarade de classe, qui en partant avait promis de lui écrire. La surprise de Charlotte égala son plaisir; elle avoua naïvement qu'elle n'avait jamais compté sur des promesses pareilles; elle les attribuait à l'effusion du moment, à l'impulsion, à l'inexpérience, et trouvait naturel qu'une heure après on l'oubliât.

Mais la rectitude et la pénétration d'esprit qui la préservait de tout faux enthousiasme comme de tout scepticisme étroit commençait à la conduire en matière de foi sur des sentiers dangereux, et qu'une femme doit éviter encore plus qu'un homme. Sa vive imagination, encore libre de tout travail spécial, errait au hasard, se complaisait dans l'examen des plus redoutables et des plus mortels entre les dogmes du christianisme. Celui de la prédestination surtout l'épouvantait : d'affreuses visions venaient lui montrer,

comme à Pascal, la grâce défaillante, le salut impossible. « Si la perfection chrétienne est nécessaire, point de salut pour moi. Je ne sais comment prier, — mon cœur est une véritable serre chaude où naissent les pensées mauvaises[1], » s'écriait-elle dans un accès de désespoir. « Je me sens dans un état de doute morne, affreux ; je consentirais tout de suite à échanger contre des cheveux blancs mes dix-huit ans, même à me voir sur le bord de la tombe, pourvu que par là je fusse assurée de la miséricorde divine. »

Ce besoin du vrai, ces alarmes religieuses n'étaient que les moindres de ses aiguillons. La vérité est qu'elle avait les ailes trop grandes et qu'elle ne pouvait s'empêcher de les ouvrir. Son instinct la poussait ; elle languissait dans cette cage. « Il est vain de dire qu'un calme apparent puisse suffire à l'homme. » Quand plus tard, dans Jane Eyre, elle traça ces lignes, c'est son propre état qu'elle dépeignait. Personne n'éprouva plus ardemment ce désir intense d'agir qui ronge les esprits passionnés, et par une morsure

[1] A very hot-bed for sinful thoughts.

secrète, les pousse vers ce monde d'action et de luttes pour lequel ils ne semblaient point faits. Au milieu de son labeur incessant, une blessure constamment avivée la précipitait vers la voie que plus tard elle devait suivre ; elle se tordait d'impatience au milieu de l'obscur travail auquel la condamnait son mesquin et monotone emploi.

« Ce travail sédentaire, cette vie de contrainte m'impatientent à un degré incroyable. J'éprouve un violent désir de me sentir pousser des ailes, des ailes comme la richesse en fournit ; une ardente soif de voir, de savoir, d'apprendre. » Puis, décrivant les sensations qu'elle éprouvait en recevant une lettre d'une amie en voyage : « Je pouvais à peine, » dit-elle, « me rendre compte des sensations qui venaient me serrer à la gorge, il me sembla que des profondeurs de mon être quelque chose me montait à la peau et venait se répandre sur moi ; je me sentais comme *tantalisée* (tentalized) par l'aiguillon de forces latentes, de facultés inexercées ; puis soudain tout s'ébranla, et je demeurai comme désespérée. »

X

Quand les vacances de Noël, en 1836, ramenèrent les quatre enfants au presbytère, la réunion fut triste. Charlotte venait d'avoir vingt ans; un travail de seize heures par jour altérait sa santé, et son mince salaire, si rudement gagné, suffisait à peine pour payer ses habits et ceux d'Anne, sa plus jeune sœur. Une autre sœur, Émily, institutrice dans une maison particulière, venait de revenir; et Charlotte retrouvait en elle, avec des traits plus saillants, son propre caractère, l'extrême énergie, la concentration profonde, la rébellion contre les usages ordinaires de la vie, la souffrance continue et l'incurable disproportion du génie et de la pauvreté. Le caractère impérieux de cette étrange jeune fille ne supportait aucune contrainte, elle ne respirait à l'aise que parmi les landes incultes où elle était née. Les gens d'Haworth se la rappellent encore errant au hasard entre les bruyères, accompagnée seulement de son chien *Keeper*, bouledogue farouche, dont le museau de nègre s'entrouvrait en grondant dès que quelqu'un s'approchait de sa maî-

tresse. Charlotte Brontë parle, je ne sais plus où, du profond attachement que sa sœur avait pour Haworth : « Des fleurs plus éclatantes que la rose, » dit-elle, « s'ouvraient pour elle au plus profond du ravin ; d'un trou livide creusé entre les pans d'une roche, son imagination créait un Éden. Ces sauvages solitudes où elle trouvait la liberté faisaient ses plus chères délices. C'était le souffle même de sa vie, que la liberté. »

En général, elle plaisait peu. Sa haute taille virile, l'expression sévère de ses traits impérieux éloignaient les gens ; on se sentait glacé devant ce visage intelligent mais froid, en face de cette bouche hautaine qui jamais ne s'ouvrait pour prononcer un mot bienveillant. On cite, comme une chose extraordinaire, qu'un jour ayant reçu un cadeau, elle ait dit merci. Soit indifférence, soit hauteur, elle ne se communiquait point, et l'on ne connut jamais, par exemple, ce qu'elle pensait sur la religion. « Ceci est entre Dieu et l'homme, » répondit-elle un jour à quelqu'un qui essayait de la sonder là-dessus. Sa sœur, dans le personnage de Shirley, semble avoir retracé quelques traits de son caractère, et on y devine un esprit singulièrement hardi, une puis-

sance de conception et une largeur d'idées peut-être plus grandes que celles de Charlotte. Elle était poëte, mais d'une façon peu ordinaire, car elle était poëte en secret, et n'admirait pas ses propres vers. « Un volume de vers manuscrits, » dit Charlotte, « me tomba sous la main. Je reconnus son écriture, et sans surprise, car j'avais déjà vu de ses vers. Mais cette fois j'éprouvai plus que de l'étonnement, la conviction arrêtée, profonde, que ceci ne ressemblait point à ces sortes d'effusions banales, comme les femmes d'ordinaire en écrivent quand elles se croient poëtes. Cela me parut tout à la fois concentré et achevé, original et puissant. J'y trouvai je ne sais quelle harmonie sauvage, aussi mélancolique qu'élevée.... Ma sœur Émily était peu démonstrative, et l'un de ces esprits au fond desquels on ne pénètre point impunément. Il fallut des heures pour me faire pardonner ma découverte, et aussi pour l'amener à croire que ses vers méritaient d'être publiés... » Au fond elle était sauvage, impropre à la vie civilisée, jusqu'à prendre en horreur les apparences de concession et de mensonge sans lesquelles les hommes ne peuvent vivre en société. C'est pourquoi elle montrait plus d'af-

fection envers les animaux qu'envers les créatures pensantes; on la voyait plus prompte à secourir un chien qu'un homme. Une sorte de générosité instinctive l'attirait vers les êtres faibles que le vulgaire exploite ou dédaigne, peut-être aussi le goût de la domination noblement exercée que l'on retrouve chez tout esprit vraiment grand. D'ailleurs dure pour elle comme pour les autres, et d'un stoïcisme rare à l'endroit de toute souffrance. Un chien qu'elle pouvait croire enragé, un jour, la mordit au poignet. Sans rien dire, elle alla droit à la cuisine, prit un fer, le fit rougir, et d'une main ferme, sans sourciller, cautérisa la chair trouée qui saignait. Elle n'en aimait pas moins son grand bouledogue *Keeper*, le compagnon assidu de ses promenades. Elle passait des heures entières silencieuse, occupée, ayant un bras passé autour de son cou velu. Lui, immobile, semblait un coussin vivant, et l'aimait de tout son cœur de dogue. La vieille servante Tabby le détestait, disant qu'il montait sur les meubles, gâtait les tapis, salissait tout. Emily finit par promettre qu'elle le corrigerait. Le lendemain même on le trouva ronflant sur un lit. Elle le prit par l'oreille, le traîna jusqu'au bas de

l'escalier, l'accula dans un coin obscur et, toute pâle, le roua de coups pendant qu'il grondait et lui montrait les dents. Ceux qui connaissent son caractère pensent qu'elle aurait mieux aimé les avoir reçus elle-même. Les gens de la maison, dans l'autre chambre, frémissaient, croyant qu'elle allait être étranglée; ce chien si terrible plia sous son regard et se laissa battre comme un épagneul.

Certes, jamais âme plus indépendante et plus véhémente ne se heurta aux misères d'une condition plus précaire et plus obscure. Comme Charlotte, elle refusa de vivre à la charge de son père et entra comme institutrice dans une famille riche. Mais les enfants étaient petits, et la mère qui les gâtait abrégeait les leçons de l'institutrice pour lui faire raccommoder les petits bonnets et les chemisettes. Son visage pâle attestait de bien amères souffrances quand elle revit Charlotte. Charlotte comprit qu'il était temps d'agir.

XI

Sur ce grand découragement qui l'avait envahie, elle sentit surnager la mâle résolution de

lutter et la certitude sereine de vaincre. Elle voulut changer de condition, ajouter quelques livres sterling à ses pauvres gages. Aucun sacrifice d'amour-propre ne lui coûtait. Elle voulait atteindre son but, rien de plus, rien de moins, par tous les moyens, singuliers, humiliants, peu importe; il suffisait qu'ils fussent honnêtes. « Je cherche une situation comme une servante en quête d'une place, » écrivait-elle à une amie. « A propos, vous saurez que, dans ces derniers temps, je me suis découvert un talent spécial pour nettoyer, épousseter, faire les lits... une ressource en cas de besoin, si le reste me manque. Je ne me soucie point d'être cuisinière, je déteste de faire la cuisine; — non plus d'être femme de chambre, bonne d'enfants, encore moins dame de compagnie, — je veux être fille de chambre, tout uniment, et, au besoin, serais prête à accepter une place de ce genre chez qui m'offrirait de bons gages pour un travail modéré. »

Elle cherchait comment elle pourrait rendre à sa sœur la liberté à laquelle elle-même renonçait volontiers. Les plans les plus divers s'entrecroisaient dans sa tête, et chaque jour renversait quelque nouveau projet conçu pendant la

nuit, par exemple celui de fonder une pension avec l'aide de ses sœurs. Mais les fonds manquaient, elles écrivaient et parlaient trop mal le français, qui est la langue indispensable. Dans leur solitude, elles imaginaient, discutaient et s'entretenaient à voix basse, le soir, quand tout autour d'elles dormait. Le parloir, alors, leur appartenait, elles pouvaient, sans crainte d'être entendues, dérouler à leur aise la longue et vaine liste des songes que l'inexpérience conçoit. On se figure l'ardeur avec laquelle leur imagination lancée s'enfuyait au delà de l'obscure cage provinciale, pour leur montrer le monde actif et pensant où vivait un Thackeray, un Southey, un Wordsworth. Dans l'obscurité de la chambre refroidie, à travers le ruissellement de la pluie qui inondait les routes et les tristesses glacées du paysage enseveli dans la nuit de décembre, elles apercevaient comme dans un rayonnement lointain tout un radieux cortége d'écrivains illustres. Comme ils avaient du génie, elles étaient sûres de trouver en eux des juges impartiaux, insensibles à toute autre chose qu'aux intérêts de leur art. Puis, lorsque, après de longs silences, les chuchottements recommençaient plus

pressés et plus avides, elles se prenaient à parler de leurs essais littéraires; elles se disaient qu'elles, comme d'autres, pouvaient rencontrer l'aide et l'appui d'hommes distingués et marquants. Ce fut sans doute à la suite d'un semblable entretien que Charlotte écrivit à Southey. On imagine le sourire de l'écrivain célèbre en décachetant cette lettre accompagnée d'un cahier de poésies, sur lesquelles on demandait son avis. Tout auteur connu reçoit journellement de ces sortes de lettres; le premier barbouilleur venu, qui au sortir du collége écrit en style usé des vérités de vaudeville, trouve naturel de demander conseil, parfois mieux, à l'homme actif et occupé qui use sa santé et ses yeux au service d'une idée utile ou nouvelle. Les femmes, que leur imagination pousse naturellement au roman, résistent plus difficilement encore à l'envie de fixer sur elles l'attention d'un homme marquant, et un des plus grands poëtes de notre temps a un secrétaire chargé de répondre aux lettres qui commencent par des communications littéraires et finissent par des effusions d'amour. A la réponse de Southey, on devine comment Charlotte lui écrivit. Il ne vit pas grand mérite

dans ses essais et évita de l'encourager. En revanche, il s'étendit fort en excellents conseils moraux sur le néant de la célébrité et les dangers de l'ambition. On voit qu'il crut avoir affaire à une jeune fille exaltée et romanesque que l'amour de la poésie pouvait sinon égarer, du moins pousser loin. En somme, c'était un congé, même un congé banal. Charlotte, trop inexpérimentée et trop modeste, d'ailleurs éblouie par la renommée de l'écrivain, s'exagérait un peu la valeur de ces conseils, et n'aperçut pas le fond banal visible à travers ces phrases bien intentionnées et bien alignées. Elle l'en remercia par la lettre suivante, qui me semble digne d'être citée tout entière :

« Je vais encore vous importuner, mais je ne puis résister au désir de vous exprimer toute ma reconnaissance pour vos affectueux et sages conseils. Jamais, monsieur, je n'eusse espéré autant de condescendance de votre part, une réponse tout à la fois si délicate et si noble. Mais je dois renoncer à vous dire là-dessus ce que je ressens, vous me croiriez follement enthousiaste.

« Tout d'abord, quand je parcourus votre let-

tre, je n'éprouvai que de la honte, un véritable remords d'avoir osé vous infliger mes rapsodies; le rouge me monta à la figure, je songeai à tout ce papier couvert par moi de ce qui naguère faisait mes délices, et n'est plus à présent pour moi que source de confusion. Cependant, peu à peu je me mis à réfléchir et tout s'éclaircit à mes yeux. Vous ne me défendez point d'écrire, vous ne semblez même pas trouver mes vers absolument mauvais. Vous ne faites que me prémunir contre le danger de négliger des devoirs sérieux; d'écrire par ambition ou pour l'égoïste excitation que donne le plaisir d'inventer. Néanmoins, vous me permettez de faire de la poésie pour l'amour de la poésie, sans arrière-pensée de célébrité ni de gloire, et pourvu que cette occupation délicieuse ne me fasse négliger aucun de mes autres devoirs. Évidemment, vous ne voyez en moi qu'une insensée. La faute en est à moi; ma première lettre, je le sens à présent, n'était que folie d'un bout à l'autre; pourtant, monsieur, je ne suis pas tout à fait l'oisive rêveuse que vous paraissez supposer.

« Mon père est un ecclésiastique de fortune médiocre. Je suis l'aînée de ses enfants, et il a

consacré à mon éducation tout ce que, sans injustice pour les autres, il pouvait y consacrer. Mon éducation finie, j'ai considéré comme un devoir de pourvoir moi-même à mes besoins. J'ai accepté des fonctions de gouvernante. Il n'y a guère de place pour les rêves, croyez-moi, dans cet emploi absorbant qui use mes meilleures forces. Le soir, j'en conviens, quelquefois je m'en dédommage, je laisse aller mes pensées à l'aventure, mais seulement quand je suis seule, et sans importuner jamais personne de mes rêveries. De même j'évite avec soin toute apparence de préoccupation, d'excentricité, tout ce qui peut, en un mot, faire soupçonner quelles pensées parfois me viennent. Pour me conformer aux vues de mon pére, qui sont aussi les vôtres, je m'efforce non-seulement de m'acquitter fidèlement de mes devoirs de femme, mais encore d'y trouver de l'intérêt. A dire vrai, je n'y réussis pas toujours, et souvent quand j'enseigne ou que je couds, je sens combien j'aimerais mieux prendre la plume ou un livre... Mais je tâche de me contraindre, et je puis dire que l'approbation de mon père m'a toujours amplement récompensée.

« Une dernière fois, recevez mes remercîments les plus sincères, les mieux sentis. Je crois bien en avoir pour toujours fini avec le rêve de me voir imprimée. Si ce souhait, pourtant, jamais se renouvelait, je le refoulerais bien vite en relisant la lettre de Southey. Cette lettre est consacrée, papa, mon frère, mes sœurs exceptés, personne jamais ne la lira. Encore merci. Cet incident ne se renouvellera point, je suppose; pourtant dans une trentaine d'années d'ici, si j'atteins à la vieillesse, je m'en souviendrai comme d'un rêve charmant. Le nom que vous supposiez emprunté est bien vraiment le mien. Aussi, comme avant je signe,

« CHARLOTTE BRONTË. »

Dans cette lettre noblement naïve, Southey pouvait, ce me semble, distinguer tout à la fois la marque d'un noble caractère et d'un noble cœur. L'*Amen* de quatre lignes par lequel il y répondit détruisit pour longtemps ses espérances, et la rejeta vers d'autres plans et vers d'autres projets. Celui de fonder une pension reprit le dessus, et aussi l'idée d'aller passer quelques mois en Belgique ou en France, afin

de se perfectionner dans l'étude indispensable du français. Après bien des tergiversations, des supplications, des prières pour vaincre la résistance du père, qui s'opposait à ce plan, leur tante, gagnée par leur persévérance, leur prêta une cinquantaine de livres sterling, et, grâce à cette aide, elles purent enfin mettre à exécution le projet depuis si longtemps conçu, sur lequel une partie de leurs espérances se fondait.

XII

Si l'on veut savoir tout au long comment miss Brontë passa son temps à Bruxelles, on trouvera dans le livre de mistriss Gaskell tous les renseignements désirables, et même d'autres qui ne le sont pas. On y apprendra quelle sorte de devoirs son maître lui faisait faire, et la manière dont il les lui corrigeait. A telle page on lira une composition emphatique et pleine de fautes, qui porte en marge les corrections du professeur, personnage imbibé des traditions du « grand siècle, » et qui leur faisait faire de grandes phrases nobles sur des sujets comme « Pierre-l'Ermite, » ou bien la « mort de Napo-

léon. L'on vous dira encore que leurs progrès furent rapides, que Charlotte d'abord eut quelque peine à s'habituer à faire maigre le vendredi ; qu'en somme le séjour de Bruxelles lui plut, que la ville lui paraissait agréable, les cathédrales belles, qu'en sa qualité de protestante et d'Anglaise, pourtant, elle s'en voulait un peu d'avoir deux ou trois fois assisté avec intérêt aux pompeuses cérémonies de la messe à Sainte-Gudule. Vous y apprendrez avec intérêt le nom de la famille anglaise chez qui elle dînait le dimanche, celui de la dame qui, à cause de leur excessive timidité, renonça à les inviter, enfin ce qu'elles mangeaient pour souper et comment leurs lits se trouvaient placés au dortoir. On regrette de ne point trouver combien elle usait de paires de gants par an et ce qu'il lui fallait de temps pour écrire un thème. Il est clair qu'en quittant pour la première fois son pays, elle porta tout à la fois à Bruxelles ses étonnements de jeune fille élevée en province et ses préjugés d'Anglaise. Il est encore plus clair que, se mettant à vingt-sept ans en pension pour apprendre le français, elle s'arrangea de façon à ne point perdre son temps et

à profiter le plus possible d'un séjour coûteux. Mais on ne tient guère, je le suppose, à connaître l'emploi d'une journée de pensionnaire; on préfère savoir à quoi s'en tenir sur son histoire intime, apprendre ce qu'elle éprouva à la vue d'un autre pays, quelles gens l'entourèrent, ce qu'elle pensa de ses usages, de ses mœurs, de sa religion. On trouvera tout cela dans « Villette. » Certes, je ne prétends pas dire que ce roman soit une confidence exacte, ni qu'elle peigne au naturel ceux qu'elle rencontra. Sans doute un artiste n'est point un copiste, un peintre habile n'est point un photographe. Mais, en fait d'histoire intime, le vraisemblable est souvent le vrai, et pour qui cherche l'auteur au fond de son œuvre, qui ne reconnaîtrait Charlotte dans la pauvre et courageuse gouvernante, d'abord bonne d'enfants chez le jésuite femelle dont voici le portrait :

« Habillée, madame Beck paraissait petite et un peu replète, mais elle avait cette grâce particulière que prête un ensemble de formes bien proportionnées. Son teint était frais et animé, mais point trop rouge, son œil bleu et calme.

Une couturière française seule possède le secret de faire aller une robe comme lui allaient ses robes, presque toutes de soie foncée. En somme elle avait bonne apparence, quoique l'air d'*une petite bourgeoise*, telle qu'en effet elle était. Je me demande d'où l'harmonie parfaite qu'offrait l'ensemble de toute sa personne pouvait provenir; son visage, cependant, présentait des contrastes : ses traits sévères n'étaient pas de ceux que d'ordinaire on voit unis à un teint aussi reposé et aussi clair. Elle avait le front élevé, mais étroit; ce front annonçait de l'intelligence et même quelque bienveillance, mais nul besoin d'expansion. De même son œil tranquille, et cependant vigilant, ne connut jamais ces flammes soudaines qu'allume le cœur, ni cette douceur qui s'en échappe. Ses lèvres étaient minces, l'expression de sa bouche dure, parfois même vindicative.

« Pour tout ce qui est affaire de sentiment ou de génie, audace ou tendresse, je sentais que *madame* serait infailliblement un « Minos » en jupons. Avec le temps, je trouvai qu'elle était encore autre chose en jupons. Elle s'appelait Modeste-Marie Beck, née Kint : on eût dû l'ap-

peler *Ignacia*. Elle était certainement charitable et faisait beaucoup de bien. Jamais maîtresse ne fut plus facile. L'on m'apprit qu'en dépit de son désordre, de sa négligence, de son ivrognerie même, jamais l'intolérable mistress Sweeny (bonne d'enfants qu'elle renvoya) ne reçut d'elle le moindre reproche ; seulement mistriss Sweeny dut partir à l'instant même où elle le jugea à propos. L'on m'a encore dit que jamais on n'entendait sortir de sa bouche un mot de blâme sur les professeurs ou maîtresses qu'elle employait. Pourtant elle en changeait fréquemment : on les voyait tout à coup disparaître et de nouveaux leur succéder, sans que l'on sût comment ni pourquoi.

« L'établissement était tout à la fois une pension et un externat; il y avait une vingtaine de pensionnaires et plus de cent externes. Madame devait posséder le génie administratif : elle seule gouvernait tout cela, aidée de quatre sous-maîtresses, huit professeurs, six domestiques, trois enfants. Adroite à merveille à plaire aux élèves, à leurs parents et cela en apparence sans effort : nul mouvement, nulle fatigue, nulle excitation fiévreuse incompatible avec la dignité de ses fonc-

tions. On la voyait toujours occupée, rarement affairée. Madame, il est vrai, avait son système propre pour diriger et faire mouvoir toute cette vaste machine.

« Néanmoins, madame savait ce que signifiait le mot honnêteté, elle l'aimait même, quand ce mot, s'entend, ne venait pas jeter de gênants scrupules à travers les exigences de son intérêt ou de sa volonté. La preuve de ceci, c'est qu'elle respectait l'Angleterre, et pour garder ses enfants n'avait confiance qu'en des Anglaises. Pour du bon sens, elle en montrait souvent ; ses opinions témoignaient d'un jugement sain ; elle paraissait se douter que maintenir des jeunes filles dans une contrainte conseillée par la méfiance, dans une ignorance aveugle et sous une surveillance de tous les instants, n'était pas justement le moyen d'en faire des femmes honnêtes et modestes. Mais elle était convaincue qu'en ce pays et avec ces mœurs l'on ne pouvait faire autrement; que tout relâchement envers des enfants accoutumés dès l'enfance à se voir aussi scrupuleusement gardés pourrait avoir des conséquences fatales. — Les moyens dont elle se servait lui faisaient mal au cœur, elle n'hésitait pas à en

convenir ; pourtant il le fallait. — Puis, après un discours montrant un certain sentiment de dignité, parfois même de la délicatesse, soudain je la voyais repartir, et, sur ses « souliers de silence, » se glisser comme une ombre par toute la maison, regardant par ce trou de serrure, tendant l'oreille à cette porte.

« Justice, néanmoins, lui soit rendue, à elle et à son système. Rien de meilleur que ses arrangements pour tout ce qui concernait le bien-être physique de ses élèves. Nulle fatigue pour les esprits; les leçons, bien distribuées, leur semblaient relativement faciles ; l'abondance des récréations, la variété des jeux, la longueur des promenades les conservaient alertes et saines de corps : nul visage pâle ou chétif à voir dans tout l'établissement. Jamais elle ne refusait un jour de sortie ; elle accordait ce qu'il faut et au delà de temps pour dormir, manger, se lever, s'habiller; sa méthode d'agir en tout ceci était parfaitement libérale, sensée, rationnelle, et mainte austère directrice de pension anglaise ferait bien de l'imiter, et le ferait, j'imagine, si l'approbation des parents, trop exigeants en matières d'études, les soutenait.

« Madame, ayant établi son système de gouvernement par l'espionnage, avait naturellement tout un état-major d'espions. Elle connaissait parfaitement ce que valaient ces instruments, et tout en ne reculant pas devant l'emploi du plus sale, si l'ouvrage qu'elle avait à faire était sale (quitte à s'en débarrasser ensuite comme d'une écorce d'orange dont on a exprimé le jus), je l'ai vue infatigablement attachée à chercher un métal pur pour un usage pur ; puis, une fois trouvé, soigneuse du butin, le mettre dans de la soie et du coton. — Malheur, cependant, au malavisé qui dépassait d'une ligne le degré de confiance que son intérêt lui ordonnait de mériter; car l'intérêt, pour madame, c'était la maîtresse-clef de sa nature, le mobile de chacune de ses actions, 'alpha et l'oméga de sa vie. J'ai souvent vu faire appel à ses *sentiments*, et je n'ai pu retenir un sourire, moitié de pitié, moitié de colère, à l'adresse des postulants. Personne jamais ne gagna son attention par ce canal, n'arriva à son but par ces moyens. Bien au contraire : chercher à toucher son cœur ne faisait qu'éveiller son courroux et se la rendre secrètement ennemie. C'était mettre le doigt sur la place où manquait le cœur,

lui rappeler l'endroit mort, le côté impuissant de sa nature, d'ailleurs si bien pourvue. Avec ce manque naturel de sympathie, elle possédait cette sorte de bienveillance banale qui consiste à donner à des gens que l'on ne connaît point, à des classes plutôt qu'à des individus. Sa bourse, fermée pour *l'homme* pauvre, s'ouvrait incontinent pour *les pauvres*. Elle contribuait largement à des dons philanthropiques, ne se montrait jamais chiche d'aumônes lorsque ces aumônes portaient une étiquette. Cependant nulle souffrance privée jamais ne la touchait; nul chagrin, assez violent pour écraser une âme, ne pouvait arracher à la sienne une émotion. Ni l'agonie de Gethsemané, ni le supplice du Calvaire, ne lui eussent tiré une larme.

« Madame, je le dis encore, était une femme très-supérieure et très-capable. Sa pension, par malheur, offrait un cercle trop restreint à de si grands moyens : elle eût dû régenter tout un peuple, présider à quelque assemblée orageuse d'orateurs et d'hommes d'État. Rien là n'eût abattu sa fermeté, irrité ses nerfs, usé sa patience, surpassé son astuce. Dans sa seule personne elle eût réuni les qualités d'un premier

ministre et celles d'un préfet de police. Sage, ferme, incapable de scrupules, secrète, fausse, dénuée de passions, vigilante et impénétrable, — avec cela toujours revêtue de l'uniforme d'un décorum parfait, — quoi désirer de plus? »

Évidemment il y a là des souvenirs ; on ne poursuit point avec une ironie si cruelle, on n'écrase point sous des coups si multipliés et si acharnés quelqu'un dont on n'a point à se plaindre. Il est probable, pourtant, que si rancune il y eut, cette rancune, au fond, n'eut pas de bien graves motifs, et repose surtout sur une tentative de conversion assez naturelle en pays clérical comme la Flandre. Pour comprendre toute la portée de son ressentiment, il faut se représenter, non la femme que l'on a vue, mais l'Anglaise fille de ministre, qui dédaigne par principe d'examiner un culte condamné à l'avance, et des doctrines trop ouvertement en désaccord avec la raison.

Sans doute l'ardeur de son imagination la porte à s'exagérer certains faits ; elle mit sur le compte des institutions cléricales des faiblesses universelles et humaines, traita la docilité de calcul, et l'habileté d'hypocrisie. Tout ce tableau

est noirci, et peut-être pourra-t-on dire qu'elle fut plus intolérante que ceux mêmes qui voulaient la convertir. Ces sortes d'esprits oublient que de nos jours les gens les plus ouvertement irréligieux ne se font point scrupule de se marier à l'église, et ne croient point mentir parce qu'ils font baptiser leur enfant. « Il est impossible que les prêtres catholiques de notre temps puissent croire à ce qu'ils enseignent, » me disait l'autre jour un luthérien, et ce luthérien est entêté sur le dogme de l'impanation jusqu'à le défendre en criant trop. Charlotte Brontë faisait comme ce luthérien. Aussi je ferai grâce au lecteur de ses réflexions un peu usées sur l'idolâtrie de la messe, sur l'absurdité du culte de la Vierge, celui des saints, etc. Protestants et catholiques, à cet égard, se renvoient la balle, et rien n'est moins récréatif que ce formulaire de plaisanteries lourdes échangées de part et d'autre pour l'édification du fidèle. Malgré soi l'on sourit de l'empressement qu'elle met à prouver l'infaillible corruption inséparable de toute éducation catholique; on se demande comment une personne si loyale a pu, sans y être forcée, vivre deux ans parmi de tels monstres de perversité et d'astuce. Un joli mot, dans le-

quel elle ne voit qu'une preuve d'ignorance, donne la mesure de cette perversité. Dans son roman, une jeune fille belge dit à sa gouvernante hérétique : « L'on devrait vous brûler toute vive ici-bas, mademoiselle, afin que vous ne brûliez pas en enfer. » Naturellement, miss Brontë ne pouvait comprendre des plaisanteries et des mœurs si opposées à l'esprit grave d'un peuple dont la main lourde pose mieux des raisonnements qu'elle ne manie le badinage. Néanmoins il paraît qu'elle n'en souffrit pas trop, car la mort de sa tante l'ayant rappelée à Haworth, elle retourna peu après à Bruxelles, cette fois sans Emily, et sur l'offre d'enseigner l'anglais en échange des leçons de français et de la pension gratuite dans l'établissement.

La divergence des opinions religieuses, d'autres raisons qu'on ignore, ayant mis du froid entre elle et la directrice, elle ne tarda pas à quitter Bruxelles pour s'en retourner vivre définitivement à Haworth. La tante était morte, le père devenait aveugle, on ne pouvait plus se passer d'elles à la maison, et leur faible santé, leur union parfaite leur faisaient vivement souhaiter de ne plus se séparer. Elles reprirent plus sérieu-

sement que jamais l'idée de fonder un pensionnat. Les dispositions de la maison s'y prêtaient; Charlotte, qui avait quelques épargnes, se trouvait en mesure de faire les premiers frais; Émily, qui savait la musique et le dessin, pouvait donner des leçons d'agrément. Elles firent imprimer des prospectus et envoyèrent des annonces aux principaux journaux. Pourtant il ne leur vint pas une élève. Le prix de la pension, fixé à vingt-cinq livres sterling par an, ne devait cependant point effrayer. Elles attribuèrent ce mécompte à la situation retirée d'Haworth, à l'aspect peu engageant de ses environs, peut-être à d'autres raisons encore. Les désordres du frère augmentaient; il venait de se faire chasser d'une maison honorable où il était précepteur. Pour noyer ses remords, il avalait de fortes doses d'opium, et s'enfonçait toujours plus avant dans le vice. Sa conversation était celle d'un idiot ou d'un fou; il demeurait abruti et immobile pendant des journées entières, puis, sortant tout à coup de sa torpeur, maudissait sa honte, appelait à grands cris la mort qui ne voulait pas venir. Des attaques de delirium tremens terminaient ces accès, pendant lesquels ses sœurs tremblantes frémissaient pour

leur vieux père aux prises avec ce furieux. Elles se réveillaient la nuit en sursaut, croyant entendre un coup de pistolet. Un matin, le frère, qui couchait dans la chambre du père, dit : « Ce sera bientôt fini, le vieux ou moi. »

C'est parmi ces déchirements et ces tiraillements, à travers tant de projets avortés et de soucis poignants que naquirent Jane Eyre, Shirley, Villette. En présence d'un tel spectacle, il faut bien croire que le talent est comme un flot qui monte, déborde et couvre tout, en dépit de tout. L'établissement d'un pensionnat ayant échoué, elles pensèrent encore une fois à écrire, et s'occupèrent de faire paraître à leurs frais un volume sous les noms d'Ellis, Acton et Currer Bell. Grâce à ce déguisement, pensaient-elles, le livre réussirait mieux et plus vite. « Bien qu'alors, » dit miss Brontë, « nous ne pouvions savoir que notre façon de penser et d'écrire ne fût point celle qu'on est convenu d'appeler « féminine, » un sentiment vague nous avertissait du préjugé qui s'élève contre les femmes écrivains ; nous avions remarqué qu'en fait de blâme, les critiques souvent ménagent le talent pour attaquer la personne, et que lorsqu'il y a matière à

louange, c'est dans la vaine flatterie qu'ils se laissent tomber. »

Une nuance de rébellion déjà se montre ici; on reconnaît la prudence d'un esprit indépendant qui ne veut combattre qu'à armes égales et se met franchement en garde contre l'ennemi qu'il s'apprête à affronter. Elle ne faisait rien à la légère, et un homme d'affaires expérimenté et actif lui-même n'étudierait pas plus en détail tout ce qui concerne la publication d'un livre, choix du papier, caractères, annonces. Cependant le malheureux livre lancé sans parrains dans le monde littéraire ne pouvait y réussir. La critique, surchargée de besogne, ne s'arrête guère aux inconnus, et seules, deux ou trois feuilles spéciales lui firent l'aumône de quelques lignes. Les vers d'Émily furent loués dans l'*Atheneum*, journal assez répandu parmi la bonne compagnie en Angleterre. Néanmoins, pas le tiers des exemplaires ne se vendit. Un incident comique marqua ce nouveau mécompte. Un admirateur de leur talent voulant obtenir un autographe des poëtes anonymes, s'adressa pour cela à leur éditeur. Elles prirent la chose au sérieux, et s'empressèrent de satisfaire cet enthousiaste, un mauvais

plaisant, peut-être, qui trouva piquant de railler le lutteur intrépide que nulle chute ne devait abattre.

Plus clairvoyante que d'autres, Charlotte chercha et comprit le motif de son insuccès. Au lieu d'accuser autrui, de s'user dans les langueurs d'un découragement stérile, dans l'aigreur d'amères réflexions, elle se dit qu'une déroute n'était point une défaite, et, forte d'une expérience nouvelle, retrempa courageusement sa plume au fond de l'encrier. Ses sœurs, comme elle, laissèrent de côté les vers pour écrire un roman. Celui de Charlotte, *le Professeur*, voyagea en vain d'éditeur en éditeur[1] et lui fut renvoyé avec une réponse assez sèche le jour même où son père subissait l'opération de la cataracte. « Le livre de Currer Bell, » écrit-elle, « ne fut accepté nulle part, ne rencontra même pas le plus petit témoignage de considération ou d'estime, de sorte que quelque chose comme le froid du désespoir commença à envahir son auteur. » Ils étaient à Manchester, au moment de ce nouveau déboire ; les

[1] L'on m'a conté qu'elle oubliait de retirer les timbres-poste du paquet renvoyé, ce qui probablement encourageait peu les éditeurs à accepter le rebut de leurs confrères.

préparatifs et les suites de l'opération les retinrent là plus de six semaines, et ce fut pendant ces journées si pleines d'angoisses qu'elle entreprit d'écrire Jane Eyre, le plus lu, sinon le meilleur de ses romans. Les trois sœurs, depuis longtemps, avaient coutume de se communiquer leurs plans de composition, de discuter ensemble l'intérêt des événements comme celui des personnages. On peut donc supposer qu'elle possédait, du moins en partie, le canevas de son roman, lorsqu'elle commença à l'écrire. Elle composait à la façon des grands artistes, ou plutôt de tous les véritables artistes, petits ou grands ; elle attendait qu'elle eût une vision distincte et écrivait pour ainsi dire sous la dictée même des personnages. Cette vision cessant, elle restait des semaines, parfois des mois sans rien trouver. Puis un matin, à son réveil, et sans qu'elle y pensât, le fil se renouait, la trame un moment rompue des événements venait se reformer et se continuer devant ses yeux. Ces jours-là, elle se sentait comme « possédée » et ne trouvait de repos que, lorsque débarrassée de ses devoirs de maîtresse de maison, elle pouvait s'enfermer avec son écritoire. Elle allait ter-

miner *Jane Eyre* lorsqu'il lui vint à l'esprit de tenter un dernier effort pour son roman du *Professeur*, qu'elle adressa à des éditeurs de Londres, M. Elder and Smith. Cet éditeur, comme les autres, refusa de le publier ; mais ce refus, accompagné d'une critique détaillée, faisait pressentir que le nom encore inconnu de l'auteur ne l'arrêterait point, si son prochain ouvrage lui convenait. Trois mois après il accepta sans hésiter le manuscrit de *Jane Eyre*. On connaît l'immense succès du livre et combien le public montra de curiosité pour en connaître l'auteur. L'obscure jeune fille, du jour au lendemain, devint une femme célèbre que chacun voulut voir et recevoir. Il lui fut impossible de conserver l'anonyme, et un malentendu avec son éditeur l'obligea à aller le trouver à Londres. Elle s'y rendit accompagnée de sa sœur Émily, et comme elles n'y avaient ni amis, ni parents, elles descendirent dans un petit hôtel du Strand, assez triste endroit, au fond d'une cour, hanté d'ordinaire par les commis voyageurs, et qui n'était pas propre à leur donner de l'apparence et du crédit. Les Anglais riches se montrent fort scrupuleux sur le choix du quartier, et un homme,

encore moins une femme, n'a le droit de se loger où il lui convient. L'éditeur fut assez surpris en voyant cette adresse, il le fut encore davantage, quand s'étant décidé à aller trouver son auteur, il vit une jeune femme timide, presque embarrassée, ayant dans les façons cette gaucherie naïve que l'on ne rencontre guère que chez les très-jeunes filles. Cependant sa réputation déjà se trouvait fondée, et d'une manière durable. Les femmes, d'ordinaire, n'arrivent à la célébrité que par l'engouement ou par le scandale. La sienne, loyalement conquise, n'eut pas besoin de ce genre de secours, et ce fut le regard levé, d'un front calme, qu'elle put tendre la main aux hommes distingués qui s'apprêtaient à juger sa personne et son talent.

II

LES ŒUVRES

I

Lorsqu'on compare la vie et les romans de Charlotte Brontë, on trouve que l'écrivain et les héros se valent. Le modèle idéal nouveau qui a flotté devant ses yeux l'a guidée à la fois dans son invention et dans sa conduite; et cette conception est si bien sortie du fonds de son passé et de son être, que dans tous ses romans elle l'a repris pour mettre en pied le même personnage et développer les mêmes sentiments. Jane Eyre, Lucy Snowe, Shirley, Pauline, même parmi les caractères d'hommes, Crimsworth, Rochester, sont des âmes composées des mêmes éléments, étranges et véhémentes, patientes et énergiques, courageuses jusqu'à la roideur et la témérité, faites pour oser et pour souffrir, capables de marcher seules dans la vie, de trouver en elles-

mêmes la règle de leur conduite et le ressort de leur résistance, de tenir tête au monde, sans vanité et sans outrecuidance, par conscience et par conviction. Par-dessus tout cela, généreuses, pénétrées jusque dans leur fond du plus profond et du plus passionné besoin d'aimer, semblables à ces fleuves du Nord qui semblent immobiles sous leur âpre cuirasse de glace, et qui tout d'un coup, au soleil du printemps, bouillonnent par une fonte subite, et roulent avec des fracas et des splendeurs magnifiques sous leurs glaces entrechoquées.

Qu'est-ce que Jane Eyre? Une pauvre petite fille, orpheline, ni belle ni aimée, parmi des enfants égoïstes et grossiers, plus forts qu'elle, qui prennent pour eux toutes les caresses et ne lui laissent que les mauvais traitements. Du premier coup elle se révèle tout entière; elle a été battue par un grand garçon, son cousin, qui a l'habitude de la battre, et toute la maison est avec lui acharnée contre elle. Qui la soutiendra contre cette oppression, et qui la relèvera dans cette solitude? Un seul sentiment, une révélation soudaine, la grande idée de la justice qui entre tout d'un coup comme une arme et comme une lu-

mière dans ce pauvre cœur d'enfant de huit ans. Munie de cette idée, elle est assez forte à présent contre tout le reste ; elle va juger, vouloir, agir par elle-même, se défendre, se développer, se faire sa place dans le monde, sortir victorieuse de toutes ces tentations intérieures et de tous les assauts du dehors. Elle se retourne sur son bourreau, et toute faible qu'elle est, elle le met en sang et le fait fuir. Maîtresse et servantes, chacun l'injurie ; on la punit et on l'enferme ; ses nerfs s'exaltent ; dans le silence et la nuit, elle a des rêves affreux, et s'évanouit. Il n'importe, quelles que soient les révolutions de la machine corporelle ébranlée, la même voix intérieure lui crie toujours, avec un accent plus ferme : « La justice était pour toi, et tu as bien fait. » Rien ne prévaudra contre cette conviction personnelle, ni l'autorité des étrangers, ni les préjugés de sa propre éducation. On lui lâche une sorte de théologien, un maître de pension ; le maître de pension chez qui on va la reléguer, qui, le catéchisme en main, la foudroie. « Vous êtes hypocrite ! Où vont les hypocrites ? » Bravement, et avec une logique d'enfant, elle répond : « Dans le puits noir de l'enfer ! » Puis

l'homme sorti elle se tourne vers sa tante, et, pour la première fois, éclate en rompant tout; elle lui dit, avec l'admirable accent de la croyance entière, toute tremblante des pieds à la tête, et soulevée jusqu'au fond de son être par un flot grondant d'intrépidité et de sincérité : Je ne suis pas hypocrite ; si je l'étais, je dirais que je vous aime; mais je vous déclare que je ne vous aime pas ; il n'y a personne pour qui j'ai plus d'aversion au monde que pour vous, excepté John Reed, votre fils ; et votre livre pour les menteurs, vous pouvez le donner à votre fille Georgiana, car c'est elle qui dit des mensonges, et non pas moi. Je suis contente que vous ne soyez pas ma parente, je ne vous appellerai jamais ma tante, si longtemps que je vivrai; je ne viendrai jamais vous voir quand je serai grande, et si quelqu'un me demande si je vous aimais et comment vous m'avez traitée, je dirai que j'ai mal au cœur de penser à vous, et que vous m'avez traitée avec la pire cruauté. Je me rappellerai comment vous m'avez jetée dans la chambre rouge; je me rappellerai jusqu'au jour où je mourrai ; je dirai à tous ceux qui me questionneront la vérité exacte ; les gens croient que

vous êtes bonne, mais vous êtes méchante! vous avez le cœur dur, c'est vous qui êtes hypocrite! » Et en disant ces mots, son âme « s'épanche, se déploie avec le plus étrange sentiment de liberté et de triomphe qu'elle ait jamais éprouvé. Il lui semble qu'un lien invincible s'est rompu, et qu'un violent effort vient de la lancer dans une liberté inespérée. » L'autre plie, sous cette irruption soudaine de la vérité irréfutable et de la conscience révoltée. En effet, c'est la plus grande force humaine, comme une sorte d'être invincible et d'origine céleste sous lequel toutes les puissances terrestres se brisent comme de misérables ferrailles au contact de l'acier trempé. Pendant toute son adolescence, dans cette triste et famélique école de Lowood, humiliée d'abord et calomniée, puis dans les longs ennuis du travail machinal, dans les profonds regrets des amitiés brisées par la mort ou par l'absence, elle avance sans dévier d'un pas, sans se décourager un instant, jusqu'au moment où, devenue maîtresse, elle a sa place, elle gagne son pain, elle fait estimer son caractère et son travail. C'est ici qu'apparaît un nouveau trait plus hardi que les autres : Charlotte Brontë n'a

point fait d'elle une simple femme résignée, réduite dans ses vœux et dans ses désirs, telle enfin que la société et le préjugé la souhaitent; elle lui a donné l'ambition, non pas la petite, celle de l'argent et des places, mais la grande, celle des âmes actives et viriles, qui, ayant la puissance de faire beaucoup, se sentent le droit de beaucoup entreprendre, et ne veulent pas languir dans une cage quand elles peuvent planer dans le ciel. Jane Eyre a beau bien accomplir ses petits devoirs d'institutrice, elle en veut de plus larges, elle a du sang d'homme et du sang d'Anglais dans les veines; ce n'est pas une couveuse à l'allemande, ou une poupée à la française; elle est de cette race qui envoie des missionnaires et des femmes de missionnaires chez les Papous et chez les Caffres, et qui, pétrie de courage, demande des hasards et des aventures où le courage puisse s'exercer. Elle s'affiche dans les journaux, suivant la mode du pays, annonçant son instruction, ses répondants, le salaire qu'elle souhaite, et part seule, un jour, par le *coach*, dans une maison qu'elle ne connaît pas, pour faire l'éducation d'une petite fille qu'elle n'a jamais vue : cela, en attendant;

après quelques éducations semblables, elle aura assez d'argent pour fonder quelque pensionnat en son nom et à son compte. Qu'est-ce qui pourra toucher un cœur semblable, si mâle et si habitué à ne compter que sur soi? Et par quel attrait une pareille personne, maigre et petite, sans toilette ni manières, sans parents, sans fortune, toujours résistante et combattante, pourra-t-elle remuer et conquérir un cœur?

C'est ici que commence la grande crise de la vie féminine, et l'épreuve est ici à la hauteur de l'âme qui doit la subir. Le maître revient, c'est le père naturel de la petite fille : un étrange homme, qui ne doit pas plaire beaucoup à nos lectrices françaises, et qui certainement est fait exprès pour choquer la moitié des lectrices anglaises. Il a quarante ans, il est carré, massif, violent et rude; il n'est pas même poli avec la pauvre Jane; il l'interroge dès le premier jour de son arrivée, en juge et en maître; il faut que dès le premier jour elle prenne avec lui les façons de la guerre et le ton de l'égalité. Bien plus, c'est un *infidèle*, une sorte de viveur, qui affiche audacieusement ses exploits passés, conte ses amours, ses duels, sa vie abandonnée à

Paris, et fronde en face les principes respectés et les maximes établies. La séve sauvage, indomptable à la culture qui coule dans ces créatures du Nord déborde chez lui en bosselures singulières, en formes barbares et exagérées. Il est trop fort, trop impétueux, trop livré à son propre sens ; il y a en lui un trop grand afflux de colère, de désir et de courage, pour qu'il puisse s'enfermer à la façon des créatures apprivoisées sous l'uniformité des convenances et de la loi, et c'est justement à cause de cela qu'elle l'aime; pour maîtriser une âme si forte, il faut une âme encore plus forte; l'écho intérieur de cette âme vierge et véhémente se trouve tout prêt à renvoyer en accents égaux le grondement de cette redoutable voix. Elle a cette clairvoyance qui ne s'arrête pas au dehors; elle perce à travers les rudesses et les duretés jusqu'au courant de générosité et de vaillance intérieure; elle sait assez par elle-même ce que c'est que la vérité et la justice, pour les reconnaître sous l'écorce qui les recouvre ; elle a assez de confiance en la vérité et en la justice pour ne pas minauder ni faiblir devant les incertitudes qui l'entraînent et devant les épreuves qu'il lui faut porter. L'amour

entre ces deux âmes ainsi faites est une sorte de bataille loyale; ils s'aiment comme Brunehild et Sigur, en reconnaissant la force de leurs bras et la franchise de leurs coups. Il l'a tentée, il a voulu éprouver s'il était véritablement et sincèrement aimé par elle, il feint de vouloir en épouser une autre et de l'envoyer gouvernante, bien loin, en Irlande; elle le croit, et la voilà seule avec lui dans le jardin, prenant son congé, excitée, blessée coup sur coup, jusqu'à ce qu'enfin tout éclate. Écoutez cet aveu, et dites s'il peut y en avoir un plus franc, un plus véhément et un plus pur : « J'ai le cœur gros de quitter cette maison, j'aime cette maison; je l'aime, parce que j'y ai vécu d'une vie pleine et délicieuse, du moins pour un temps. On n'y a pas marché sur moi, je ne m'y suis pas trouvée pétrifiée, je n'ai point été ensevelie avec des esprits inférieurs et exclue de toute intelligence et de tout commerce avec ce qui est beau, énergique et grand. J'ai parlé face à face avec ce que je respecte, avec ce dont je jouis, avec un esprit original, vigoureux et ouvert. Je vous ai connu, monsieur Rochester, et cela me frappe de terreur et d'angoisse, de sentir que de toute nécessité je dois être arra-

chée de vous pour toujours. Je sens la nécessité de partir, et c'est comme si j'avais en face la nécessité de mourir. Je vous dis qu'il faut que je parte. Croyez-vous que je puisse demeurer ici et n'être plus rien pour vous? croyez-vous que je sois un automate, une machine inerte, que je puisse supporter qu'on m'ôte mon morceau de pain de mes lèvres? croyez-vous, parce que je suis pauvre, obscure, laide et petite, que je sois sans âme et sans cœur? Si vous le croyez, vous avez tort; j'ai autant d'âme que vous, et au moins autant de cœur, et si Dieu m'avait donné quelque beauté et beaucoup de richesses, je vous saurais rendre mon départ aussi pénible qu'il l'est maintenant pour moi. Je ne vous parle point, maintenant, selon la coutume, les conventions, ni même selon la chair mortelle; c'est mon esprit qui s'adresse à votre esprit, justement comme si tous deux avaient traversé la tombe, et comme si nous nous tenions aux pieds de Dieu, égaux, comme nous le sommes. — A présent, j'ai dit ma pensée, et je puis aller n'importe où, laissez-moi aller. Je ne suis pas un oiseau sauvage et égaré, comme vous le croyez, qui, dans son désespoir, déchire son

plumage; il n'y a point de filet qui m'enlace; je suis une libre créature humaine avec une volonté indépendante, et avec cette volonté je vous laisse là. » Devant cet élan toute hésitation tombe; les dents serrées, comme un homme qui prend une résolution profonde et périlleuse, il s'offre à elle, il la gagne et prépare le mariage. C'est qu'en effet ce mariage ne peut se faire que contre la loi; Rochester est déjà marié, et sa femme, une folle, ivrogne et furieuse, vit dans la maison, hurlant dans un appartement écarté, déchirant de ses ongles son mari qui l'approche, et rusant comme une bête sauvage pour sortir la nuit et mettre le feu à la maison. Au moment du mariage tout se découvre, et le soir, revenue dans sa chambre seule avec lui, tout d'abord elle pleure, car elle l'aime de toute la force d'un cœur qui, après une si longue attente, vient de se donner tout entier pour la première fois. Le voyant abattu et agenouillé, la figure cachée dans ses mains, le corps secoué par l'angoisse, elle revient à lui, embrasse sa joue, caresse ses cheveux avec sa main. « Dieu vous bénisse, mon cher maître, dit-elle, Dieu vous sauve de tout mal et de toute erreur, et vous récompense bien

de votre ancienne bonté pour moi ! » Puis, elle s'échappe : « Puisque je suis seule au monde, dit-elle tout bas, c'est à moi à prendre soin de moi ! Plus je suis solitaire, dépourvue d'amis, abandonnée, plus je dois me respecter moi-même. Je garderai la loi donnée par Dieu, sanctionnée par l'homme ; je m'attacherai aux principes acceptés par moi quand j'étais raisonnable, non folle comme à présent. Principes et lois ne sont point faits pour les moments de calme, mais pour les moments de tentation, comme ceux-ci, quand l'âme et le corps, tous deux à la fois, se soulèvent révoltés contre leurs ordres ; ces ordres sont péremptoires, ils ne seront pas violés. Où serait leur valeur, s'il m'était permis de les violer au gré de mes convenances ? Ils ont leur valeur — je l'ai toujours cru, et si je ne le crois point à présent, c'est parce que je suis insensée — tout à fait insensée ! Dans mes veines coule du feu, et mon cœur bat trop vite pour en compter les battements. Des opinions préconçues, d'anciennes résolutions, c'est tout ce qui me reste, à cette heure, pour m'y appuyer. Là je veux planter mon pied. »

Elle part la nuit, sans rien dire à personne,

presque sans argent, rencontre une chaise de poste, se jette dedans, va en avant aussi loin que son argent la mène, et là, épuisée, inconnue, frappe à dix portes pour trouver de l'ouvrage, ou obtenir un morceau de pain. Quel que soit l'ouvrage, il n'importe ; bonne d'enfants, servante pour tout faire, on la renvoie avec défiance. Trente-six heures sont passées, et elle n'a point mangé, la nuit est venue, elle est seule dans la campagne, le vent siffle et la pluie tombe. Sur le point de défaillir, elle frappe à une maison isolée, où, à la fin, le maître, un jeune ecclésiastique calme et sévère, M. Saint-John, la reçoit. Sauvée, soignée, peu à peu estimée, puis aimée par les filles de la maison, elle obtient une place de maîtresse d'école dans le village voisin, et là, pendant de longs mois, elle vit obscure dans la solitude et le travail parmi des jeunes filles pauvres et grossières, avec des efforts constants et des souvenirs amers, et un profond amour désespéré qui couve encore. Mais la volonté n'a point fléchi ; pendant que la neige tombe et que le soleil se couche tristement sur la bruyère, la même voix intérieure lui crie qu'elle a bien fait et qu'elle a eu raison. « Oui, je vivrais main-

tenant en France, maîtresse de M. Rochester, dans un beau climat, dans le luxe d'une villa, la moitié du temps enivrée de mon amour pour lui, car il m'aurait bien aimée. Oui, il m'aurait bien aimée pendant un temps, il m'aimait ; personne autre désormais ne m'aimera jamais ainsi. Il était fier pour moi et tendre pour moi. Jamais nul homme ne m'en rendra autant. Mais qu'est-ce que je dis et quel rêve ? Lequel vaut mieux, d'être une créature esclave, dans un paradis d'insensée à Marseille, avec une fièvre et des illusions d'une heure, — suffoquée aussitôt après par les larmes les plus amères du remords et de la honte — ou bien d'être une maîtresse d'école de village, libre et honnête, dans un coin de montagne, sous la brise, et sur le loyal cœur de l'Angleterre. Oui, je sens que j'ai eu raison quand je me suis attachée au principe et à la loi, et que j'ai dédaigné et écrasé les suggestions folles du rêve et du moment. » Au milieu de ces combats et de ces victoires, la chance tourne enfin, la fortune lui revient ; elle fait un héritage, elle retrouve des parents dans ceux qui l'ont accueillie, elle leur fait part de son bien ; son énergie et sa persévérance lui conquièrent

par degrés l'estime et le respect de ce jeune ministre si beau et si dévoué, et pourtant si fier et si froid. Il l'a éprouvée, il sent qu'il a trouvé en elle sa sœur d'adoption, sa compagne, sa femme, et veut la mener avec lui dans l'Inde, où il part comme missionnaire. C'est alors que se révèle un nouveau trait dans ce caractère, le plus touchant de tous, celui qui sépare les héroïnes de miss Brontë de toutes les autres. Sous le combattant apparaît la femme ; elle ne sait pas seulement résister, mais encore aimer ; elle est aussi propre à l'effusion qu'à la résistance, et mérite la tendresse autant que le respect. Elle admire Saint-John, elle est tentée par la grandeur du but vers lequel il marche et par les périls de la carrière héroïque qu'il veut courir ; elle consent à partir avec lui comme sa sœur, elle donnera ses forces, sa santé, sa vie — rien de plus — on ne peut donner l'amour qu'à l'amour. Elle sent que dans Saint-John ce n'est point l'amour qu'elle rencontre ; il ne la prend que comme une aide ; elle ne veut être pour lui qu'une aide, et tous les sophismes de l'éloquence humaine et de la prédication ecclésiastique ne parviendront point à l'arracher de ce fondement

inébranlable sur lequel son instinct de femme assied ses convictions de femme. Elles parlent si haut dans son cœur, qu'elles y sont comme une inspiration d'en haut ; tout le passé y afflue tout d'un coup par une invasion invincible ; elle repart et retrouve son ancien maître, aveugle, estropié et demi-ruiné par un incendie où sa femme a péri en voulant le brûler. A présent, c'est elle qui s'offre, jeune et riche, à un infirme ; jusque dans le bonheur, le dévouement, la générosité, emploient encore sa vie ; et sa joie comme sa gloire, en ce moment comme autrefois, c'est d'avoir su beaucoup souffrir et bien aimer.

Shirley Keeldar est sœur de Jane Eyre, comme Emily de Charlotte. Une sœur plus audacieuse, plus brillante, comme l'autre intelligente et noble de cœur, de plus aussi gracieuse que l'autre est âpre, séduisante de visage, irrésistible de langage et de façons. A côté de Shirley, Jane Eyre, Lucy Snowe, ressemblent à d'humbles violettes auprès de quelque magnifique orchidée dont les pétales tigrées et entr'ouvertes attirent et font rêver. Qu'on se figure une grande fille blanche, svelte, souple, ondoyante et empor-

tée, puis ce corps de déesse tout à coup bondissant avec des témérités virginales et sauvages, se redressant sous des fiertés et des colères, soulevé par des fougues qui débordent de la manière la plus inattendue comme la plus superbe. Shirley, reine chez elle, ne connaît ni les contraintes de l'obéissance, ni celles de la pauvreté. Elle est orpheline, riche, et à vingt ans maîtresse indépendante d'un beau domaine, qu'elle seule gouverne et dirige. Ce ne sont pas seulement des paysans qu'elle a parmi ses subordonnés et ses tenanciers, il y a des hommes distingués, des ecclésiastiques, des manufacturiers qui la traitent en patronnesse et en supérieure. Un haut rang, la vraie puissance, la puissance qui seule ouvre la carrière à une âme haute, en outre de la générosité, du sang-froid, une large idée des devoirs que la fortune impose, Shirley a tout cela, et mieux, elle possède, comme Jane Eyre, ce sublime sentiment de la justice, qui, tel qu'un flambeau toujours resplendissant, éclaire les obscurités et dissipe les incertitudes dans lesquelles un esprit ordinaire s'embarrasse et s'aveugle. « Vous n'étiez point là, je n'ai point osé disposer de votre bien, » lui dit sa gouver-

nante, personne timide qu'elle interroge sur les secours envoyés à plusieurs soldats blessés dans une émeute d'ouvriers. « Rien de plus simple pourtant. Ces soldats ont risqué leur vie pour défendre mon bien, je suppose qu'ils ont droit à ma reconnaissance; ces blessés sont mes semblables, je suppose qu'ils ont droit à mon aide. » Cette logique naturelle tient lieu de toute expérience comme de toute science, et préserve de toute idée fausse comme de toute théorie surannée. Pas plus que Jane Eyre et Lucy Snowe, Shirley n'est cette femme que l'on peignait il y a trente ans, travestie aujourd'hui, pour les besoins du moment, en pensionnaire ayant nom Sibylle, ou bien en demoiselle à marier raisonnable et sensée s'appelant mademoiselle La Quintinie. La pierre de touche à laquelle seule on reconnaît tout esprit pénétrant, c'est de n'être point en retard avec les idées de son temps et de ne point se tromper sur l'heure si par hasard quelques nuages obscurcissent le ciel, sinon on a de l'esprit, je le veux bien, mais on n'a pas tout l'esprit qu'il faut pour en avoir assez. Notre temps, qui n'est point mystique et ne se paye pas plus de grands mots qu'il ne se laisse aisément

attendrir, veut des héroïnes comme Shirley, plus femmes du monde que théologiennes, et mieux instruites dans l'art de causer que dans celui de discuter. Celle-ci ne s'inquiète guère des opinions religieuses qu'on peut lui prêter, et, cependant, de toutes les héroïnes du présent et du passé, je n'en vois pas une qui sente mieux la nature ni l'accord éternel de ses magnificences avec les grandes légendes antiques qui ont bercé l'enfance du monde. C'est qu'on naît artiste ou poëte, et de même que sans savoir le grec on peut sentir la beauté du satyre de Phidias, de même, sans connaître Spinoza ou Hegel, une âme généreuse, un esprit droit peut sinon comprendre, du moins pressentir l'éternelle vérité qui luit dans chaque rayon de soleil. Cette même logique inflexible, qui, telle qu'une horloge intérieure, guide les actions de l'homme juste, met aussi devant ses yeux, sans qu'il le cherche, le modèle véritable du beau. Les préjugés, les admirations ont beau l'assaillir, il garde son jugement droit, et son instinct suffit pour le conduire au vrai à travers les conventions et la banalité. Shirley, qui n'a qu'une instruction médiocre et un goût modéré pour l'étude, n'en sent

pas moins vivement ce qu'il peut y avoir de maniéré et de faux dans l'Ève de Milton, cette Ève qui, en bonne lady anglaise, va cueillir des fruits au jardin pour l'ange Gabriel et son mari. Elle s'arrête : en dépit des pédants, elle est choquée, elle ose se moquer du grand Milton. « C'est sa cuisinière qu'il a dépeinte faisant des tartes ou préparant des crèmes, » s'écrie-t-elle. Puis, quittant tout à coup ce ton leste, elle regarde la campagne inondée des splendeurs du couchant, et toute frémissante au contact de cette nature divine, la jeune fille soudain se transforme et devient une artiste. Elle la sent, elle l'aperçoit, cette Ève primitive que Milton n'a ni vue ni sentie; du moins elle essaye de l'imaginer, elle ébauche à demi une sorte de forme colossale, et comme une sculpture qui reste incomplète, qu'elle n'a point la force d'achever, mais qui du moins témoigne de l'étrangeté et de la grandeur de ses aspirations. « Je la vois, la géante divine, la Femme-Titan, dont la robe d'azur dépasse la limite des prairies. Son voile blanc comme l'avalanche est brodé d'une flamboyante arabesque d'éclairs; sous ses seins repose sa ceinture pourpre comme le ciel et traversée de l'étin-

celante clarté de l'étoile du soir. Ses yeux tranquilles sont clairs, profonds comme l'eau des lacs, brillants d'amour céleste, et pourtant pleins de tendresse humaine; son front, plus pâle que la lune nouvelle, est vaste comme les nuées; ses mains puissantes sont jointes sur son sein courbé au bord de l'horizon. Ainsi agenouillée, face à face avec Dieu, elle lui parle. Telle est l'Ève, fille de Jéhovah, telle est l'Ève, *mère* d'Adam. »

La flatterie, du moins la flatterie vulgaire, n'aura point prise sur un esprit aussi lucide, et ce viril jugement que soutient l'orgueil la préservera de toute défaillance comme de toute erreur. Elle est riche, donc on veut l'épouser. Maint prétendant s'offre ; rien de plus facile que de repousser des gens qu'on n'aime pas; mais qu'il est malaisé de repousser celui qui vous plaît, qu'il est difficile de ne pas se laisser tromper, troubler du moins par des paroles qu'on a tant envie de croire! Elle n'est point troublée cependant, elle garde son discernement intact; elle a beau aimer, sa raison fait son office, elle démêle du premier regard le sentiment intéressé caché sous les paroles convenables qu'elle vient

d'entendre. Du premier coup elle s'en révolte et veut tout briser. « Providence divine, » fit-elle d'un ton saccadé, impitoyable, profondément indigné et douloureux, « vous venez de me faire une proposition étrange — étrange venant de vous. Et si vous saviez comment vous venez de la formuler, quel était votre air, votre ton, vous en seriez saisi. Vous sembliez un brigand qui en veut à ma bourse, plutôt qu'un prétendant à mon cœur. » La voix tremble, le regard irrité qui transperce comme un dard défend toute réplique, elle est homme alors, et plus qu'homme. On ne résiste pas à cet accent, personne n'y a résisté. Dernièrement insultée par un ecclésiastique malotru, elle l'a mis à la porte. « Loin d'ici! fussiez-vous un archevêque. Vous ne vous êtes point conduit en gentleman, vous n'avez rien à faire ici. » Un tel orgueil foule aux pieds les hochets dont se repaissent les vanités banales, titres, honneurs, richesses, et quand son oncle, indigné de lui voir refuser un parti brillant, lui demande si elle espère un pair d'Angleterre : « Je doute, répond-elle noblement, qu'il existe ce pair à qui j'accorderais ma main. » — Puis, sur la remarque que le prétendant dédai-

gné est un enfant, qu'elle ferait de lui ce qu'elle voudrait : « — Cela se peut; mais ma vocation n'est point de garder les enfants. Ne vous ai-je point dit qu'il me fallait un maître? quelqu'un en présence de qui je me sentirai disposée, obligée à bien faire? quelqu'un dont mon humeur violente devra respecter le contrôle? Un homme dont l'approbation peut récompenser et le blâme punir? Un homme que je pourrai craindre, et pourtant qu'il me sera impossible de ne point aimer? » Elle le trouve, ce maître, elle le rencontre, ce soutien, dans un obscur professeur, précepteur d'un cousin, et comme tel traité sans façon par ces gens à titres et à argent. Non qu'elle rencontre en lui un grand homme, ni même un homme brillant; il a simplement de la droiture, de la fermeté et du bon sens; ce n'est qu'un honnête homme; on dira que c'est peu de chose; il me semble que ce n'est pas peu de chose. Peut-être une femme si supérieure avait-elle besoin d'un mari ordinaire; c'est l'histoire de M^rs. Barrett, le plus grand poëte-femme de l'Angleterre. Trois des plus grands romanciers de l'Angleterre, Currer Bell, M^rs. Beecher Stowe et M^rs. Gaskell, ont fait ainsi. Peut-

être trouverait-on les raisons de ces singularités, peut-être ces grands esprits, à force d'imagination, parviennent-ils à transformer la personne préférée, peut-être sa tranquillité et son bon sens les reposent d'eux-mêmes, peut-être la médiocrité de ses facultés, qui supprime toute rivalité, permet-elle à l'amour de s'insinuer dans l'esprit supérieur qui, rassuré à tort, a oublié de se mettre en défense. En somme, tous ces mariages ont été heureux, et le bonheur justifie. Après tout, l'élégance des manières, l'aisance du langage n'éblouissent qu'autant qu'on ne les possède point soi-même, ou, du moins, ne plaisent qu'à la façon d'un bel habit sur un corps bien fait. Mieux vaudrait le même personnage vêtu d'un habit médiocre qu'un bossu habillé par le premier tailleur. La délicatesse du cœur est un diamant plus rare que toutes les parures de l'éducation et du monde, et quand on l'a trouvé, on peut négliger le reste. Shirley sait qu'au-dessus de cet honneur vulgaire, faute duquel on se trouve exclu de la société des honnêtes gens, il en est un plus intime et qui a ses lois écrites dans bien peu de cœurs. Ce genre d'honneur, Louis Moore le possède, et Shirley n'a eu

qu'à regarder autour d'elle pour voir que le pauvre professeur serait pour elle un appui plus sûr et un plus fidèle ami que l'ambitieux industriel ou le riche baronnet. Mais tout comme lui, elle a son orgueil, et il est beau d'assister à ces débats de deux âmes qui se valent et dont aucune ne veut faire les premières avances. « Je suis pauvre, quoique gentleman, » dit-il, « Je suis femme, quoique riche, » répond-elle, et coup sur coup, comme dans un duel, les réponses se croisent sans qu'on sache qui triomphera. Enfin, devant tant de passion sincère et de fierté légitime, l'orgueil cède, l'élève se décide à aller au-devant de celui qu'elle veut garder toute sa vie pour maître. « Monsieur Moore, dit-elle en attachant sur lui son regard franc, sérieux, charmant, monsieur Moore, apprenez-moi et aidez-moi à être bonne. Je ne vous demande pas de me décharger de tous les devoirs et de tous les soins qu'entraîne la possession de quelques biens. Je vous demande seulement de prendre sur vous la moitié du fardeau et de me montrer à m'acquitter de ma part de besogne. Votre jugement est équitable, votre cœur est bienveillant, vos principes sont sains. Je sais que

vous êtes prudent, je sens que vous êtes bon, je crois que vous êtes consciencieux. Soyez mon compagnon à travers la vie, mon guide quand j'hésite, mon maître quand je me trompe, mon ami toujours. » Orgueil et candeur, raison et tendresse, comme chez Jane Eyre, avec une séduction de plus, la grâce, avec un mérite de moins, celui de l'héroïsme prouvé par les grandes épreuves, c'est pourtant encore Jane Eyre, car c'est Charlotte Brontë parmi de plus grands bonheurs et de moins grands dangers.

II

Telle est son idée de la vie : Soyez braves et soyez aimants ; toute sa morale est là. Un ferme courage, et la faculté de se donner ; selon elle, il n'y a rien de meilleur dans l'homme, et c'est de ce principe qu'elle part pour louer ou pour blâmer. La roideur ne la choque pas, ni la violence, ni même parfois la brutalité. Elle souffre l'étrangeté, la bizarrerie, mais elle en veut mortellement et implacablement à la vanité, à la coquetterie, au mensonge, à la finesse complimenteuse, à la froide politesse du monde.

à tout ce qui attaque la véracité et la générosité. Elle est bien vraiment anglaise de religion, d'instinct, d'antipathies, de préférences, et on la reconnaît pour telle dans l'opposition de ses héros et de ses coquins. On la reconnaît plus visiblement encore dans le contraste patriotique qu'elle établit entre les gens du continent et ses chers Anglais. Elle a mis en regard de Jane Eyre et de Lucy Snowe des personnages comme Blanche Ingram, jeune lady parfaite d'élégance, modèle de bon ton, qui, en plein salon, devant l'homme qu'elle veut attirer dans ses filets, tourne en ridicule les invités, appelle sa mère, « madame-mère, baronne d'Ingram-Park et autres lieux, » traite l'institutrice comme une servante, commet plus de sottises qu'il n'en faudrait, en France, pour décider ses parents à la faire enfermer; ou bien Ginevra Fanshawe, une écervelée, et, qui pis est, une écervelée anglaise, c'est-à-dire franchement égoïste et grossièrement sotte, une poupée qui a des façons d'ingénue avec des inclinations de grisette, une sorte de baby blanc et rose qui ricane sans cesse, ne songe qu'à s'amuser, se moque de ceux qui la trouvent belle et a tout juste assez d'es-

prit pour trouver le chemin de leur bourse. Après les personnages viennent les nations. D'un côté, le Français et le Belge; de l'autre, le vrai Saxon, son compatriote, celui qu'elle reconnaîtrait les yeux fermés, l'Anglais calme, loyal, bien vêtu, qui sourit d'un sourire un peu roide, cause avec mesure, et sans s'abandonner, bienveillant néanmoins, mais sans empressement, d'abord froid, mais en somme obligeant, généreux même, un lord, un prince peut-être, plus vraisemblablement un simple gentleman; l'homme médiocrement riche, qui a une profession, ou le riche esquire, qui loue des châteaux en Italie et en Suisse. C'est le docteur Bretton, ce jeune médecin anglais, qui se montre si galant homme envers la pauvre Lucy Snowe, quand elle arrive à Villette, le soir, et par un temps affreux, sans savoir où aller ni ce que le conducteur a fait de sa malle; ou M. Home, homme original et aimable, le type de l'Anglais bien élevé, comme le docteur Bretton. En regard de ces personnages si parfaits de sentiments et de tenue, on verra le Belge flegmatique et gros mangeur, le Français râpé et misérable, le maître d'étude sans em-

ploi qui apprend le français aux jeunes filles et accoste l'honnête femme attardée qu'il rencontre; « l'homme à moustaches, » dont l'habit prétentieux indique le soi-disant gentleman, et la conduite l'homme du peuple; puis le gandin frisé, cravaté, vernissé, sorte de garçon coiffeur né pour applaudir des entrechats, pour servir de claqueur aux chevaux célèbres, singe et mannequin, avec moins d'esprit et plus de sottise, triste personnage, qui, certes, ne méritait point de s'appeler le comte de Hamal, et encore moins de représenter un diplomate français. Elle n'avait probablement vu que les pauvres diables qui se promènent autour de Leicester square, ou vendent du français à tant l'heure aux étrangers, et c'est pourquoi il faut lui pardonner si elle prenait parfois un commis voyageur, pilier d'estaminet, pour un Français pauvre, ou bien un garçon tailleur pour un gentilhomme.

Entre les caricatures de femmes, qui ne sont ni moins variées, ni moins âpres, voici madame Beck la jésuite, suppôt du saint office et directrice d'un pensionnat; Rosine, sa femme de chambre, soubrette dégingandée, dont une chan-

teuse d'opéra ne voudrait point; Adèle, la petite fille parisienne, qui étale sa tournure et récite des fables; mademoiselle Saint-Pierre, la sous-maîtresse, personne mûre qui entasse des écus et fait la chasse aux maris. Derrière ces coryphées s'avance, comme une troupe d'oies caquetantes, la bande replète des *La-Basse-Couriennes*, femmes ~~des Pays-Ba~~s, créatures gourmandes et paresseuses « qui ne savent pas mettre ensemble deux idées, ni mener à bout un travail. » Çà et là se font jour des allusions directes et des épithètes outrageantes; on voit l'héritier du trône décoré du titre de « duc de Dindonneau, « les La-Basse-Couriens en masse, traités de clowns, parce qu'ils commettent l'impardonnable petitesse de ne pas reconnaître avec les Anglais, que ces derniers sont nés pour régenter l'univers. « Vive l'Angleterre, l'histoire et les héros! A bas la France, la fiction et les faquins! » voilà le cri qui, lorsqu'elle est trop provoquée, s'échappe de ses lèvres. Tous les vieux préjugés conservés en Angleterre, dans la *Middleclass* et dans les provinces, éclatent dans ce violent accès. Pour le véritable Anglais, le Français est encore tel que le faisait Hogarth,

un perruquier ou un maître de danse, en tout cas, un être sans consistance, habitué à faire des compliments, à combiner des phrases et à marcher sous la baguette d'un sergent de ville ou d'un gendarme. Ils croient que nous n'avons point d'empire sur nous-mêmes, et que par conséquent nous sommes faits pour être menés comme des enfants, et pour eux, la plus simple marque de cette infériorité morale, c'est la persistance avec laquelle nous nous en tenons à notre religion. On devine bien que miss Brontë, à cet égard, est bonne protestante. Sa Lucy Snowe, qu'on essaye de convertir, ne sera jamais convertie, et l'énergie de sa colère, comme la vivacité de sa résistance, montre à quel point son puritanisme fait partie de son naturel et de ses convictions. Selon elle, « l'ignorance, la dégradation et la bigoterie sont les fruits du *papisme ;* il se sert des afflictions et des affections des hommes pour leur forger leur chaîne ; il nourrit, habille et abrite les pauvres, pour les attacher par obligation à l'Église ; il élève et protége les orphelins, afin de les attacher au giron de l'Église ; il soigne les malades, pour que les malades puissent mourir selon les cérémonies et

les formules de l'Église ; il immole des milliers de vies dans ses couvents, et dans sa hiérarchie, pour prouver la sainteté et étendre le règne de l'Église ; il ne fait presque rien pour le bien de l'homme, il fait encore moins pour la gloire de Dieu ; il ouvre douloureusement à travers rocs et montagnes cent mille chemins pénibles, à force de sueurs, de labeur et de sacrifices d'hommes, et tout cela pourquoi ? pour qu'un ordre de prêtres puisse monter et monter toujours plus haut jusqu'à un pinacle d'où il puisse faire peser sur le monde le sceptre de ce MOLOCH, leur Église ! » On lui prête quantité de petits livres onctueux et tendres qui doivent la ramener par l'émotion et convaincre son esprit en touchant son cœur. Elle les trouve faux et fades ; à ses yeux, celui qui veut conquérir l'homme doit attaquer l'homme par ses maîtresses parties, la raison et la conscience, et non pas se glisser dans son âme en prenant avantage de sa faiblesse et de sa sentimentalité. On lui montre des processions splendides, elle répond : « Qu'elle ne peut regarder les fleurs, les cierges, le clinquant, la broderie, lorsqu'elle sent s'élever en elle la secrète vision du Dieu infini et éternel. » « Lorsque je pense

au péché, à la douleur, à la dépravation et à la corruption mortelle, au grand et pesant chagrin de la vie, à la terrible dissolution finale, je ne me soucie point des chants de prêtres et des bourdonnements de sacristains. » Ce qui éveille en elle la religion, c'est l'alarme de la conscience, c'est la méditation anxieuse de la vie et de la mort, c'est l'instinct septentrional tout moral et austère; et, dans la religion comme dans le reste, ce qu'elle prise au-dessus de tout et ce qu'elle révère avec une fidélité constante, c'est l'indépendance de la volonté vertueuse qui ne reçoit sa loi que d'elle-même et ne prend pour loi que son devoir.

Voilà un caractère et une morale de femme bien peu séduisants. Charlotte Brontë a l'air ici d'une Génevoise, et qui pis est, d'une institutrice génevoise. Beaucoup de gens parmi nous trouveront ses héroïnes peu agréables. Ils leur accorderont du mérite ; parfois même ils leur donneront raison sur le fond des choses ; ils reconnaîtront en elles des qualités généreuses, leur dévouement désintéressé, leur intrépidité, ce courage dénué de forfanterie qui touche sans l'aide de grandes phrases éclatantes ou de pé-

riodes déclamatoires à la Rousseau. Ils diront même que, pour venir de la part d'une femme, leurs efforts n'en sont pas moins méritoires ; que le lutteur qui se bat dans l'ombre montre un courage égal, parfois même supérieur à celui du soldat qui se bat au grand jour ; qu'une blessure, après tout, vaut une autre blessure, et un effort un autre effort. Mais ils n'iront pas plus loin. « Ces personnages, diront-ils, sont anglais, et ne sont qu'anglais. Ils ont cette roideur âpre, cette exagération virile de sentiments qui ôte toute grâce aux femmes et fait d'elles les camarades de leurs maris. Ni Lucy Snowe, ni Jane Eyre ne sont femmes du monde, du moins du monde à la façon dont nous l'entendons, c'est-à-dire des personnes aimables et gracieuses pour qui la politesse, comme le désir de plaire, est un véritable devoir, et qui par là passent leur vie à dire des paroles fines et à essayer de jolies robes. » En somme, l'élégance, la douceur, la grâce, sont indispensables à une femme, et chez celle-ci on aperçoit sous la jupe trop courte et gauchement ballonnée le large pied carré, les grosses bottes solides de l'Anglaise qui voyage pour s'acquitter d'un devoir. C'est toujours la femme qui par-

court les galeries du Louvre au pas de course, sans regarder les tableaux, que l'on voit rire à Saint-Pierre de Rome pendant la bénédiction du saint Sacrement. Qu'une femme ait de loin en loin un petit air évaporé ou hardi de hussard, cela passe, mais il ne lui est pas permis de se travestir en cuirassier ni en dragon. Je n'aime pas voir, au musée de Villette, Lucy Snowe carrément campée devant une épaisse Cléopâtre charnue, de Rubens, et cela pour le seul plaisir de braver le bon Français, son ami, qui trouve cela médiocrement convenable, surtout en présence de jeunes fats qui se chargent d'expliquer le tableau. Lucy Snowe prenant en classe des façons de sergent au port d'armes, et s'écriant à plein gosier que les Français sont des « faquins, » achève de me refroidir envers ces personnages à deux fins, femmes par la robe, par le cœur aussi, je le veux bien, mais qui ont le tort impardonnable à mes yeux de rappeler certains ustensiles perfectionnés et brevetés, d'invention tout anglaise, qui peuvent servir à volonté de parapluie et de chaise. Il faut renvoyer ces machines parfaites à l'exposition de Birmingham. Un mot, cependant, pour être juste. La vie prati-

que n'a rien de commun avec la poésie, ni le mariage ordinaire avec la grande passion entraînante qui surmonte les obstacles, franchit les distances, joint malgré tout deux êtres que tout paraissait séparer. Dans le cours ordinaire des choses, les vraies passions, comme la vraie poésie, font exception ; il est plus de petites inclinations qu'il n'est de grandes amours, et plus de petits bonheurs qu'il n'est de grandes joies puissantes, comme un artiste seul peut les concevoir et ressentir. Ces petits bonheurs, on les rencontre auprès des personnages à deux fins dont il vient d'être question. Il est bien agréable, en voyage, d'avoir toujours sous sa main un parapluie et une chaise, il est encore plus agréable de tenir sous son bras celui d'une femme qui sait tout à la fois vous aimer et vous aider.

III

Voyons le mal, cependant, et soyons avec elle aussi sincère qu'elle l'était avec les autres. Son premier défaut, c'est que son imagination n'avait pas d'ampleur. Dans trois romans sur quatre,

dans le professeur, dans Villette, dans Jane Eyre, elle a répété son portrait et son histoire; toujours reparaît le même personnage énergique, triste, généreux, pauvre instituteur ou institutrice qui, à force de bonne conduite et de patience, finit par atteindre une demi-aisance et un demi-bonheur. Jusque dans Shirley, l'éternel instituteur se rencontre. Elle n'avait rien vu d'autre, elle ne pouvait rien décrire d'autre. Pareillement dans les autres caractères elle se copie; Ginevra Fanshawe, Georgiana Reed, Blanche Ingram sont sœurs jumelles, Paulina Home est une sorte de Shirley de salon moins noble et plus affectée. La faiblesse des intrigues, la vulgarité des dénoûments, la maladresse trop visible de l'agencement montrent combien elle possédait naturellement peu le talent du romancier. Des sutures grossières relient ensemble les faits arrangés d'après des souvenirs personnels; on aperçoit des trous mal bouchés par des aventures romanesques qui seraient à leur place dans un drame du boulevard. Ainsi dans Jane Eyre on rencontre une folle furieuse, sorte de démon malfaisant qui veut étrangler son mari, le brûler dans son lit; qui se promène la nuit dans les corridors,

effraye les enfants, pousse des hurlements mystérieux, et à la fin finit par brûler la maison et offrir un dénoûment qui réussirait bien à l'Ambigu. L'apparition de la Nonne dans Villette, l'histoire si saugrenue de madame Walravens, personnage grotesque qui, avec sa verrue sur le nez et sa bosse dans le dos, a mission de représenter le mauvais génie de l'un des héros du livre, sont des contes dignes de trouver place dans un journal de modes, et des fautes de goût qui laissent une impression désagréable, presque pénible. On y sent l'effort d'un esprit qui veut à toute force se montrer original, le cauchemar malsain d'une imagination aux abois qui s'accroche à tous les expédients. Faute d'événements ou d'idées, l'emphase arrive, le récit s'interrompt pour faire place à de petits morceaux de style sublime. Voici les dix dernières lignes d'une invocation à la Fantaisie[1] : « Influence divine, secourable, pleine de grâces ! Quand je ploierai le genou devant un autre que devant Dieu, ce sera devant ton pied ailé et blanc, beau sur la montagne comme dans la plaine. L'on a

[1] A Bruxelles, chez madame Héger, elle écrivait des amplifications françaises sur la mort de Napoléon, les Croisades, etc.

élevé des temples au soleil, dédié des autels à la lune. O gloire supérieure! Pour toi nulle main ne bâtit, nulle lèvre ne consacre; mais à travers les âges les cœurs se montrent fidèles à ton culte. Tu possèdes une demeure trop large pour se renfermer entre des murs, trop haute pour se couvrir d'un dôme, un temple dont le parvis s'appelle espace, des rites dont les mystères, par images, révèlent aux initiés l'harmonie des mondes. » Vous vous croyez dans un pensionnat de demoiselles, entre la sous-maîtresse qui règle des cahiers et le professeur de littérature qui corrige un devoir. Vous y êtes. L'ode s'exhale du fond d'une classe où bâillent vingt petites filles et de la poitrine amaigrie d'une pauvre sous-maîtresse qui, pour le quart d'heure, ne trouve rien de mieux pour se désennuyer. C'est juste, au fond, et bien dans le caractère du personnage. A la longue, pourtant, ces soupirs trop répétés de sous-maîtresse fatiguent; on voudrait ne plus aller à l'école; on trouve que c'est trop de sous-maîtresses, qu'elles ont raison de gagner leur pain et tort de nous casser la tête; on les prie tout bas de porter leurs phrases ailleurs; on est presque tenté de s'écrier avec lady Ingram :

« Dieu ! que je suis aise d'en avoir fini avec les institutrices ! »

On voit par là que son talent d'écrivain et de romancier est médiocre. Elle n'a pas l'invention féconde et elle n'a pas toujours le style très-bon. Ce qui la sauve, ce sont deux qualités, sa justesse et sa perspicacité d'observation, l'énergie et la vérité de son idée du bien.

IV

Le malheur ne la quitta pas, pourtant, et l'hiver qui suivit amena une suite de deuils dans cette maison où le succès de Charlotte venait enfin d'apporter un peu de joie. On a coutume, en Angleterre, de n'enterrer les morts qu'au bout de cinq ou six jours. La maison, chez les riches surtout, prend un aspect funèbre : on ferme les volets, on retire le marteau de la porte, afin d'avertir les visiteurs. Puis, dans un jour amorti, derrière les stores baissés, parmi des chuchotements faibles et des soupirs étouffés, seuls signes de chagrin que la décence tolère, le mort couché dans son cercueil, à la place d'honneur, reçoit les dernières visites de ses parents

et de ses amis. Deux fois en deux mois les gens d'Haworth virent se fermer les volets aux fenêtres du presbytère. Un dimanche d'automne, le matin, à l'heure où la cloche les appelait à l'office, ils se dirent qu'il y avait là un cadavre. Branwell Brontë, qui, la veille encore, traînait par le village son corps en ruine, venait de mourir après une agonie d'un quart d'heure. Qui a vu mourir sait que ce moment que l'on imagine si terrible, d'ordinaire n'apporte au mourant comme aux assistants qu'un sentiment de délivrance et de calme. Les angoisses se taisent, le repos longtemps absent rentre dans la chambre avec le silence de la dernière heure. Il n'en fut pas ainsi pour Branwell Brontë. Sous l'étreinte toute-puissante, il se redressa et ne voulut point fléchir. Livide déjà et presque inanimé, l'ancien esprit révolté le jeta hors du lit, il déclara que la mort le terrasserait debout, et que sa volonté ne s'en irait qu'avec son souffle. Ce souhait fut accompli : il mourut debout, en gladiateur, et par là du moins se montra le digne frère des pâles filles émues qui, dans leurs bras tremblants, soutenaient son corps affaissé.

L'une d'elles, Emily, celle qui, par la sauvage

énergie de son caractère et l'indomptable puissance de sa volonté, se montrait le plus visiblement de sa race, sortit pour la dernière fois le jour où elle l'accompagna au cimetière. Déjà son corps ravagé, ses traits altérés et amaigris faisaient prévoir qu'elle ne lui survivrait guère. Mais, comme son frère, elle refusa de reconnaître la puissance sous laquelle elle succombait, ou du moins de lui disputer sa vie. Active comme auparavant, silencieuse comme auparavant, elle usa de la vie jusqu'à la dernière étincelle, non pas pour jouir, mais pour travailler, et ce fut courbée sur son ouvrage que pour la première fois elle écouta les avertissements de la mort. « Dans la chaleur du jour, au plus fort du labeur, écrit Charlotte Brontë, les ouvriers tout à coup défaillirent, ma sœur Emily la première. De sa vie elle n'avait reculé devant aucune tâche et ne reculait pas davantage à présent. Elle s'affaissa rapidement, elle eut hâte de nous quitter. De jour en jour, voyant quel cœur elle opposait à la souffrance, mes angoisses se mêlaient de plus d'admiration et d'amour. Plus forte que celle d'un homme, plus naïve que celle d'un enfant, sa puissante nature n'avait point son égale! L'esprit,

chez elle, se montrait implacable pour la chair, et la volonté, sans pitié pour la main tremblante, les membres énervés, pour les yeux troublés par l'àpproche de la mort, s'obstinait a leur extorquer les mêmes services qu'autrefois. »

Un matin, cependant, l'aiguille lui tomba de la main, et d'une voix oppressée, entre deux râles, elle appela Charlotte qui écrivait. On comprit qu'enfin elle consentait à voir le médecin. Mais ce fut trop tard, et, comme il arriva, la hautaine fille gisait sans vie parmi les siens debout autour de sa dépouille.

Il restait à Charlotte une sœur, Anne, sa bien-aimée, la cadette, créature fragile, âme timide, qui ne se soutenait qu'à force d'amour. Quelque temps Charlotte espéra qu'elle la conserverait, seule entre tant de ruines ; mais, avec le printemps si fatal aux poitrinaires, elle aussi commença à languir. Une sorte d'inquiétude la tourmentait, elle espérait qu'un changement d'air la guérirait. Le médecin ne s'y opposa point, et sa sœur, accompagnée d'une amie, la conduisit à Scarborough, petite ville située au bord de la mer qu'elle aimait et qu'elle désirait revoir. Son extrême faiblesse rendit le voyage très-pénible ; il

fallut s'arrêter à York, où, malgré ses souffrances, elle voulut visiter la cathédrale. La grandeur imposante de l'édifice, des voûtes, la gigantesque végétation des piliers et des colonnettes, l'étrange entre-croisement des formes anguleuses, hérissées et noircies, tout cela remua trop fortement ses sens affaiblis. La secousse amena des larmes, et dans cette immensité mêlée à ces ténèbres, elle crut apercevoir l'image grandiose de l'Éternité vers laquelle elle s'acheminait. On arriva à Scarborough un samedi soir. Le voyage l'avait brisée; cependant, après tant de défaillances et de fatigues, elle eut un sourire de triomphe à l'aspect de la mer. Puis, poussée par l'élan enfantin d'un cœur reconnaissant, elle se laissa tomber à genoux, et la tête au bord du lit, soutenue par Charlotte, remercia Dieu de lui avoir accordé ce plaisir. Elle espérait, le dimanche suivant, pouvoir joindre une dernière fois sa voix aux actions de grâces des fidèles; mais sa faiblesse l'en empêcha. Charlotte et son amie lui trouvèrent le visage altéré; elle paraissait inquiète, et enfin leur avoua qu'elle croyait sa fin prochaine. « Elle songeait, disait-elle, à s'en retourner à Haworth, afin de leur épargner des embarras. » Ces pen-

sées se dissipèrent vers le soir. Toutes trois étaient assises à la fenêtre; les flots étendus montaient et redescendaient dans l'espace, et, derrière une bordure noire de roches, l'horizon pourpre embrasait de ses flammes la plage comme la mer. Son reflet écarlate prêta une apparence de jeunesse au visage d'Anne. Elle ne parla guère, et la gravité de ses émotions ne vint se trahir que par la douceur confiante de son regard paisible. Après une nuit calme, elle se réveilla une dernière fois auprès de sa sœur. Elle se sentait plus mal, et désira savoir si ses forces lui permettraient de retourner à Haworth. Le médecin, voyant qu'ici il pouvait être franc, lui répondit que non. Elle le remercia, puis, tendant la main à son amie, la pria de consoler sa sœur. On la coucha sur le canapé, où peu à peu elle s'éteignit, et d'une façon si douce, que l'hôtesse, occupée aux préparatifs du repas, ne songea même pas à les interrompre pour offrir son aide.

Quand ce dernier cercueil fut fermé, Charlotte songea à la maison vide; elle vit les chambres abandonnées, le tombeau de famille dont la plus jeune se trouvait pour toujours exilée. Mais, dans ce vide et parmi ces grandes chambres solitaires,

elle aperçut aussi le visage désolé du vieillard qui cherchait ses enfants, la vieille servante octogénaire privée d'aide et le coin paisible où l'attendait sa plume depuis si longtemps abandonnée. Le foyer réclamait la maîtresse, le père sa dernière fille, et sa conscience tout bas lui disait que le voyageur robuste n'a point le droit de s'arrêter en chemin pour regarder en arrière. Elle se remit à écrire, et, d'un cœur persévérant, continua seule la tâche ardue dans laquelle l'approbation de ses sœurs ne venait plus l'encourager et la soutenir.

V

Une fois le talent de miss Brontë accepté et reconnu, sa personne présenta deux faces bien distinctes, et qu'il n'est pas sans intérêt de rapprocher. D'un côté, l'Anglaise consciencieuse, la fille de ministre attachée à son devoir, la maîtresse de maison d'autant plus dévouée aux soins du ménage que personne nevenait plus l'aider ; de l'autre côté, la femme auteur, ardente, active; un peu entêtée parfois, la personne qui, sachant ses

opinions comptées, les défend avec une obstination toute virile et toute anglaise, puis l'écrivain généreux qui gagne de nobles amitiés et soulève de basses envies, le phénomène, enfin, devant qui le monde ouvre à deux battants ses portes garnies de curieux. En France, une femme qui arrive à la célébrité garde le droit de rester chez elle et porte close, si cela lui plaît. On ne vient pas sonner de force à cette porte, on ne porte pas de toast en son honneur, on ne la met pas en montre, on ne l'exhibe pas, comme M[rs] Beecher Stowe, aux sociétés d'émancipation, d'acclimatation, de réformation. Une dame même titrée, même à la mode, ne lui envoie pas à brûle-pourpoint une invitation. Elle n'est pas sur le programme du concert; les Français ont assez de goût pour éviter aux gens d'esprit les grosses fanfares indiscrètes et assourdissantes. Les Anglais, au contraire, aiment à faire parade de leurs produits nationaux, et le gros baronnet voisin, qui de sa vie n'avait mis le pied au presbytère, jeta maintenant le nom de miss Brontë à son laquais poudré en attente devant la portière. Les lettres, les invitations commencèrent à pleuvoir, des paquets de livres furent remis, la vieille Tabby retourna

dans sa main brune des billets glacés, des enveloppes qui sentaient le musc, et, sur une tache de cire nettement posée, portaient écussons et cimiers. Même un jour quelqu'un du pays apporta une nouvelle terrifiante. Je ne sais quel professeur ambulant se disposait à faire des lectures sur Jane Eyre, et cela dans l'endroit même où vivait l'auteur, fort contrariée de voir son secret découvert. Ce fut mieux encore à Londres. La modeste provinciale, transformée en personne à la mode, alla à des dîners d'apparat, fut la reine de quelques-uns de ces raoûts splendides où l'œil s'égare dans un encombrement de beautés et de fleurs. Le long des escaliers resplendissants, sous des gerbes de lumières, parmi le scintillement des diamants et l'éclat mat des perles, moins pur que le satin des épaules, on la vit un peu triste encore et toujours âpre, mêler sa robe noire à tant de splendeurs, et attirer sur elle toutes les sympathies comme tous les regards. Mais une distinction qui la flatta davantage sans doute fut celle qu'elle reçut le jour où, placée par Thackeray à la place d'honneur, elle assista à la première de ses lectures à Willi's Rooms, et, la séance terminée, en présence des hommes

distingués que le célèbre écrivain venait de lui présenter, se vit comblée de marques de respect et d'estime. Privée comme elle l'était de fortune et de luxe extérieur, on aime, après tant d'efforts, à la voir enfin entourée de luxe intellectuel, le seul que recherchent les nobles esprits et dont se contentent les goûts vraiment fins. A cet égard, comme à l'autre, l'Angleterre possède de quoi satisfaire les plus difficiles, et miss Brontë trouva des amitiés dignes d'elle dans les grands publicistes dont elle admirait le talent et souvent combattait les principes. Car elle avait beau s'armer de la lance, se couvrir du bouclier, les traits de la femme à tout moment reparaissaient ; elle aimait moins, dans Thackeray, le justicier que le romancier, et lui reprochait l'espèce de plaisir un peu cruel qu'il semble mettre à traîner les gens au poteau. Pourtant le satirique et la pauvre fille étaient devenus bons amis, et il est curieux de voir le rude dogue se faisant doux, et tendant sa grosse patte aux picoteries du petit insecte. Il vint la voir un matin chez M. Smith, son éditeur, où elle demeurait. Voici comment Charlotte raconte cette entrevue : « Il entra disant qu'il ne resterait qu'un

moment et demeura plus de deux heures. M. Smith, qui seul se trouvait présent, décrivit ensuite la scène comme fort piquante. Le géant[1] était assis en face de moi ; fantaisie me prit de lui reprocher ses côtés faibles (littéraires, s'entend) ; un à un, tous ses défauts me vinrent en tête, et je les énumérai l'un après l'autre, provoquant ainsi des explications ou des plaidoyers. Il se défendit à la manière d'un Grand Turc et païen, c'est-à-dire que l'excuse, le plus souvent, dépassa le crime. Tout cela se termina fort décemment, en amitiés, et, si rien ne s'y oppose, j'irai dîner chez lui ce soir. »

Outre Mrs Gaskell, son biographe, elle avait maintenant pour amies plusieurs femmes remarquables, entre autres miss Martineau, qui l'invita à venir la voir à Ambleside, où elle possède une terre. Tout le monde sait que miss Martineau est une positiviste, disciple de Comte, et l'un des chefs de cette école que la religion considère comme sa plus grande ennemie. Certes, on ne peut attendre de la part de miss Brontë beaucoup de sympathie pour une personne qui

[1] M. Thackeray avait six pieds de haut et il était gros en proportion.

était purement adonnée aux spéculations abstraites, ouvertement détachée de toute croyance, qui de plus avait des habitudes un peu excentriques, s'occupait de magnétisme et faisait des expériences sur ses amis. Elle n'en appréciait pas moins les qualités de son hôtesse, sa générosité, sa bienfaisance, avant tout la loyauté du sentiment qui la poussait à la recherche du vrai à travers mille obstacles, et les défaillances d'une santé trop faible pour résister à des efforts si puissants. « J'ai coutume, écrit miss Brontë, de toujours séparer la personne de sa réputation, sa manière d'agir de ses théories, ses penchants naturels de ses idées acquises. La vie, le caractère, la personne d'Harriett Martineau m'inspirent la plus sincère estime et une affection véritable. »

On voit qu'en tout cela elle est bien aimable, elle a l'esprit bien large; cependant de loin en loin, dans toutes ces belles amitiés, il se fait des accrocs. Elle n'accepte pas volontiers le blâme; surtout lorsque le critique la traite en femme, elle montre une sorte d'affectation à penser et à écrire comme un homme, et pourtant réclame impérieusement les priviléges de l'anonyme

qu'elle essaye de garder. De là des brouilleries sans motifs sérieux, des réconciliations qui font sourire, des lettres de reproches indignées ou naïves, des billets en style cavalier, comme celui qu'elle adressa un jour à un ami, M. Lewes, rédacteur de la *Revue d'Édimbourg*. « Je puis me mettre en garde contre mes ennemis, Dieu me délivre de mes amis. » Ceci est presque napoléonien ; dans d'autres, elle réclame des explications, se défend, provoque les gens en combat singulier, signe Caliban, fait le duelliste consommé, toujours prêt à dire : « Choisissez vos armes ! » Il est bien amusant, en regard, de lire la lettre suivante sur un article de M. Eugène Forcade, qui venait de louer son roman de *Shirley* : « Peu de critiques, dit-elle, montrent, même dans leurs louanges, un discernement exact de la pensée de l'auteur. Eugène Forcade, le critique en question, suit Currer Bell à travers chaque détour, fait ressortir chaque point, met en lumière chaque nuance, se montre maître du sujet, en un mot, et pénétré de la pensée de l'ouvrage. A cet homme-là je donnerais volontiers une poignée de main. Je lui dirais : « Vous me connaissez, monsieur, je tiendrais à honneur de vous con-

naître. Je n'en saurais dire autant de tous nos critiques de Londres. Peut-être n'en dirais-je pas autant à cinq cents personnes d'entre les millions qui peuplent la Grande-Bretagne. Que m'importe! je songe d'abord à satisfaire ma conscience; cela fait, si j'arrive à satisfaire et à enchanter (*to delight*) un Forcade, un Thackeray, un Fonblanque, mon ambition a eu sa pâture, et je ne souhaite rien d'autre. Je ne suis pas un pédagogue; me représenter comme tel, c'est me méconnaître. Enseigner n'est point ma vocation. Ce que je *suis*, c'est inutile de le dire. Ceux que cela touche le trouveront d'eux-mêmes. Pour les autres, je ne veux être qu'un caractère droit, privé, obscur. » Avis aux critiques et au public.

Elle n'eut point, même à Londres, un succès aussi grand qu'on aurait pu le croire; elle était provinciale, un peu sauvage, trop mal portante et trop accoutumée à la solitude pour se plier au monde. « Ma force et mon invention ne me suffisent pas en société. J'essayais de résister aussi longtemps que possible, car lorsque mon attention languissait, je voyais bien que mon hôte, M. Smith, se troublait. Il croyait toujours qu'on

avait dit ou fait quelque chose qui m'avait contrarié. Je lui expliquais vingt fois que mon silence venait simplement de ce que je ne pouvais plus parler. » Sa vie solitaire, dit un de ses amis, l'avait rendue impropre à la société. Elle avait perdu la promptitude d'esprit ; elle était devenue nerveuse, excitable, incapable de causer ou réduite à dire des choses banales ; mais la puissance d'observation n'en subsistait pas moins intacte et pénétrante, et aussi la liberté d'esprit, le courage de s'attaquer aux institutions et aux personnes les plus respectées. On le vit bien dans ce portrait des trois ecclésiastiques qu'elle mit dans *Shirley*, ecclésiastiques très-réels que tout le monde reconnut, et qui se reconnurent eux-mêmes jusqu'à s'appeler dorénavant entre eux par les noms fictifs qu'elle leur avait donnés. M. Malone, un Irlandais, est une sorte de géant qui a une voix de Stentor et des façons d'ogre. Son hôtesse a peur de lui ; il brise les verres, dévore les mets, vide les bouteilles, intime, en hurlant, ses ordres aux domestiques, crie : « Femme, coupez-moi du pain, » à la maîtresse du logis terrifiée qui n'ose le renvoyer. Il est brutal au dehors comme chez lui, se moque de

ses ouailles, raille ses collègues, s'en prend au nez de l'un, au surtout râpé de l'autre, montre, au besoin, qu'il a le poing rude comme la langue, et qu'il ne fait pas bon se frotter aux cornes du taureau toujours prêt à vous renverser. Auprès de ce matamore paraît l'élégant M. Donne, fat en surplis qui courtise les héritières et se croit irrésistible, parle un anglais affecté, tranche d'importance, traite de petites gens les personnes bien élevées qui veulent bien le recevoir à leur table. On voit encore l'inoffensif M. Sweeting, doucereux comme son nom, petit homme rose et grassouillet, aimable et bon convive qui porte des fleurs à sa boutonnière, se montre empressé envers les dames, prudent dans la conversation, avec un visage riant, des façons gaies, plaît aux demoiselles, séduit les mères, et finalement, à force de douceur et de bonne conduite, gagne le bénéfice et emporte la dot qui échappe à ses collègues moins heureux ou moins habiles.

Quelques lecteurs trouveront ces types bien grossiers, invraisemblables, même faux. Qu'ils ouvrent le livre des *Snobs*, par Thackeray, l'Anglais moderne qui connaît le mieux ses compatriotes, et ils verront que Charlotte n'a rien exa-

géré. Un personnage manquait parmi ces Snobs, l'ecclésiastique orthodoxe, ministre du culte établi, administrateur de la religion patentée, qui proclame la liberté de la conscience et persécute les cultes dissidents. Les trois curés de Shirley comblent cette lacune; la fille du vicaire orthodoxe d'Haworth a osé remplir la page laissée blanche par le grand écrivain.

VI

De nouvelles misères survinrent, des maladies, des tracas de toute sorte la rappelèrent de nouveau chez son père, où plus que jamais elle mena une vie retirée. Certes, elle ne se doutait guère alors du grand changement qui allait se faire. Jeune, elle n'avait jamais songé à se marier, et ce n'est pas à trente-huit ans que cette pensée lui fût venue. D'ailleurs son père, qui n'avait plus qu'elle, ne pouvait supporter l'idée d'une séparation, et parfois même, à propos de ses voyages à Londres, témoignait des craintes qui la faisaient sourire. Plusieurs partis pourtant s'étaient présentés, entre autres un jeune ecclésiastique irlandais, qui, après avoir causé avec elle

un quart d'heure, lui fit sur-le-champ, et dans les termes les plus fougueux, une proposition de mariage qui la divertit fort. Elle avait sur le mariage et sur l'amour les idées de la plupart des gens du Nord, qui se défient d'un sentiment passionné comme d'un malheur véritable, plus à redouter pour une femme que pour un homme.

« Dieu soit en aide, écrit-elle quelque part, à la malheureuse condamnée à aimer passionnément et sans retour. » A cet égard, elle était fort sensée et tout à fait pratique. « Ne vous laissez jamais contraindre jusqu'à épouser un homme que vous ne pouvez respecter, je ne dis pas aimer; car j'imagine que si l'estime précède le mariage, un amour *modéré* au moins s'ensuivra. Quant à la *passion* proprement dite, je ne pense pas que ce soit là un sentiment à souhaiter. D'abord il n'est que rarement ou jamais payé de retour ; et, en admettant que cela fût, ce sentiment ne serait que passager ; il durerait ce que dure la lune de miel, et puis peut-être ferait place au dégoût, pis, à l'indifférence. Certainement cela arriverait au moins chez l'homme... » Si ceci n'est pas neuf, c'est du moins fort sage,

et les gens qui pensent ainsi ne courent point risque de devenir les victimes de leur imagination et de leur cœur.

M. Nicholls, le vicaire de son père, l'aimait depuis huit ans sans qu'elle s'en doutât. On se figure les hésitations d'un ecclésiastique pieux, grave, consciencieux, qui désire épouser une femme auteur, une personne célèbre, qui recevait dix lettres par jour et autant de journaux, que l'on ne trouvait jamais que la plume à la main ou courbée sur un livre, qui aurait à écrire à son éditeur, à remercier un critique au moment où il viendrait la chercher pour faire un tour de jardin ou l'accompagner chez un paroissien malade. D'autres traits dans le caractère de miss Brontë la rendaient propre à cette union. La femme du ministre, en Angleterre, a autre chose à faire qu'à surveiller son ménage. L'associée et l'auxiliaire de son mari, elle est dans la paroisse comme une sorte de religieuse laïque, respectée et même redoutée; il faut qu'elle sache parler aux pauvres, leur donner des conseils, s'occuper de leurs enfants, tenir l'école du dimanche, improviser des prières, et expliquer des versets de la Bible qu'elle sait par cœur. Ces de-

voirs exigent du tact, de l'aplomb, une certaine autorité mêlée de bienveillance, que chacun ne sait pas prendre. Miss Brontë s'en acquittait à merveille ; de plus, sa tolérance en matière religieuse la faisait aimer de tous, même des dissidents, et les gens chez qui elle allait ne trouvaient jamais de termes assez vifs pour louer sa bonté et sa raison. M. Nicholls sentit peu à peu se dissiper ses scrupules, et un soir de décembre, après avoir pris congé de M. Brontë, se décida enfin à aller faire sa demande à Charlotte, qui s'était retirée après le thé, selon sa coutume. En Angleterre, on s'adresse d'abord à la jeune fille. Le pauvre homme, effrayé de l'idée d'un refus, descendit tout tremblant l'escalier qui menait au parloir, où Charlotte se tenait. La porte d'entrée, ce soir, ne se referma pas comme d'ordinaire sur lui, et, l'instant d'après, un coup timide résonna à celle du parloir. « Comme à la lueur d'un éclair, écrit Charlotte, je vis ce qui allait venir. » Elle bondit sur son fauteuil, et vit entrer un homme pâle, bégayant, qui demeurait debout devant elle, sans pouvoir parler. Ce visage « de statue, » maintenant ému et bouleversé, la toucha profondément ; elle éprouva ce qu'il

en peut coûter d'avouer un sentiment que l'on craint de ne point voir payé de retour. « Je ne pus que le supplier de me laisser, en lui promettant une réponse pour le lendemain. Je lui demandai s'il avait parlé à papa. Il répondit qu'il n'osait point. Je crois l'avoir à demi conduit, à demi mis à la porte. » Il éprouva, comme il le craignait, un refus. M. Brontë, on ne sait trop pourquoi, ne voulut même pas entendre parler de ce mariage, et miss Brontë, toujours inquiète pour son père, se hâta de renoncer à un projet dont il se montrait irrité. M. Nicholls se démit de sa place et quitta Haworth. Pourtant les relations ne cessèrent pas complètement, et le vieillard, privé de l'aide d'un vicaire peut-être mal remplacé, d'ailleurs touché par la promptitude avec laquelle sa fille se conformait à ses vœux, revint peu à peu sur son premier refus. Quelques lettres furent échangées; il comprit que son propre intérêt et ses propres sentiments ne pouvaient souffrir de cette union, et finit par accorder son consentement.

Le mariage se fit l'année 1854, en juin. La maison, ravagée par le deuil, attristée par les infirmités du père, n'avait point cet air de fête

dont on aime d'ordinaire à entourer une fiancée; il n'y avait plus ni frères, ni sœurs, ni jeunes amis pour la remplir d'éclats de rire, et de visages joyeux. Point de gaieté, par conséquent aucun de ces préparatifs charmants qui consistent à parer, à ouater, à pomponner le nid où va s'établir le jeune couple. Le leur, tout arrangé au presbytère, ne ressemblait guère à l'un de ces jolis cottages roses, recouverts de lierre, où derrière un store soulevé, le soir, dans un joli intérieur clair, à la clarté d'une lampe et parmi des tentures d'un gris pâle, on aperçoit un profil souriant, des boucles blondes flottantes, de jolis bras blancs penchés vers l'urne d'argent d'où s'échappent des bouffées de vapeurs. Il y eut quelque chose de plus pénible pour elle que l'absence des fêtes et des festons de fleurs dont la maison, d'ordinaire, se pare le jour du mariage. M. Brontë, qui craignait peut-être l'émotion, refusa, peu avant la cérémonie, d'y assister, et Charlotte, déjà vêtue comme une mariée, fut un moment sans savoir s'il se trouverait quelqu'un pour la conduire à l'autel. Il n'y avait que quatre invités, et sur ces quatre, un seul homme, ami de M. Nicholls, et trop jeune pour remplacer le

père ou le tuteur. Ne sachant comment faire, on ouvrit le paroissien, où il était dit « qu'un ami, homme ou femme, pouvait remplacer le parent.» On crut satisfaire aux convenances en chargeant de cet office miss W., l'excellente femme qui avait été la maîtresse de pension de Charlotte. Un mariage ne saurait être gai, en de pareilles circonstances, et, bien que l'on fût en juin, rien dans la froide église ne venait rappeler les splendeurs du mois le plus charmant de l'année. Au moment des roses, au plus fort des longs et beaux jours où la lumière riante dore les champs parsemés de bluets, Charlotte, pâle dans sa toilette blanche, ressemblait à un perce-neige éclos parmi les frimas. Les nouveaux mariés, aussitôt après la cérémonie, partirent pour l'Irlande, où résidait la famille de M. Nicholls. En revenant, et comme retour de noces, ils donnèrent un thé et un souper dans la salle d'école à cinq cents de leurs paroissiens. On voit que sa vie d'épouse n'était pas oisive, elle était encore plus occupée qu'elle n'avait coutume de l'être. « Je n'ai pas beaucoup de temps pour penser, je suis obligée d'être plus pratique; » car son cher Arthur est un homme très-pratique,

aussi bien que très-ponctuel et méthodique. « Chaque matin, vers neuf heures, il se rend à l'école nationale; il donne l'instruction religieuse aux enfants jusqu'à dix heures et demie. Presque chaque après-midi il va visiter les paroissiens pauvres. Naturellement il trouve par ci par-là un peu de besogne pour sa femme, et j'espère qu'elle n'a point regret à l'aider. Je crois que, pour ce qui me concerne, il ne peut que m'être bon, si son penchant l'entraîne moins vers la contemplation que vers l'action, si les questions littéraires l'intéressent moins que celles de la vie pratique. Quant à son affection pour moi, aux égards qu'il me témoigne, ce n'est guère à moi d'en parler; mais ils ne changent ni ne diminuent. » Quelques mois encore, à son retour à Haworth, sa figure porta l'expression d'un contentement intime; mais bientôt reparurent les anciens maux, cette fois accrus par de nouvelles souffrances. Elle ne dormait plus, elle cessa de manger. « Un roitelet, écrit une amie, fût mort de faim avec ce dont elle vécut durant trois semaines. » Bientôt sa faiblesse l'obligea à prendre le lit. Son courage et ses espérances, qui jamais n'avaient fléchi, commencèrent à fai-

blir ; on ne la voyait plus, comme auparavant, sourire à l'espoir de devenir mère, et son esprit, autrefois si actif, s'éteignait dans cette indifférence morne, qui, d'ordinaire, annonce la fin. Elle en sortit un instant pourtant, vit la figure de son mari ravagée par la peine, et saisit quelques mots de prière prononcés à voix basse, et par lesquels il suppliait Dieu de l'épargner. « Oh, fit-elle d'une voix faible, je ne vais pas mourir, n'est-ce pas ? il ne nous séparera pas, nous avons été si heureux ! » Sur ces entrefaites mourut Tabby, une vieille servante octogénaire qui, l'un après l'autre, avait enseveli tous les enfants de son maître. La maîtresse suivit de près la servante, et le 31 mars 1855, la cloche de son glas funèbre vint répandre dans Haworth la triste nouvelle. Bien des larmes coulèrent, entre autres celles d'une pauvre fille séduite que Charlotte, par ses exhortations et ses encouragements, avait ramenée au bien ; une autre, une aveugle, poussée par le désir d'entendre les promesses que la religion fait aux affligés, s'avança en tâtonnant vers la tombe pendant la cérémonie de l'enterrement.

Certainement ce qu'on regrettait à Haworth,

ce n'était point l'écrivain célèbre, c'était la femme courageuse et généreuse, et cela était juste : car, si nobles et si fortes que soient ses héroïnes, elle valait encore mieux qu'elles. Il y a peu d'auteurs de qui on pourrait en dire autant.

MADAME

DE VARNHAGEN D'ENSE

ÉTUDE

SUR LES MŒURS ET LES SALONS D'ALLEMAGNE

AU COMMENCEMENT DU SIÈCLE[1]

I

« Un vrai salon n'est possible qu'en France, » voilà l'adage un peu usé qu'un Parisien en bottes vernies, qui a visité Francfort et même Munich, répète après dîner, le coude appuyé sur la cheminée, devant deux ou trois jolies femmes qui l'ap-

[1] *Correspondance de Rahel*, 3 vol. Funcker et Humblot. Les mémoires et documents recueillis sur ce salon forment dix-sept volumes.

plaudissent des yeux. Il dit vrai si par « salon » on entend simplement un endroit où les vanités se déguisent avec goût, où les faibles se manifestent avec grâce. Certes, nul salon étranger ne pourra jamais, en ceci, rivaliser avec nos salons parisiens. Nulle part le mérite ne sait se mettre aussi avantageusement en lumière, ni la nullité se revêtir d'habits aussi brillants. On peut, néanmoins, montrer de l'esprit sans chercher à s'en parer, comme on peut avoir de l'élégance sans s'habiller exactement à la dernière mode. Nous sommes trop enclins à nous figurer un salon allemand tantôt comme une salle de bal où l'on valse, tantôt comme une Académie où d'honnêtes professeurs, des théologiens vertueux reprennent à armes courtoises de graves disputes sur l'authenticité des Évangiles ou sur l'époque exacte de la naissance de Bouddha. Çà et là, il est vrai, on y cause de choses sérieuses, et même les gens du monde ne se croient point obligés de ne parler aux femmes que pour leur adresser des compliments. Mais il ne s'ensuit pas que tous les convives soient des pédants ou des valseurs, comme on l'imagine. Le salon de madame de Varnhagen, pour se trouver à Berlin, n'eut rien

à envier aux plus recherchés d'entre les nôtres. Comme chez madame de Staël ou madame de Lieven, on y rencontre des historiens, des hommes d'État, de grands capitaines, comme chez madame Récamier, l'on y trouve des ambitieux, des philosophes, des femmes distinguées ou belles. En voici une qui, sans avoir ce dernier avantage, eût fait honneur à toute nation. Le lecteur, qui sait ce qu'est une « femme supérieure » en France, voudra peut-être savoir à quoi ce titre oblige ailleurs. Je vais tâcher de le lui montrer en lui faisant connaître Rahel Lévin de Varnhagen d'Ense.

I

Un hasard singulier place souvent les gens remarquables dans des conditions exceptionnelles, propres du moins à éveiller l'intérêt. Il en fut ainsi pour Rahel Lévin. Elle naquit à Berlin de parents juifs qui firent fortune dans les spéculations commerciales, comme beaucoup de leurs coreligionnaires. La situation des Israélites prussiens en 1771, année où elle naquit, n'était point ce que l'ont faite des lois plus récentes. L'opinion

publique, d'accord avec les institutions civiles, leur fermait tout accès aux emplois supérieurs; il leur fallait choisir entre la science, le commerce et les arts. Ce champ d'activité pouvait, il est vrai, suffire à une race qui de tout temps a possédé l'heureux privilége de réunir les dons en apparence les plus opposés, où dans une même famille on trouve un financier comme Salomon Heine et un poëte comme Henri Heine, un savant comme Mendelssohn le traducteur de la *Vulgate*, et un musicien comme Mendelssohn l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*. Il ne faut pas s'en étonner. En fait d'art, comme de calcul, toute supériorité éminente développe l'esprit critique que les Juifs possèdent par excellence. On ne saurait créer à moins de sentir juste, spéculer sans un coup d'œil sûr et prompt : il y a moins loin qu'on ne croit entre un naturaliste perspicace et un banquier habile, entre un savant comme Herschell et un financier comme M. de Rothschild. Néanmoins cette profusion de dons amenait des contrastes parfois bizarres, le financier aimait les arts en artiste, l'artiste comprenait les combinaisons sagaces du spéculateur, et le spéculateur, par reconnaissance comme par amitié, l'admet-

tait quelquefois à en profiter. De là, chez quelques Israélites opulents, certaines habitudes de fermier général, mais en même temps un dilettantisme plus élevé et plus fin, des réunions choisies fort différentes de ces compagnies équivoques où, jadis, une demi-douzaine de parasites flattaient un Mécène de réputation douteuse, dont le plus grand talent était de savoir choisir son cuisinier. Ici, les insolences du faste venaient s'adoucir et presque s'effacer sous une sorte de bonhomie patriarcale qui pouvait rappeler les tentes de Jacob, l'hospitalité large et grandiose des descendants d'Abraham. Ainsi, quand son comptoir était fermé et ses commis renvoyés, le chef de telle grande maison de banque quittait son bureau, et, parfois sans songer à passer un autre habit, montait dans la belle salle richement tapissée où l'attendaient ses invités. Il n'était point en peine d'en trouver, et maint roturier riche jaunissait d'envie à la vue des carrosses arrêtés devant l'hôtel d'un Sina ou d'un Lévi. Car les Israélites, étrangers à la noblesse comme au peuple, formaient un camp à part au milieu de la bourgeoisie, avec laquelle ils ne se confondaient point; camp de gens sans portée apparente, que l'on

pouvait fréquenter à son aise et sans se compromettre, où venaient les grands seigneurs, tantôt avec une sorte de bonhomie, tantôt avec un air de condescendance, selon l'état de leur bourse, familièrement ou *famillionnairement*. Certes l'intérieur de l'Israélite riche ne pouvait manquer d'attraits ni pour le noble élevé dans des débris d'opulence, ni pour l'homme du monde accoutumé aux élégances et aux raffinements. On y trouvait de vastes salles disposées avec goût, des tentures orientales, parfois des toiles rares, signées d'un Titien ou d'un Corrége; elles faisaient l'orgueil du maître de la maison, qui, souriant d'un sourire un peu malicieux, vous expliquait l'origine de ces tableaux dignes d'un musée royal, et qui en provenaient peut-être. Au centre, et sous le rayonnement des bougies, s'élevait une table chargée de mets recherchés, de vins fins; la vaisselle d'or et d'argent, le plus pur cristal de Bohême projetaient leurs feux sur le damas de Saxe finement ouvré, sur le linge de Frise aux bords frangés ou garnis de guipures coûteuses. Les convives étaient dignes de ces élégances et de ces recherches. Le maître du logis, que sa situation affranchissait de certains

scrupules, pouvait, sans préjudice pour lui-même ou pour les siens, recevoir à sa table l'acteur célèbre, inviter la grande cantatrice, que le préjugé bannissait encore des autres salons. D'un geste empressé, d'un regard caressant, la belle juive, sa femme ou sa fille, se levait pour aller au-devant de la reine de théâtre impatiemment attendue; on pouvait à son gré vérifier si telle tragédienne célèbre méritait encore d'être traitée en princesse après avoir ôté son diadème, si telle danseuse italienne ou française méritait d'être applaudie pour ses reparties comme pour ses pirouettes. Autour de ces beautés admirées voltigeaient l'abbé bel-esprit, dernier reste de la petite colonie philosophique établie à Potsdam, le brillant soldat de fortune, homme d'épée et de plume, aussi expert en fait de manœuvres qu'en matière de sonnets; l'écrivain jeune et déjà illustre ne dédaignait point de venir se mêler à tant de convives aimables ou célèbres. Le musicien connu, le critique hautain, le futur homme d'État causaient ensemble en amis, et, délivrés d'une étiquette gênante, formaient un groupe rieur d'où les saillies, partant comme des fusées, venaient s'abattre sur le sofa de soie où, dans la

lumière diaphane, trônaient les plus grandes beautés du jour.

On a peu de détails sur le père de Rahel; on sait seulement qu'il menait assez grand train; et l'on peut supposer que son intérieur ressemblait à celui-ci. D'après quelques traits, on croit entrevoir un homme plus aimable envers les étrangers qu'envers sa famille, violent et emporté dans l'intimité, ayant pour système de ne jamais témoigner de tendresse à ses enfants, sévère jusqu'à défendre qu'on célébrât leur jour de naissance, comme c'est l'usage en Allemagne, et querellant sans cesse sa femme à propos de leur éducation. Une mort prématurée la laissa de bonne heure veuve et maîtresse d'administrer le bien de ses enfants, trois fils et deux filles.

Rahel, l'aînée, avait alors vingt ans, et depuis longtemps déjà attirait sur elle l'attention de tout ce que Berlin possédait d'hommes distingués ou éminents. Nulle époque, il est vrai, n'était plus propre à faire ressortir les mérites d'un esprit primesautier, à mettre en relief l'originalité d'un jugement hardi, incapable de se laisser gagner par la routine, ou fausser par l'enthousiasme. Ordinairement, le tocsin qui sonne les révolutions

littéraires précède de peu celui qui proclame de plus grands soulèvements. La violente révolution politique qui se préparait en France, tendait et agitait les esprits en Allemagne; le théâtre reprenait l'œuvre jadis inaugurée par Luther. Un homme de bien et d'un grand caractère, simple auteur dramatique pour les princes peu clairvoyants, mais tribun pour le peuple dont il sortait, Lessing, d'une voix puissante, venait de remuer les cœurs en faisant passer devant ses compatriotes des personnages comme Nathan le sage, philosophe platonicien, ou le vieux Galotti, émule de Rousseau par la sincérité aussi bien que par l'emphase. Bien des voix, et des voix imposantes, avaient répondu à son appel. L'œuvre d'émancipation reprise par lui, et soutenue par la volonté d'un roi philosophe et soldat, trouvait des continuateurs dans Herder, Fichte, Emmanuel Kant; des jeunes gens nobles commençaient à fréquenter les universités, à étudier les sciences naturelles. Déjà l'on vantait la vaste érudition, le génie original d'un Humboldt, et du fond de l'âme on applaudissait à l'élan viril qui animait les écrits d'un Wieland, d'un Tieck, d'un Jean-Paul Richter. Deux gloires supérieures, cependant,

dominaient les autres, et les noms de Schiller et de Gœthe, trop grands pour perdre à un rapprochement, se lisaient unis sur le titre de l'*Almanach des Muses*, nom usé en France, nouveau en Allemagne, et qui n'était pas indigne d'une feuille destinée à célébrer la renaissance de la littérature germanique.

Qu'on se figure une jeune fille, une fille de vingt ans, s'associant d'esprit comme de cœur au grand mouvement littéraire et social qui soulevait ses compatriotes. C'est pourtant là ce que faisait Rahel. Avec une instruction fort ordinaire, médiocre même (on veut absolument, disait-elle, que je sois savante, quand je n'ai rien appris), elle portait un intérêt ardent à tout ce qui se passait et pas une des publications si nombreuses qui éveillaient la curiosité publique ne lui demeurait étrangère. « Le Brandebourgeois est né critique, » dit-elle quelque part et avec raison, si l'on considère le nombre infini de brochures et de journaux qui remplissaient Berlin. Parmi tant de richesses, chacun, comme toujours, choisissait son grand homme; le talent médiocre se montrait empressé de faire sa cour au public tantôt par la flatterie, tantôt par

l'injure; mais à travers l'insignifiante mêlée, bien au-dessus des curieux et des imitateurs, on distinguait les efforts de quelques hommes distingués, écrivains de talent, qui, dans la critique, apercevaient mieux qu'un moyen de dénigrement ou bien de réclame. Déjà Lessing, dans son *Laocoon*, avait montré quelle lumière l'analyse peut jeter sur une œuvre d'art, et l'aîné des deux Schlegel, Frédéric, s'efforçait d'appliquer les mêmes procédés à l'examen des tragédies de Racine et de Shakespeare. A leur suite venaient un Brinckmann, un Veit, esprits distingués, qui n'eurent pas le mérite de l'initiative, mais qui, avec un zèle aussi grand que celui des chefs, aidèrent de leurs efforts et de leur plume le travail tout-puissant qui secouait les âmes et les poussait de force vers la lumière et vers l'équité.

Frédéric de Schlegel, comme les deux derniers, faisait partie du cercle de personnes distinguées que voyait Rahel. Les hommes, moins qu'aujourd'hui écrasés d'affaires, s'abandonnaient mieux à la douceur de vivre; le désir de parvenir, l'impatience fiévreuse ne dévoraient point encore le meilleur de leur vie; l'esprit, comme

autrefois le cœur, avait sa chevalerie, et l'on ne considérait pas comme perdus les moments soustraits au travail pendant lesquels on venait rendre hommage à l'intelligence aimable, au jugement sain et droit d'une spirituelle jeune femme. D'ailleurs, un tact parfait laissait entrer une liberté rare dans ses entretiens ; son enjouement gracieux et plein d'abandon venait adoucir ce qui chez toute autre eût surpris, peut-être choqué. Quelqu'un voulait-il lui faire connaître un ami : « Prévenez-le que je suis une sauvage, que l'on peut parler de tout avec moi, » lui dit-elle, « cela nous mettra à l'aise, et nous évitera la préface insupportable de tout commerce amical. »

Mais ce n'est pas son intelligence seule qui lui valait ces amitiés et ces succès. Les femmes du monde, en général, ne s'intéressent qu'à qui les flatte ou bien les distrait ; d'ordinaire elles aiment moins les idées pour elles-mêmes que pour celui qui les exprime ; on les voit préférer le convive agréable qui cherche à plaire à l'homme pensif dont le regard tourné ailleurs marque la préoccupation ou exprime l'indifférence. Il n'en était point ainsi de Rahel. Avec beaucoup d'affabilité

naturelle, et un sentiment très-vif de ce qu'on lui devait, la pensée de se faire une cour ne lui venait pas; elle ne songeait point à se faire traiter en reine par ceux qu'elle recevait en hôtes. On comprend l'agrément d'un commerce affranchi des susceptibilités vulgaires, supérieur aux rivalités de salon.

Les femmes, peu accoutumées à une telle absence de vanité, vantaient la sûreté de son amitié; les hommes, frappés par la netteté de son jugement, louaient le désintéressement et l'attrait d'une bienveillance qui se répandait également sur tous les gens de mérite. La vraie bienveillance est le désir d'obliger et de mettre à l'aise jusqu'aux indifférents, non pour se faire aimer d'eux, mais par une inclination naturelle à faire du bien et à obliger. Telle était celle de Rahel : l'intérêt qu'elle portait à ses amis, loin de se borner à leurs succès littéraires, s'étendait à leurs personnes, à leurs chagrins de famille ou de cœur; elle aimait à les savoir heureux, bien portants, satisfaits des choses et d'eux-mêmes. On admirait encore en elle la loyauté innée d'un esprit incapable de mensonge, la généreuse vaillance d'une âme que nulle considéra-

tion humaine ne pouvait empêcher d'être sincère. Son mari, l'homme qui l'apprécia et l'aima le mieux, disait qu'elle ne croyait jamais se nuire en se montrant telle que Dieu l'avait faite, ni gagner en cachant quelque chose. On ne verrait là qu'un excès d'orgueil, sans cette franchise désintéressée, sans ce constant et incorruptible amour de la vérité qui un jour lui fit dire au prince Louis de Prusse : « Je veux bien vous écrire, mais à condition d'être vraie avec vous, comme avec tout autre. » Sincérité, indiscrétion, bien des gens profitent du premier mot pour commettre la seconde chose. Et que de gens ne promettent d'être sincères que pour avoir le droit de ne l'être pas ! Rahel l'était, et avec une profondeur étrange. Voici comment, après sa mort, M. de Brinckmann raconte les débuts de leur amitié vieille de plus de quarante ans.

« Nous nous vîmes pour la première fois en compagnie assez mélangée. Rahel parla peu, mais ses paroles *ailées*, comme disait d'elles Jean-Paul, n'en trahissaient pas moins le dard pénétrant de la guêpe. Nous autres pensions parler sensément, brillamment peut-être. Moi-même je ne me sentais pas dépourvu de préten-

tions, et, dans cette disposition d'esprit, je hasardaï mainte boutade dont une mienne amie se plaignit. L'âpreté presque insultante de ses répliques me blessa; néanmoins je me tus, ne voulant point montrer de l'humeur. Comme je reconduisais Rahel, je pris un air délibéré, et, tout souriant, lui demandai si elle ajoutait foi aux déclarations de mon adversaire. — Nullement, me répondit-elle, — pourtant ce châtiment vous était dû. Votre amie, bien qu'elle pût avoir tort, exprimait une pensée sérieuse que vous vous êtes empressé de tourner en ridicule. Vous vouliez faire rire à ses dépens, et vous y avez réussi : j'appelle cela de la vanité. Une conviction sincère, fût-elle fondée sur l'erreur, mérite des ménagements; la vanité, par contre, n'en mérite point. Vous en avez eu pour votre esprit, de quoi vous plaignez-vous? Il vous faudrait entendre bien autre chose, si j'étais votre amie. » Elle me regardait de son œil profond, sincère, pénétrant. « Puissiez-vous le devenir, » lui répondis-je en m'emparant de sa main par un mouvement involontaire et irréfléchi. »

II

Dès qu'une femme supérieure ou simplement aimable sort de l'obscurité, on veut aussitôt connaître son histoire intime, savoir à quoi s'en tenir sur les fautes qu'elle a pu commettre, ou sur l'énergie qu'elle a pu déployer. La malveillance, toujours en éveil, épie ses moindres gestes; elle appelle la vertu froideur, et repousse le mot de faiblesse comme trop doux pour désigner certains écarts que l'envie ne pardonne point. Comment s'en étonner? Elle ne reconnaît les qualités brillantes que pour étaler plus rudement les fautes, et se venge du mérite en condamnant les passions ou les peines dont la médiocrité se trouve naturellement préservée. On songe trop peu aux séductions auxquelles exposent un esprit pénétrant et vaste, le prestige d'un grand talent ou d'une grande beauté; les erreurs qu'ils provoquent paraissent funestes si l'on pense aux chagrins qui les accompagnent, aux regrets qui leur font cortége. Ces mêmes chagrins, pourtant, et ces mêmes regrets devien-

nent la sauvegarde et comme la rançon de l'honneur compromis. Les contemporains, égarés par la médisance, s'y peuvent tromper, jamais l'avenir; personne encore n'a osé placer Ninon souriante auprès de mademoiselle de Lespinasse en pleurs, madame de Montespan auprès de mademoiselle de la Vallière, la triste religieuse du Paraclet auprès de la joyeuse abbesse du couvent de Chelles.

« Si l'innocence est belle, la vertu n'est qu'un replâtrage, » a dit Rahel. Étrange parole et qu'il faut tâcher d'interpréter loyalement. Elle entend par là que la candeur naturelle, la pureté intime de l'âme, la sincérité et la virginité du sentiment primitif sont la seule chose digne d'estime, tout le reste n'étant que régularité extérieure et affaire de convention. Il est certain qu'une jeune fille trop bien aguerrie contre le danger perdrait beaucoup de son prestige; et la sagesse toujours alarmée, toujours vigilante, convient mieux à trente ans qu'à vingt ans. Rahel, de bonne heure habituée à l'admiration et aux respects, devait moins qu'une autre se méfier de certains hommages que justifiaient les mœurs du temps, encore empreintes de cette fadeur galante que l'on

retrouve dans les peintures du siècle dernier. Il ne faut point s'étonner si quelque illusion vint se placer entre elle et la vérité rude, si parmi les hommes distingués qui l'entouraient il s'en trouvait un dont elle épiait plus volontiers l'arrivée, à qui elle tendît la main de plus loin, avec qui elle échangeât avec plus de plaisir ces petits billets piquants qui sont le prélude et l'occasion d'un sentiment plus fort. D'ailleurs comment supposer des sentiments vulgaires lorsqu'on ignore ce que c'est qu'un sentiment vulgaire? Comment une jeune fille pure reconnaîtrait-elle la lâcheté ou le mensonge sous ces dehors de loyauté communs à tous les hommes bien élevés ou bien nés que l'on rencontre? Rahel tomba dans cette erreur si naturelle; elle s'attacha à un homme faible, vain, qui ne sut ni l'apprécier, ni l'aimer. Quoi qu'on puisse dire ou penser, l'honneur d'une femme honnête vaut celui d'un honnête homme, et l'on n'y peut porter atteinte sans se flétrir. Celui-ci y gagna le mépris, puis l'oubli. Faisons pour lui comme le hasard; tirons le rideau sur ce lâche abandon dont la victime ne pouvait se plaindre; n'accordons point à ce souvenir l'honneur de le laisser plus qu'il ne faut mêlé à la

plus belle moitié d'une vie qui méritait d'appartenir tout entière à un Varnhagen.

Mais entre ce moment et l'heure tardive où Rahel se maria, près de vingt ans devaient encore s'écouler. Elle n'avait jamais aimé Berlin, ce large Berlin vide, monotone, poudreux, comme elle l'appelait ; à présent elle se prit plus que jamais à détester ces places désertes, ces longues files de maisons blanches qui blessent la vue. L'aspect de sa ville natale lui devint antipathique, plus encore le sourire sec, la mine suffisante des rares passants ; elle éprouvait une insurmontable aversion pour ces physionomies moqueuses sans gaieté, ironiques sans tristesse ; ces teints blêmes, ces regards ternes lui rappelaient l'immobilité des eaux mortes, l'aridité blafarde des larges plaines sablonneuses qui se déploient comme un suaire autour de la ville. Elle était Juive et non Allemande ; un sang plus chaud la préservait de toute langueur comme de tout affaissement ; comme autrefois son âme ardente s'élançait vers le mouvement de la vie, comme autrefois on la rencontrait dans le monde et au théâtre, comme autrefois on la voyait lire, écrire, sourire ; mais au fond la plaie restait ou-

verte et douloureuse sous l'uniformité routinière de ces passe-temps. « Ma tristesse, écrit-elle, n'est point de celles qui s'effacent ou répandent à volonté sur le paysage des teintes d'une mélancolie douce; c'est le paysage même, chez moi, qui est ravagé, et mon humeur éternellement souriante n'y peut plus verser que des rayons fugitifs. »

Elle avait besoin de changer d'habitudes et d'entourage; dans l'impatience qu'elle en éprouvait, elle se mit en route pour Paris, où résidait madame de Humboldt, l'une de ses amies les plus anciennes et les plus éprouvées. Ce fut chez elle qu'elle descendit. Une ancienne prédilection attirait Rahel vers la France; sa mobilité d'esprit, son enjouement la rapprochaient de nous; personne ne goûtait mieux cette bonhomie fine, cette pétulance moqueuse qui ont produit tant de charmants causeurs et tant de charmants écrivains. D'ailleurs elle parlait couramment le français, et l'écrivait bien; même elle le préférait à l'allemand, si l'on en juge par l'abondance des mots français qu'elle substitue à ceux de sa langue. « N'imaginez pas, au moins, que chose semblable m'arrive quand je parle français, »

écrit-elle par manière de taquinerie à un brave Allemand de ses amis qui se permet de l'en blâmer. Une lettre à son frère, le poëte Louis Robert, exprime encore mieux ce goût. Elle venait de quitter Paris pour Bruxelles. « On se sent ici, dit-elle, comme parmi les Barbares. Au théâtre, j'ai eu le mal du pays. Hors de la France, on ne retrouve point la France. Il en est d'elle comme du bon air, on n'en sent le bienfait que lorsqu'on respire un air renfermé. » En présence de cette prédilection si vive, on est surpris de ne trouver dans ses lettres aucun détail précis, rien qu'un petit nombre d'observations générales, justes sans doute, mais dont la forme un peu vague ne se grave point dans l'esprit comme tant de charmants croquis qu'elle a jetés ailleurs. Çà et là, pourtant, un trait piquant vient relever ce style terne d'une personne affaissée par le malheur; on croit voir des étincelles voltiger à travers les cendres d'un incendie. Un jour, revenant d'un théâtre du boulevard, elle écrit : « Décidément, le peuple qui a inventé le couplet ne saurait faire école en musique. » Cela est vrai, le vaudeville détruira toujours l'opéra. Dès qu'on a Béranger, on ne peut avoir Beethoven.

Somme toute, les femmes n'ont d'autre patrie que l'endroit où elles ont aimé. Son cœur était demeuré en Allemagne, si son esprit était en France, et toutes ses pensées allaient vers le pays rempli des ruines de son bonheur. Une autre circonstance venait raviver ses peines et renouveler des émotions à peine endolories : le mariage de sa sœur cadette, fiancée à un jeune magistrat d'Amsterdam. Pour certains motifs qu'on ignore, cette sœur, à ce qu'il paraît, hésitait encore, et avait demandé conseil à Rahel. Rien ne montre mieux, selon moi, son état d'esprit que cette réponse étrange où la folie se mêle au bon sens, l'amertume à l'ironie, comme dans Shakespeare. On y sent l'épanchement confus d'un cerveau fiévreux, on y entend gémir un cœur blessé au vif dans ce qu'il a de plus sensible et de plus noble : « Certes, il faut songer à réparer ta santé, mais seulement à Amsterdam. Ce point me semble important, ta maladie, comme la mienne, ne provenant que par santé... Je voudrais, s'il se pouvait, vous épargner mes maux. Les gens, les gens *comme nous*, s'entend, à tout moment se sentent soulevés par l'angoisse et le doute. Le tout est de regarder l'angoisse et le

doute en face, comme des ennemis que l'on veut braver. Et puis c'est le nom des choses qui fait peur. Tu ne nous quitteras point, c'est moi qui te le dis. Ne quitte-t-on pas toujours un lieu pour un autre? Car la durée de ton absence n'est point fixée, *rien* n'est fixé. Et sache une chose : *Tout* n'est point fini avec le malheur. Ceci au pire, car on ne peut *rien* prévoir. Que ne puis-je te faire partager un sentiment, un don! Tu voulais épouser Charles, tu avais tes motifs. Eh bien, ces motifs, rien ne saurait les détruire, ils subsisteront, quand même l'objet viendrait à manquer. Le manque de durée, la séparation inévitable entre l'objet et les motifs, c'est là, vois-tu, l'explication finale de tout ce qui est humain. Tu ne veux pas appartenir à l'humanité? Bien; détruis-toi. Chez moi, c'est l'opposé. Cela *seul* qui a un terme, cela *seul* qui est humain me tranquillise et me console. »

III

Le mariage de la sœur, l'avarice de la mère qui lui refusait les moyens de prolonger son absence, rappelèrent Rahel plutôt qu'elle ne le

souhaitait parmi les siens, alors divisés d'intérêts et d'opinions. La mère, avec un jugement sain, manquait d'élévation d'esprit; un reste d'habitudes rapaces trahissait son origine juive; on la voyait préoccupée de mainte économie sordide que sa situation aisée ne justifiait point. C'est ainsi qu'elle venait de refuser un trousseau convenable à sa fille cadette, et à Rahel le reste d'une part de succession que Rahel aussitôt cessa de réclamer. Les fils à cet égard tenaient de la mère, et partout où il est question d'argent, on les trouve un peu prompts à profiter du désintéressement de leur sœur. Rahel était toujours prête à se dépouiller pour leur venir en aide. Elle était clairvoyante pourtant, quoique dévouée; on la pillait, mais on ne la trompait pas. Elle voyait bien que son frère aîné mettait le bonheur dans un portefeuille gonflé de billets de banque. « Je suis bien aise, écrit-elle, d'apprendre que tout va selon ses souhaits, cela signifie qu'il amasse de l'argent. » Blessée par d'aussi mesquines tracasseries, elle avait songé un moment à ne point quitter Paris; mais son attachement aux siens triompha du désir de vivre indépendante, et elle revint habiter chez sa mère, propriétaire de l'une

des plus belles maisons de la Jaeger-strasse.

D'autre part, ses amis dispersés souhaitaient son retour; chacun regrettait le vide de ce salon élégant où le ton le plus parfait subsistait côte à côte avec un laisser-aller que l'on ne retrouvait point ailleurs. L'esprit et la beauté ne suffisent point pour gouverner un salon, il faut encore ne point dépendre de ses hôtes, ne point être sollicité par ses hôtes, n'avoir rien à leur demander ni à leur accorder. Un rang trop élevé fait des courtisans, un rang trop bas diminue le respect, ou tout au moins encourage des libertés mauvaises. Avec la situation, il faut encore le talent. Peu de personnes savent se montrer assez promptes et assez délicates, garder la grâce et acquérir l'ascendant, saisir au vol les nuances, approuver ou réprimer d'un regard, puis, comme un accompagnateur habile qui mesure le clavier à la voix du chanteur, hausser et baisser à volonté le ton de l'entretien, maintenir l'équilibre entre les sons disparates, et mettre l'harmonie entre ceux qui paraissent le moins capables de s'accorder.

Rahel possédait tous ces avantages, et bien d'autres encore : elle était inépuisable en idées,

en aperçus, en saillies. D'une main légère, et comme en se jouant, elle effleurait les sujets les plus graves ; elle pouvait, sans bizarrerie ni emphase, causer à son gré de religion ou d'amour, discuter les idées du dernier traité philosophique comme la musique du dernier ballet. On avait déjà vu les mêmes qualités réunies chez sa contemporaine mademoiselle Necker. Plus d'une femme, depuis mademoiselle de l'Espinasse, s'était instruite à l'école de la vie, plus d'une jeune fille était devenue docte à écouter les leçons de son fiancé ou de son père. Mais, au dire des meilleurs juges, on n'avait point encore rencontré un ensemble de qualités comparable à celui-là, tant de génie uni à tant de grâce, tant de sagesse à tant de naturel, tant de passion à tant de candeur; on n'avait point encore remarqué chez une femme un goût aussi élevé pour les arts, un intérêt aussi vif pour toutes les graves questions qui agitent et ennoblissent l'homme. Le grand Gœthe, peu enclin à surfaire la valeur d'un esprit féminin, se plaisait à l'appeler « une fille « généreuse. Elle est puissante par sa manière « de sentir, et légère dans sa façon d'exprimer ce « qu'elle ressent, « disait-il. » Le premier de ces

« dons la rend imposante, le second la fait trou-
« ver aimable. Elle attire par la force d'une ori-
« ginalité toute-puissante, et qui jamais n'em-
« prunte rien à l'impulsion du caprice. Elle est
« toujours elle-même, bien que toujours elle soit
« nouvelle ; ses dehors sont calmes ; elle est de
« ces âmes que j'aimerais à nommer belles.
« Mieux on la connaît, plus on se sent attiré et
« doucement enchaîné. »

Néanmoins, la beauté extérieure lui manquait ; elle était petite de taille ; elle n'avait rien d'imposant ni de piquant, sa figure était ordinaire ; mais le plus divin et le plus délicieux sourire rayonnait sur ses traits irréguliers; un teint pur laissait entrevoir l'émotion la plus fugitive, et son âme, tout entière sur son visage, rendait indifférent à des formes que personne ne songeait à examiner. « Quand je la vis, il me sembla voir entrer la plus aimable des fées, » s'écrie Varnhagen au souvenir de leur première entrevue. Quelqu'un la comparait à l'Iphigénie de Gœthe. Cela parut faible à M. de Gualtieri, l'un de ceux que touchait le plus la noble candeur de son âme. « Qu'y a-t-il de commun, dit-il, entre elle et la fille d'Agamemnon, si ce n'est ce quelque

chose qui tient de la divinité? L'une ne possède que des contours, il y a chez l'autre une âme qui embellirait les plus irréguliers, et ferait oublier les plus beaux. » « Vous êtes la personne du monde la plus singulière, lui écrit-il, il n'appartient qu'aux âmes privilégiées de vous aimer, et pourtant elles ont souvent cela de commun avec les plus communes ; vous semblez ne jamais dire rien de saillant, et cependant personne ne dit rien comme vous, ou plutôt vous ne dites jamais rien comme les autres; vous paraissez à la portée de tout le monde, et personne n'est à votre portée; on vous croirait savante, et vous ne savez rien, ou plutôt vous savez tout sans rien savoir; vous méprisez toutes les vertus et vous les avez toutes. Vous les exercez sans effort, et pourtant c'est avec un art supérieur que vous les pratiquez; votre grandeur vous met au-dessus d'elles, et vous vous abaissez jusqu'à elles; les sots vous trouvent de l'esprit parce que vous leur en donnez, et les gens d'esprit vous en trouvent, bien qu'à côté de vous on les trouve sots. Comment faites-vous? Êtes-vous une fée, un esprit follet, un bon génie? Une chose sûre, c'est que vous exercez l'ascendant des âmes vraiment

fortes, c'est que vous possédez un attrait inexprimable, un je ne sais quoi qui tôt ou tard vous fait dominer sans qu'on y prenne garde, qui plaît, captive, entraîne... » Celui qui s'exprimaít ainsi n'était point un courtisan beau parleur, mais un soldat qui se piquait de dire la vérité. Loin d'être galant, il passait auprès des femmes habituées aux fades madrigaux du dix-huitième siècle, pour un esprit trop sincère, c'est-à-dire rude; elles s'accommodaient difficilement de ses façons brèves, un peu dédaigneuses. Son jugement, qui n'est pas surfait, n'en est pas moins surprenant; on n'a point coutume de rencontrer des hommages aussi enthousiastes, surtout aussi délicats. Ils frappent encore davantage lorsqu'on se rappelle les mœurs du temps, les façons soldatesques, la vilaine manière dont la cour de Potsdam avait alourdi l'épicurisme français, lorsqu'on se représente ces viveurs habitués par ton à ne chercher l'esprit que derrière les portières d'un boudoir et sur les lèvres fardées d'une comédienne.

On s'étonne moins si l'on songe combien, au sortir de cette friperie malsaine, ils devaient goûter l'aspect d'un salon honnête, la saveur

d'un entretien calme après le délire fiévreux des cerveaux excités par l'orgie. D'ailleurs, l'honnêteté, comme ces baumes composés de plantes forestières, a je ne sais quelle fraîcheur pénétrante qui ranime les âmes les plus usées. Personne, certes, ne venait là pour faire provision d'épigrammes, comme chez Sophie Arnoult, ou pour assister à un cours d'éloquence, comme chez madame de Staël. Les yeux n'y trouvaient point, comme chez madame Récamier, le plaisir de s'arrêter sur des formes irréprochables, sur des traits consacrés par l'admiration du passé. Un vaste salon de famille, des tentures pâlies, une femme médiocrement jeune et médiocrement belle offrant du thé à quelques amis et à quelques parents, certes, on ne voit point là de quoi attirer tant de convives illustres par l'intelligence et par le rang. Cependant ces siéges un peu fanés attendaient les hôtes les plus illustres ; un étranger qui fût entré là par hasard eût cru rêver en entendant ces vieux domestiques, peu faits au rôle d'huissier, annoncer des noms comme celui du prince Radziwill, un vrai gentilhomme, celui du prince Louis de Prusse, un vrai héros. Assurément, de tous ceux qui venaient là, celui

que l'on remarquait le plus était ce noble jeune prince, dont le visage touchait par une expression de loyauté parfaite, et dont le regard pensif avait l'attrait intime des peines secrètes. Le tendre sourire de l'amour partagé s'y mêlait à la tristesse inquiète du patriote, la finesse de l'artiste à l'enthousiasme chevaleresque du capitaine destiné à finir comme l'un de ces héros antiques, ses pareils en beauté et en valeur. C'était bien là le corps robuste que quatre hommes soulevant une litière devaient au soir de Jéna emporter tout sanglant vers un palais en deuil, la tête charmante qu'une souveraine en larmes devait ensevelir sous les lauriers dans une veillée suprême. Quand pour la première fois on le vit chez Rahel, cette fidèle amie de sa bien-aimée, il avait environ vingt-huit ans, et souffrait d'une grave blessure reçue à Valmy. Mais la souffrance ne le domptait pas; il avait passé sa jeunesse dans les camps, reposé mainte nuit à la belle étoile; plus d'une fois il avait ri en mangeant son pain sec après une journée de jeûne, et ranimé par ses saillies le cœur des pauvres soldats ses camarades, qui se chauffaient au feu de son bivouac. Le roi son oncle, un peu jaloux de son ascendant, ne pouvait

s'empêcher d'admirer et d'aimer son courage; mais ce qui lui avait gagné le cœur du peuple, c'étaient tant de traits d'humanité généreuse et de naïve bonté que son haut rang mettait encore mieux en relief. Personne n'oubliait qu'à Valmy, et sous le feu même de la canonnade, on l'avait vu risquer sa vie pour sauver celle d'un pauvre blessé, et les jeunes femmes, l'œil humide, se plaisaient à rappeler cet autre trait qui le montrait soulevant, d'un bras d'Hercule, un chariot dont la roue enfoncée pesait sur le corps d'un paysan entouré de spectateurs impuissants et maladroits. Grand capitaine, comme l'archiduc Charles, il n'était pas moins grand musicien, et son beau talent d'improvisateur ne se déployait jamais plus magnifiquement qu'à l'aurore des nuits fiévreuses, après l'orage des plaisirs tumultueux où son âme fougueuse l'entraînait et le plongeait. Alfred de Musset, Henri Heine, d'autres encore ont montré quelle finesse, quelle délicatesse presque féminines certaines âmes privilégiées savent porter jusque dans leurs égarements. On lui parlait un jour d'une maitresse vulgaire dont on cherchait à le détacher. Il fit entendre qu'on prenait trop de peine : « Jamais, dit-il,

son souvenir ne me vient quand je fais de la musique. » Il l'aimait, ce grand art, en véritable Allemand, c'est-à-dire non en dilettante, mais en fidèle, et les artistes trouvaient en lui non-seulement un protecteur, mais un frère, témoin ce pauvre violoniste, père de famille, au bénéfice duquel il voulut jouer.

Voilà pourquoi sans doute il aimait à venir se mêler à un cercle où il était libre de causer non comme un prince avec des courtisans, mais comme un homme avec d'autres hommes. D'ailleurs, il trouvait sur toutes les lèvres, et dans toutes les âmes son plus fort et son plus intime sentiment, celui de la patrie. La Prusse semblait proche du moment où elle cesserait d'être, et toutes les âmes fières se roidissaient contre la domination du conquérant. Une nation, comme un homme, a raison de tenir à son nom, et ce mot de patriotisme, si souvent et si amèrement tourné en ridicule, cesse de l'être si l'on songe à toutes les passions et à toutes les distinctions de race, à toutes les convictions d'esprit et de cœur qui viennent s'y rattacher. Mais parce qu'on y sentait et que l'on devait y sentir les misères et les espérances publiques, il ne faudrait point en con-

clure que le salon de Rahel ressemblât à un club, à un club politique, que l'on y négligeât ces sujets secondaires qui favorisent l'engouement et provoquent ce vif assaut d'agressions et de répliques qu'accompagnent le sourire et l'étincelle des plus beaux yeux. Le rire lui-même y devait résonner quand le brillant Gentz entrant tout essoufflé, demandait à Rahel la permission d'aller dormir une heure sur le sofa d'un cabinet voisin, « afin de se reposer de la poursuite de ses créanciers, » disait-il, ou quand la coquette madame Unzelmann, une célèbre actrice du jour, mettait toutes voiles dehors pour amuser les gens aux dépens d'un grave critique, misanthrope et grondeur de parti pris. Ces soirées, j'imagine, ne devaient manquer ni d'originalité ni d'entrain, avec de tels convives. Pourtant j'aime mieux me figurer les instants d'épanchement intime qui les suivent, ces moments si doux où restée seule entre deux ou trois amis, parfois auprès d'un seul, la brillante Rahel, ne laissant plus voir que la bonne et simple Rahel, se tait pour écouter le récit d'un chagrin, ou reprend la parole pour encourager un effort. Alors par degrés la conversation s'y détend, un grand calme, doux comme le reflet

amorti des lumières, envahit le salon si bruyant tout à l'heure. Peu à peu le silence augmente, les chuchottements entrecoupés cessent, et dans le geste de cette main tendue vers Rahel, dans cet adieu muet, je crois sentir le repos soudain, l'expression attendrie d'un cœur apaisé et reconnaissant.

IV.

Toute grandeur a ses inconvénients, même une royauté de salon, surtout quand cette royauté, appuyée sur une supériorité personnelle, manque de titres officiels et de défenseurs autorisés, quand ni le prestige d'un grand nom, ni l'aide d'une parenté influente ne viennent l'autoriser ou la soutenir.

Elle avait des amis, mais des amis ne suffisent pas. Si chevaleresque que soit un ami, on ne peut attendre de lui l'abnégation d'un père ou le dévouement d'un mari ; du moins il faut remonter au temps de Pylade et d'Oreste pour y trouver de pareils exemples. Ceux d'aujourd'hui, le cas échéant, vous prêtent volontiers cent francs; et parmi les bons nageurs on en trou-

verait plus d'un, sans doute, qui pousserait l'héroïsme jusqu'à vous repêcher, si vous aviez la maladresse de vous noyer. Par bonheur, j'allais dire par malheur, on n'est pas toujours forcé d'emprunter cent francs, on n'est pas toujours en train de se noyer, ce qui rend ces sortes de dévouements inutiles. Rahel à ce moment n'en avait pas besoin. Plus tard, il en fut autrement, et heureusement ce fut à l'époque où le titre de fiancé, se joignant à celui d'ami, permit à Varnhagen d'acheter des habits à celle qu'il aimait, et des bas pour couvrir ces pieds qu'il avait pris *nus*, comme elle le disait. En attendant, et comme on la savait prompte à aider mieux qu'avec son argent ou ses hardes, les gens la traitaient un peu comme une fontaine établie pour le bien public, et où chacun peut à volonté venir puiser des bienfaits.

On suppose assez volontiers que les femmes non mariées n'ont rien à faire sinon à se dévouer au service d'autrui, et passer leur vie à obliger des étrangers. Pour ce qui concerne Rahel, personne ne semblait soupçonner que son temps pût lui appartenir; les demandes indiscrètes venaient incessamment l'assaillir. Elle s'en

plaint, mais sans aigreur, et avec une malice pleine de bonhomie. En première ligne, il faut citer les auteurs inconnus, les poëtes méconnus qui, non contents de la bombarder de leurs œuvres manuscrites, lui faisaient entendre qu'ils attendaient d'elle une réponse écrite, c'est-à-dire quatre pages de compliments. « Je dois tout lire, les autres veulent tous écrire, cela est injuste. J'ai envie de faire comme tout le monde, cesser d'être un lecteur, devenir à mon tour un écrivailleur. »

Parfois l'indiscrétion devient révoltante : une fille séduite, personne maussade et grossière, accapare ses bienfaits et ne prend même pas la peine de la remercier. D'autres fois, elle subit les épanchements des comédiennes de haut parage qui tenaient alors à Berlin l'emploi des dames du demi-monde. Parce que Rahel avait aimé, et sans doute avec abandon, elles la supposaient savante en affaires de cœur, et n'hésitaient pas à venir lui confier les misères qu'elles décoraient du nom d'amour. « Ces femmes, dit Rahel, me rendent idiote, m'abîment les nerfs. Insignifiance, imprudence, platitude, tout s'y rencontre. Leurs qualités mauvaises ou même

bonnes manquent de raison d'être, n'ont pas le moindre rapport entre elles. Avec cela elles comparent avec tant d'assurance leurs sentiments aux miens, que j'ai envie de me sauver. Mentir est leur affaire, et mentir m'ennuie à mort. Mais pour ne point mentir il faut du jugement. Toutes leurs misères proviennent de là, ce sont des mensonges vivants. » On rencontre un peu plus loin les tentatives d'une jeune fille qui, après l'avoir traitée de personne équivoque, tombe chez elle un matin et tout effarée et en pleurs, vient lui demander conseil à propos d'une catastrophe scabreuse sur laquelle Rahel devait être fort empêchée d'avoir un avis. Elle en donna un, néanmoins, sans sensiblerie comme sans embarras, avec l'imperturbable courage, avec le sang-froid simple d'une sœur de charité qui panse une plaie imprimée par le vice.

Devant cette plante rare envahie par les ronces, on se demande si nul n'aura le courage de venir l'en arracher, si parmi tous ceux qui se disent ses amis il ne s'en trouvera pas un assez résolu pour étendre le bras sur elle, assez généreux pour lui assurer un abri dans son cœur et sous son toit. Sans doute, les vrais dévouements,

les grandes générosités sont rares et difficiles; elles sont souvent châtiées par le repentir; l'opinion ne les autorise guère; le monde, qui ne procède que par règles de conduite, n'a point de règle de conduite tracée pour ceux qui s'élèvent au-dessus de ses propres banalités. Rahel la première ne se faisait point illusion sur les misères attachées à sa condition de juive; elle connaissait la tache ineffaçable de sa réputation compromise. Pour ceux-là mêmes qui l'estimaient le mieux, elle demeurait la *petite Levin*, comme l'appelait le prince Louis; pour ceux-là mêmes qui l'aimaient le mieux, elle demeurait marquée du signe qui semblait destiner toute sa vie au veuvage.

Contre toute prévision, cependant, un sentiment généreux devait venir condamner, cette fois, les préceptes vulgaires du bon sens; un noble effort allait triompher des banalités établies pour l'usage des existences banales. Cette résolution intrépide, et qui devait rencontrer mille obstacles, exigeait mieux, il est vrai, qu'une âme usée aux frottements du monde par la routine de l'habitude et du raisonnement; un esprit juste et ferme, un cœur encore droit et

jeune, un homme capable de méditations et d'enthousiasme pouvaient seuls apprécier la situation navrante de cette noble intelligence jetée en proie aux indifférents et aux ennuyés. Ce cœur droit, ce viril jugement, cette passion réfléchie se rencontrèrent en M. de Varnhagen, alors à peine âgé de vingt-trois ans.

Il revenait de Halle, où il venait de prendre le diplôme de docteur en médecine. Néanmoins cette profession, celle de son père et de son grand-père, ne lui plaisait point; et déjà son esprit fin, son jugement un peu dédaigneux, s'essayaient dans les lettres et la critique qu'il mania plus tard avec tant d'éclat. Sa première rencontre avec Rahel, dont il avait souvent entendu l'éloge, eut lieu dans une maison tierce, où tous deux se trouvaient comme visiteurs. Rahel avait au moins trente-six ans et j'ai dit qu'elle n'était point belle. Varnhagen, en revanche, lui découvrit un attrait bien autrement puissant, celui de la jeunesse morale, de la grandeur simple, de la naïveté vraie, bref, de l'inconnu. Il songea, en la voyant, à ces mythes charmants qui planent sur l'aurore des mondes, et, sous une forme éternellement jeune, présen-

tent des énigmes que la sagesse humaine s'efforce en vain de pénétrer.

« Tout d'abord, dit-il, je dois dire qu'elle me fit éprouver le bonheur le plus rare, celui de contempler pour la première fois un être complet. Complet par l'intelligence et le cœur, le plus parfait mélange d'esprit et de naturel. Mieux encore, j'aperçus des fibres de sensitive toujours prêtes à vibrer au sentiment latent et profond de ces lois imposantes qui sont le mobile des mondes, comme celui du dernier de ses habitants. Partout de l'ensemble, de l'équilibre, des vues aussi naïves qu'originales, frappantes par leur grândeur comme par leur nouveauté, et sans cesse d'accord avec ses moindres actions. Tout cela imprégné du sentiment de l'humanité la plus pure, guidé par la conscience la plus active du devoir, traversé par le plus noble oubli d'elle-même devant des joies et des douleurs étrangères... Puis à côté de cette pénétration profonde, de cette sagesse rare, des trésors infinis de candeur et de grâce, le signe caractéristique et impérieux des passions toutes puissantes à côté du regard le plus attrayant, du sourire le plus irrésistible... Ce portrait semble fait pour dérouter, »

ajoute Varnhagen; et en philosophe, en amoureux, en Allemand, il lui semble que ces traits lui rappellent ceux du sphinx antique. Mais bientôt tout doute se dissipe pour lui à la clarté d'une pensée magnifiquement humaine : « J'eus d'abord la ferme et religieuse conviction que, *quoi qu'il en fût*, j'avais devant moi le type le plus rare et le plus précieux d'une intelligence. » Dès le début de leur liaison, toute méprise, on le voit, devenait impossible. Pareillement la disproportion d'âge, presque choquante ailleurs, devait être nulle entre ceux qu'unissaient des liens aussi immuables et aussi forts. « Nous n'y apercevions qu'un accident insignifiant, nul sur nos décisions, » dit M. de Varnhagen, rappelant, bien après la mort de Rahel, qu'à soixante ans celle-ci était encore à ses yeux ce que la vie lui avait montré de plus charmant et de plus neuf.

Ici, involontairement, on se demande si l'attrait fut réciproque; faut-il croire que Rahel, comme lui, entrevit tout de suite l'unique ami possible, le seul dépositaire de sa confiance et de son cœur? Ce qui est certain, c'est qu'elle l'estima, qu'elle compta sur lui, qu'elle aima l'âme loyale, le cœur ferme et sûr de l'homme à

qui huit ans plus tard, et du fond de sa détresse, elle pouvait écrire : « Va, je n'ai pas peur, je t'attends, je sais que tu ne me laisseras pas. » Ils n'avaient pas été longtemps à reconnaître la puissance de leur sentiment, à comprendre que rien ne pourrait les désunir. Mais à vingt-deux ans un homme n'a pas le droit de rester oisif, inutile aux autres ; Rahel, la première, le poussait à une séparation que leur raison et leur noblesse d'âme jugeaient nécessaire. Il devait entrer dans la vie, servir sa triste patrie blessée et foulée, contribuer au grand effort commun vers la délivrance, donner sa force, sa peine, son temps, et peut-être aussi son sang.

C'était au fort de l'été, et Rahel, incommodée par la chaleur et le bruit de la ville, avait loué un petit appartement presque aux portes de Berlin, à Charlottenbourg, ancienne demeure royale, délaissée depuis que Frédéric avait bâti Sans-Souci. C'est un endroit silencieux, un peu triste, avec de grandes avenues royales et de larges pelouses nues dont l'aspect monotone ne manque pas de grandeur. Les maisons, un peu basses, se dérobent à demi sous les tilleuls, on y trouve des ombrages majestueux et anciens ; derrière

les grandes cours désertes se montrent de nobles constructions; les espaces vides des hautes galeries qui servirent autrefois d'orangerie s'allongent à travers la verdure transparente des arbres taillés en muraille. Je la connais, l'avenue qui mène au château, cette tranquille Schloss-strasse où Rahel demeurait; j'ai dû voir en passant le banc de pierre, la petite place abritée par les tilleuls où tous les soirs, assise à la porte de la maisonnette, elle attendait l'homme que dans son cœur elle appelait déjà son fiancé. Les espérances, après trente ans, sont plus tenaces qu'à vingt; le cœur, comme l'intelligence, a trouvé sa voie, et les sentiments imprimés au plus profond de l'être ne sauraient plus s'en détacher sans déchirement : c'était là, j'imagine, ce que se disait Rahel aux heures pensives qui précédèrent celle de la séparation, et dans ces belles soirées tièdes, où, la main dans la main, ils songeaient ensemble aux joies paisibles de l'avenir. Plus d'un doute, peut-être, venait planer sur des projets encore aussi éloignés, plus d'une incertitude arrêtait, dans leur vol, des espérances issues d'une affection aussi nouvelle. Varnhagen admirait trop Rahel pour ne pas se trouver mé-

diocre auprès d'elle; il pouvait craindre qu'un meilleur et plus grand que lui ne parût; une étreinte plus puissante pouvait faire glisser de sa main la main de Rahel. Elle, de son côté, devait songer à tant de hasards cruels, à ceux qui menacent la vie, à ceux qui troublent les affections; son cœur meurtri par une pensée secrète devait se représenter les railleries du monde, l'ascendant de l'opinion, et tout ce bruit confus des raisonneurs vulgaires, qui, appuyés sur une date, s'arrogent le droit de contrôler et de condamner les sentiments les plus forts et les plus vrais. Pensées vulgaires et sans pouvoir sur les nobles esprits qu'ils ne faisaient que traverser! Tous deux sentirent bientôt que le véritable amour n'a rien à craindre des discours mondains, des considérations positives, du pli d'une ride; un souffle de vent étranger ne saurait détruire les affections fortement enracinées dont le germe vivace repose abrité au plus profond du cœur.

II

LE TALENT ET L'ÉCRIVAIN

I

Rahel n'a point écrit, du moins en vue de se faire imprimer. Tout son bagage littéraire, rassemblé par les soins de son mari, consiste en trois volumes de lettres écrites pendant une quarantaine d'années et parmi les changements successifs que l'état de jeune fille, de personne indépendante, enfin de femme mariée et d'ambassadrice apportèrent dans sa façon de vivre. Ces lettres adressées à son mari, à ses parents, souvent à des amis, parfois à de simples connaissances, sont, comme la plupart des lettres intimes, le miroir du moment où elles furent tracées ; on y trouve tout ensemble l'image d'une vie et l'histoire d'une âme; la réflexion s'y mêle au récit, les dissertations font suite aux narrations ; on y revoit tous les traits distinctifs d'une époque à côté des péripéties bourgeoises d'un intérieur.

Madame de Sévigné, bien auparavant, a fait la même chose ; cependant, malgré la célébrité de ses lettres, on se contente de les admirer sur la foi de deux ou trois échantillons, et de leur accorder une place d'honneur entre les rayons de sa bibliothèque. Rien de plus simple à expliquer. L'esprit, chez madame de Sévigné, ne recouvre pas toujours la pauvreté du fond ; les détails de pot-au-feu trop répétés fatiguent ; on se lasse des confidences de la mère de famille qui veut marier son fils, pousser son gendre. Au fond de tous ces récits comme de tous ces détails on retrouve toujours la Parisienne positive, femme d'entente et de tact dans les questions du monde, de bon conseil dans celles d'intérieur ; d'ailleurs spirituelle et sensée, mais avant tout Parisienne, c'est-à-dire sèche, un peu commère, ne sentant guère que ce qui la regarde en particulier, n'apercevant que ce qui l'entoure et la touche. De tels caractères, contenus, comme chez madame de Sévigné, dans les limites des convenances et du bon goût, peuvent être agréables, rarement sympathiques ; il faut savoir sortir de soi, pour attirer sur soi l'intérêt, ne pas faire du sien l'unique pivot de ses efforts et de ses recherches. Là

où le culte des grandes idées domine, les ambitions privées s'effacent; le noble pâtre, habitué aux vastes horizons d'un paysage grec, dédaignerait l'étroite bicoque où gisent nos opulences modernes, si étriquées et si mesquines. Rahel, en ceci, est tout à fait Allemande, c'est-à-dire désintéressée et généreuse. A ses yeux, l'homme pris en particulier peut se comparer à ces pépins, qui, réunis, forment l'ensemble d'une pomme de grenade, « une parcelle d'un grand tout », et elle ne l'estime qu'autant qu'il sait comprendre sa situation, c'est-à-dire ne pas séparer son bien du bien général. Mais pour y parvenir, il faut une intelligence ouverte à tous les enseignements, une âme sympathique à tous les grands intérêts.

La grande occupation de la vie pour de telles gens, c'est naturellement d'apprendre et de s'instruire. « Que faire, en ce monde, sinon chercher à en savoir le plus possible! Pour Dieu, ne négligez jamais de questionner et de regarder, » écrit-elle à l'un de ses amis en voyage. Jugez si elle sait mettre la recommandation à profit, si elle-même questionne et regarde de tout son pouvoir. La voici à vingt ans chez un gentilhomme

de province, entourée de personnages ridicules, qui tiennent « des discours impossibles, dans une maison où les repas ressemblent à un festin de noces ». et durent trois heures. Par bonheur le maître du logis, ancien conseiller de guerre, « est un homme instruit, fort versé en matières d'agriculture, de loi, d'économie politique, et qui connaît à fond la constitution du pays, sur laquelle Rahel a toujours désiré se renseigner. » Quand on parle à qui sait écouter, les réponses ne coûtent guère; vous entendez d'ici l'accent chaleureux et décidé du brave baron; vous voyez l'air rude et en même temps paternel dont il s'y prend pour lui tout expliquer. « J'ai le talent, vous le savez, de tirer le meilleur parti possible de toute situation, » écrit-elle le même soir à ses parents à propos de la scène précédente.

Cette phrase revient souvent; c'est que les petits événements sont les plus instructifs. On s'en aperçoit à la multitude d'idées et de faits répandus dans cette correspondance. Les pensées, les aperçus y fourmillent: on voit s'ouvrir devant soi comme un vaste réseau à cent ramifications où les événements les plus vulgaires de la vie

quotidienne s'embranchent et se croisent avec les plus hautes questions d'art, de science, de religion, de politique, de morale. Dans un pareil esprit, le moindre fait engendre une réflexion, un enseignement jaillit de l'aventure en apparence la plus insignifiante ou la plus légère. Ici prenons garde de nous méprendre, Rahel va dire une chose étrange, scandaleuse en apparence, énorme même; mais dans un esprit pareil sous le paradoxe on découvre vite la fantaisie, l'ironie, le plaisir de suivre pour un instant une idée singulière, d'aller jusqu'au bout de la logique, peut-être l'envie de railler gravement par une caricature bien construite le vice fondamental de notre société et les inconséquences choquantes de notre éducation. Rahel professeur de mensonge! Elle qui toute sa vie, en toute situation, a brillé et triomphé par le naturel, la sincérité parfaite! En vérité, cela est impossible. Elle joue; ne tombons pas dans le ridicule de prendre son amusement au sérieux et de lui faire les gros yeux.

Voici cette scène de famille : la petite sœur, les plus jeunes frères comparaissent devant le tribunal maternel, accusés d'avoir écrit leurs noms sur les murs de l'escalier. « Ce n'est pas moi, ni moi,

répondirent Rosette et Louis en riant et sans embarras. Maurice seul nia sérieusement, prétendant qu'il n'avait pas de crayon; il opposait cette réponse aux interrogatoires les plus pressés et les plus habiles. « Je n'ai pas de crayon, » il ne sortait pas de là; et pourtant sa rougeur témoignait contre lui. Enfin, à force de le pousser, on lui arrache une sorte de demi-aveu. Cela ne suffisait pas, on vouloit l'aveu tout entier. Cette espèce de torture me choquait, et puis je me sentais en quelque sorte indignée de voir l'enfant confondu et troublé sous une aussi mesquine accusation. Je m'efforçai de tourner la chose en ridicule, de métamorphoser l'interrogatoire en une sorte d'exercice à mentir. « Franchement, dis-je en riant, il ne saurait avouer à présent, c'est déjà bien beau d'avoir nié. » Mais ma mère, prenant la chose au sérieux, fit semblant de ne pas entendre et lui administra la morale suivante: « On ne nie point, on dit: c'était moi, j'ignorais que ce fût défendu, à présent je le sais, et je promets de ne point recommencer. » Mon inculpé, qui paraissait ne point sentir la gravité du fait, répliqua avec une bonne foi touchante qu'il avait d'abord voulu essayer de voir si cela ne passerait

point ainsi. Ce petit incident m'a donné à réfléchir. Je me suis demandé pourquoi l'on défendait si expressément aux enfants l'usage du mensonge quand le moment se prépare où savoir le manier devient nécessaire, même indispensable. Le commerce du monde n'a rien de commun avec cette providence positive qui tient marché de récompenses comme de punitions, et l'on a beau se récrier, il y *faut* savoir mentir... Le mensonge agit plus qu'on ne l'imagine sur l'opinion, et par l'opinion sur les sentiments; une étude solide et raisonnée de cet art pourrait amener des résultats vraiment incalculables et grandioses, si l'on voulait s'y adonner avec soin. Je dirai plus : dans la main d'hommes distingués, profonds, convaincus, et qui le pratiqueraient en maîtres, il deviendrait une science contre laquelle la vérité elle-même viendrait échouer. On la verrait se réfugier toute penaude au plus profond du cœur. Mais nos menteurs actuels sont de pauvres menteurs, qui mentent sans foi ni amour... rien de méprisable comme le mensonge inutile et maladroit. C'est pourquoi, loin de le proscrire comme on fait, m'est avis que l'on devrait en faire une branche de l'éducation, montrer aux enfants que

c'est rude besogne qui gâte les mains, et dont par là même il ne faut point abuser... »

Morale un peu hardie; c'est, si vous voulez, celle d'un politique ou celle d'un artiste; vous reconnaissez le tour paradoxal de l'esprit moderne, l'accent désabusé de celle qui a observé et vécu, une ironie mesurée et calme, qui procède avec ordre et avec logique, un peu à la façon de Swift et de Heine, et dédaigne avant tout le cliquetis vide des grands mots, le retentissement creux des lieux communs.

J'ai nommé Heine, et en effet il y avait plus d'un degré de parenté entre lui et Rahel : mêmes éclats passionnés d'amertume sceptique, même rudesse énergique, même verve intarissable et parfois excessive pour insulter et mépriser. Elle avait beaucoup souffert, beaucoup perdu, tant souffert et tant perdu que le passé souvent ne lui semblait plus qu'un songe : et là-dessus elle disait avec l'étrange ironie de Heine : « Il est des instants où l'on s'aperçoit presque de ce qu'on a perdu. » Le poëte du livre des Chants lui-même n'a pas exprimé plus finement la tristesse amère du néant dans lequel s'engloutissent nos affections. Il n'a pas trouvé des termes de

dédain plus rudes pour flétrir l'ignominie du pamphlétaire salarié qui rédige des injures à tant la ligne. « Est-ce assez vil, assez crapuleux? Le cœur vous manque; on dirait qu'à force de dégoût il va se dissoudre dans du fiel. Je me demande dans quel accès de rage impuissante un homme a pu vomir autant de bile, tenir sa plume entre ses doigts sans la laisser choir. Un tas de boue immonde, voilà tout ce qui aurait dû rester de cet épileptique, après semblable ordure. » De même une autre fois, à propos de Napoléon, son accent sardonique rappelle l'historien passionné du tambour Legrand. Quelques journaux ayant annoncé la nouvelle prématurée de la défaite de l'Empereur, défaite à laquelle Rahel ne croyait pas, elle se met à rire : « Très-bien ; n'est-ce pas que les troupes prussiennes, en attendant, se soûlent déjà en manière de réjouissance? »

Par bonheur la ressemblance ne s'arrête pas là. Sous ces violences et sous ces fougues, on sent, comme chez Heine, « battre le cœur rouge » de la créature indomptée et primitive; la puissance de la sensation anoblit la crudité des termes; involontairement l'on songe à ces sombres fleurs d'Asie qui se dressent parmi les buissons

d'aloès, et qui épanouissent leur pourpre à la pointe d'un faisceau de poignards.

La grande passion et la grande poésie sont sœurs. Il y a telle page où la magnificence du sentiment biblique éclate dans toute sa force, où la chaude imagination du Levant, envahissant le récit, se déploie et s'étale avec l'ardente splendeur d'un horizon enflammé. « Je me trouvais dans je ne sais quel lieu inconnu avec plusieurs amis. Mais la figure de mon frère est la seule dont je me souvienne. Tout à coup survint un ouragan, une grande tempête mêlée de tonnerre et d'éclairs... puis une rougeur d'abord pâle, puis de plus en plus vive, parut à l'horizon, dont elle gagna bientôt la surface. Sous ces rayonnements écarlates dont l'ardeur toujours croissante troublait le regard, les objets se dissolvaient; mes amis, tout proches de moi, disparaissaient dans les feux chargés de vapeurs de ce couchant splendide... Tout à coup le sol vacille sous moi, l'espace entier s'empourpre. « Est-ce la fin du monde, ou simplement la mort, m'écriai-je? Je veux voir comment elle vient, faire attention à ce que mon âme va devenir. Robert, viens, venez tous, restons ensemble, mourons réunis. » Et je

tends les bras vers lui, en vain, ne songeant plus qu'à mon âme, égarée je ne sais où... Et la terre de nouveau s'ébranle, et moi je jette un grand cri à l'idée de mon âme perdue dans l'infini... »

Un simple rêve, je le veux bien, mais quel rêve! Celui de l'Arabe étourdi par les reflets d'une mer de sable, chancelant sous le tourbillon qui assombrit les cieux rouges, aussi grand dans sa résignation que le désert où il va disparaître. Cependant ce ne sont là que des accès et comme des fougues de cervelle; il ne faudrait pas la prendre pour une inspirée. Tout à l'heure, au réveil, vous retrouverez l'artiste, une artiste épris de toutes les images enchanteresses ou sereines qui peuvent représenter le bonheur. Rahel a le plus vif sentiment de la vraie beauté, et pour se faire l'image complète de son esprit, il faut la comparer à Gœthe après l'avoir comparée à Heine, bien entendu sans avoir la prétention ridicule de la mettre à leur niveau. Quoique biographe et commentateur, j'avoue ses faibles; elle a des hauts, mais aussi des bas; elle n'est pas toujours maîtresse de ses nerfs, elle crie; souvent la clarté lui manque, les impressions multipliées, entrecroisées, le pêle-mêle

des sensations vagues qui ondoient chez toute femme recouvre et noie ses idées : beaucoup de ses lettres sont un fouillis. J'ose dire pourtant qu'elle est de la grande famille ; et, j'insiste sur ce point, si elle a parfois les fougues, les éclats d'imagination, les singularités de Heine, d'autres fois et plus souvent par le culte de la beauté calme, par l'admiration de l'antiquité sereine, par la recherche de la forme sculpturale, elle ressemble à Gœthe. On dirait une *familière* des dieux, tant elle les nomme naturellement. Devant ses yeux se découvre à tout moment un coin de l'Olympe ; d'un mot elle dépeint le groupe qu'il renfermait, l'image qu'elle y a entrevue ; c'est ainsi que sous le ciseau d'un sculpteur deux enfants qui entremêlent leurs boucles soyeuses deviennent un couple d'amours, qu'une pensionnaire égarée à la poursuite d'un papillon se transforme en Psyché. Rahel, comme un sculpteur ou un poëte, verra « une bonne mythologique » dans telle jeune femme accroupie devant un bel enfant ; une jeune fille emplissant le verre de son fiancé lui rappellera la déesse aux joues roses qui remplit la coupe des immortels. A fréquenter les anciens, on redevient soi-même

un ancien. Il y a tel passage où Rahel s'exprime comme un Athénien du temps de Périclès. « Saluez tous les beaux êtres, » dit-elle à la fin d'une lettre qu'un disciple de Platon pourrait signer. Une autre fois elle nous ramène en plein théâtre grec, dans le cercle fatal dont l'antique destinée enserrait ses grandes victimes. « Voici le chœur qui complète la tragédie, » dit-elle à la nouvelle de deux malheurs s'appesantissant sur elle, coup sur coup.

Le laid et le mesquin, avant tout le vulgaire, voilà avec quoi un pareil esprit ne saurait se réconcilier. Toute jeune encore, de passage à Breslau, ville à demi polonaise et fort catholique, on la mène visiter un couvent de nonnes. Les religieuses, personnes de bonne famille, l'accueillent poliment et l'engagent à revenir. Toute autre se sentirait flattée, peut-être touchée. Rahel, en simple artiste, disciple de Gœthe, n'y voit qu'un prétexte pour entendre de la belle musique et assister à un office pompeux. « Volontiers j'y retournerais, ne fût-ce que pour assister à leur culte, une *musique perpétuelle*. Tout y est beau et riant; ce ne sont qu'ornements, belles peintures, nuages d'encens odorant. A présent je brûle doublement de visiter l'Italie, l'insou-

ciante, la radieuse, la catholique Italie. Cependant, à part leur culte, je frémis en songeant comment ces religieuses vivent. Mauvais lits, mauvais siéges, froides cellules ouvrant sur un corridor sombre. Elles sont de l'ordre de Sainte-Élisabeth et soignent les malades. La règle leur permet de recevoir des hommes, mais en revanche elle les réduit au strict nécessaire en fait de meubles, de nourriture, de vêtements. Point de domestiques pour les servir : elles remplissent elles-mêmes les diverses fonctions de jardinier, de cuisinier, de boulanger. Avec cela elles tâtent le pouls aux malades, préparent les médicaments. Leurs mains, sans exception, m'ont paru d'une grossièreté surprenante, et leurs pas masculins rappellent le passage d'une patrouille. »

II

Par d'autres traits encore, elle est de la famille de Gœthe ; comme lui elle oublie habituellement le mérite moral pour songer à la vérité philosophique ou à la beauté sensible. Évidemment, quand elle retraçait le tableau qu'on vient de voir, elle ne songeait point aux larmes secrètes de ces filles sa-

crifiées, elle n'apercevait point la noblesse des gerçures de ces pauvres mains déformées qui servent les pauvres. De même cet autre jour quand elle va au sermon : le texte lui échappe, à peine si elle a écouté le prédicateur ; en revanche, elle a regardé le bâillement des assistants, l'onctueuse grimace du ministre, les gestes honteux ou furtifs des fidèles qui se fouillent pour retrouver le sou destiné à grossir la recette du pauvre. Il ne faut point s'en étonner : une imagination d'artiste voit tout en beau ou tout en laid ; on dirait l'un de ces miroirs grossissants où les objets s'exagèrent, où les défauts et les mérites apparaissent avec un relief plus fort. Cette disposition s'allie naturellement avec le talent de critique : Rahel est un véritable observateur, prompte à saisir le trait saillant qui marque un personnage, le ridicule qu'il faut souligner. Pour qui a le regard aussi sûr et la main aussi ferme, ajuster et atteindre ne font qu'un. Rahel, en deux lignes, vous montrera un provincial embarrassé et naïf qui voudrait faire l'agréable, par exemple « le petit *Inquiet*, » un véritable Allemand effaré et godiche, qui, s'il vous rencontre, « tombe des nues, ne saurait en croire ses yeux, marche sur votre

robe, se confond en politesses, s'entortille dans un réseau de belles phrases dont il ne sait plus comment sortir. » En regard de ce fils de la candide Allemagne, voici le Français vantard et bavard, l'oisif importun qui voyage pour tuer le temps, fléau imposé par lettre de recommandation, qui vous harcèle chez vous, vous poursuit à Bade, aux bords du Rhin, gâte vos promenades, trouble vos méditations, vient se mettre en tiers dans vos conversations. « Nous marchions en silence, admirant une fort belle étoile, tandis que lui, le Français, nous suivait en sautillant et ne cessait de répéter de sa voix de crécelle : « Prodigieux, prodigieux ! je n'en ai jamais vu de cette taille. »

Elle excelle dans les portraits sérieux aussi bien que dans les comiques, et toujours par cette vivacité passionnée qui lui fait sentir âprement et nerveusement les traits saillants d'un personnage, surtout ceux qui le peignent au moral. Dans ces sortes de têtes il se fait le même travail que dans celle d'un sculpteur, qui, voyant le masque d'un passant dans la rue, le transforme involontairement en un médaillon plus expressif que le visage réel. Je détache celui d'une femme menteuse : « Personne ne s'est jamais donné

autant de peine pour s'éclairer sur soi-même que la G... n'en emploie pour s'embrouiller sur ce qu'elle est, et paraître ce qu'elle n'est point. Elle n'a pas l'ombre d'une conscience, bien que, par moment, il lui arrive de s'en faire une à propos d'une peccadille. Et ce repentir, loin de toucher, dégoûte, par cela même qu'il est trop fréquent. Elle s'en pare comme d'une robe de chambre coquette, afin de vous faire croire qu'elle s'y sent à l'aise, et qu'elle est contente d'être rendue à son état primitif d'innocence. Impossible de rencontrer un esprit plus rebelle à la persuasion, au vrai. De l'intelligence, de la ruse, de l'esprit même, quoique du plus bas; mais tout cela sans un atome de raison. De là vient que la musique et tous les autres arts sont de l'hébreu pour elle. De même le champ entier de la création. Son esprit, fermé aux vues d'ensemble, ne saisit point la véritable nature des choses et leurs rapports mutuels. C'est en partie l'incapacité, en partie la vanité et l'égoïsme qui l'empêchent d'y voir clair. Quoi qu'il en soit, l'on rencontrerait difficilement un esprit plus naturellement menteur, et menteur de plus mauvaise foi. »

Le morceau suivant, *sur quatre personnes*

vaines, me paraît encore supérieur : « Les quatre personnes les plus vaines que j'aie jamais rencontrées sont assurément madame d'A..., le docteur B..., le major C... et le comte D... Mais madame d'A... et le docteur B... sont les modèles du genre. Voici tantôt trente ans qu'ils se complaisent à se faire mutuellement la cour, par intérêt, bien entendu, et, sous prétexte d'estime, échangeant des visites qui se passent en flatteries réciproques. Rien de plus comique que ces entrevues. On dirait qu'ils vont se fondre en douceurs et en fadeurs. Ils se répètent sans cesse, imaginant sur leur propre compte des romans dont pas un mot n'est vrai, ne se refusant aucun don, s'octroyant généreusement l'un à l'autre les qualités les plus rares, en un mot, se rendant heureux à peu de frais et sans façon. Si quelque audacieux de leur monde se permet de les juger à sa manière, ils n'en témoignent qu'une colère feinte, et cela parce qu'au fond le jugement d'autrui ne saurait les atteindre. Mais une semblable témérité, à leurs yeux, n'en est pas moins un renversement de l'ordre, et, comme tel, digne du châtiment le plus sévère. Le monde en lui-même, il faut le dire, ne les intéresse que par

les hommages, les attentions, les égards de politesse ou de respect qu'ils se croient dus par le reste des humains. Ils sont, sans contredit, les deux fous les plus amusants de la terre, et d'autant plus remarquables qu'avec tant de travers ils ne sont pas vulgaires, comme la plupart des vaniteux ; même, si le mot pouvait s'employer, je dirais que madame d'A... montre quelques dispositions qui, jusqu'à un certain point, sembleraient indiquer *une belle âme*, dispositions, il est vrai, noyées dans une tendresse absolument intolérable pour son moi, et d'autant plus intolérable qu'elle se manifeste en étalage d'airs langoureux, et non pas franchement... Quant au docteur B..., il ne manque pas certes de dispositions à l'esprit ni même à l'intelligence, mais son vice est de pousser l'amour du bien-être jusqu'à la cruauté pour autrui ; joignez à cela des prétentions telles, que le plus grand ténor du monde lui-même deviendrait insupportable s'il s'avisait d'en élever de semblables à propos de son talent. Dans toute l'humanité il n'aperçoit que lui-même, édifié sur un trône de médicaments, et le reste des mortels prosterné dans la poussière autour de ce trône.

Rencontre bizarre : mes deux originaux sont nés dans la même ville littéraire d'Allemagne, dans les mêmes conditions de fortune, sont du même monde, ont vu les mêmes pays ; tous deux enfin sont du même âge, ont les mêmes goûts, et se méprisent cordialement. »

La chute est presque du Labruyère ; mais le ton général rappelle Saint-Simon. Évidemment Rahel était vindicative en écrivant ceci. Mais on n'est pas impunément un sot devant des gens d'esprit, et les femmes comme Rahel ont bien le droit de venger leurs bâillements.

L'on souhaiterait même la vengeance plus complète, et par exemple on aimerait à voir un peu plus au physique la personne qu'elle décrit, sa façon de saluer, j'imagine, et le mouvement de tête langoureux dont elle doit accompagner ses récits. Rahel, fidèle à la méthode allemande, reste un peu trop dans le vague, et donne plutôt le résumé de ses impressions que celui de ses observations. Ainsi, quand parlant de son jeune ami Marwitz, elle dit : « Le résumé de toutes mes études sur lui, c'est toujours un sourire, » on lit un mot qui peut paraître vrai aux amis du défunt, mais qui n'apprend rien aux autres per-

sonnes. Rahel, au surplus, connaissait son défaut; elle dit que : « Tandis que les Allemands se devinent entre eux sur la moindre indication, un Français a besoin de traduire sa pensée en termes précis pour s'entendre lui-même comme pour se faire entendre d'autrui. » Le mot ne manque pas de vérité, malgré son tour un peu pesant; cependant l'on pourrait répliquer avec Condillac que « l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite, et que pour bien parler, il suffit de penser clairement. » Cela ne suffit point, néanmoins, pour parler avec éloquence. Seuls, les grands mouvements de l'âme communiquent ce don, l'on n'émeut qu'à condition d'être soi-même touché et ému. Rahel l'était le jour où, apprenant le divorce de Napoléon, elle écrivit cette page grandiose en l'honneur d'une infortune grandiose : « Joséphine forcée de redescendre du trône ! Cela achève la grandeur de sa destinée, à mes yeux. Voir ses enfants, ceux d'une union ordinaire, élevés au rang suprême; se voir soi-même, comme en rêve, sacrer la première d'entre les femmes couronnées, et couverte de la plus puissante des protections... Contempler bien au-dessous de soi, courbé à ses

pieds, tout un olympe d'adulateurs, brillants courtisans, altières filles de rois que l'on tient à distance par un regard, que l'on remet en faveur par un sourire... Puis soudain, sentir s'ébranler les marches du trône... Illusion! il demeure ferme sous les pieds de César, qui demeure César. Sa fille à elle, Hortense, ne descend point, le peuple, comme la cour, continue de la saluer reine. Seule, l'impératrice déchue, la femme répudiée, sort chancelante de son appartement, descend lentement les dernières marches du palais qu'elle ne doit plus revoir. Mais son siége de pourpre ne restera pas longtemps vide, et bientôt, de son portique désert, elle pourra entendre la formidable voix du canon qui proclame la naissance du fils de César. Moment terrible! la voilà qui se lève, sans larmes et le regard fixe, une Niobé de marbre, attentive au bruit de la foudre qui va briser le diadème de ses enfants... »

Cette « Niobé de marbre » me semble de la même famille que l'Iphigénie de Goëthe. Comme ses fatidiques sœurs, elle est de race antique et mérite une place à leurs côtés à l'entrée de cette grande école moderne de philosophie dont le péristyle athénien fut l'œuvre de Goëthe.

III

LES OPINIONS

« Mon trait particulier, c'est de pouvoir sortir de moi-même pour comprendre tout entier mon semblable. Je puis comme me dédoubler pour emprunter son âme, vivre tout à la fois de ma vie et de la sienne sans m'égarer. Moi, Rahel la juive, je suis aussi unique que la plus grandiose d'entre les apparitions humaines. Le plus grand d'entre les artistes, les poëtes, les philosophes, n'est pas mon supérieur. Nous sommes de la même substance, du même sang, et celui qui voudrait m'en exclure, s'en exclurait lui-même. Je n'en conviendrais pas si en apparence j'étais autre chose qu'une ruine. Pourtant rien n'est plus vrai. Seulement, nos missions diffèrent. La part qui m'a été assignée dans mon siècle, c'est de représenter un type, le type de la vie. On

ne saurait imaginer l'éternel épanouissement de la mienne ; la douleur elle-même y participe. Évidemment, on ne se laisse mourir que par inadvertance. Il est une manière, j'en suis convaincue, de l'éviter... Comprendre la vie, mesurer l'étendue de nos forces, définir la grandeur de nos aspirations, voilà l'elixir d'immortalité que nous donne l'immortelle sagesse. »

Ces paroles semblent bien orgueilleuses ; elles ne le sont pas cependant, car elles ne font qu'attester l'indépendance légitime qui appartient à tout esprit original. Tout esprit et toute âme qui sent et pense par lui-même, sans emprunt ni imitation, mérite d'être respecté à l'égal des plus grands, sinon d'être admiré à l'égal des plus grands. Il est une *source :* petite ou grande, il n'importe ; les flots ne sont qu'à lui et ne dérivent pas d'un autre. Il a sa manière propre de refléter les choses, le ciel infini aussi bien que la pointe d'un brin d'herbe; et les eaux qui, pour l'alimenter, arrivent jusqu'à lui à travers les entrailles de la terre, lui arrivent avec une teinte et une saveur qu'on ne retrouve point ailleurs. Il coule par sa propre force, et c'est par un élan naturel qu'il se développe lui-même et arrose autrui.

Aucune femme, avant elle et après elle peut-être, n'a jamais manifesté le besoin d'agir et de penser avec plus d'ardeur, mis plus de sérieux, et aussi moins de pédanterie dans les recherches qu'elle jugeait indispensables à la sagesse et au bonheur. Au contraire de la plupart des femmes et même des hommes, Rahel n'y trouve aucune satisfaction intéressée, elle n'y cherche point un prétexte pour montrer la profondeur de son esprit, ou pour se faire l'avocat d'un parti. Mérite rare, ce me semble, et qui à lui seul suffirait pour appeler l'attention sur ses jugements. Son tort, certes, est de n'avoir pas su les écrire, de déguiser sous de longues périodes diffuses des aperçus souvent profonds, de mettre des rêves à la place des raisonnements : défaut tout féminin, bien plus, tout allemand, et qu'elle possède en commun avec maint grand penseur de son pays. Mais ses idées n'en sont pas moins élevées, généreuses, quelquefois même frappantes. D'ailleurs la bonne foi, quoique susceptible d'erreurs, mène au vrai, tout au moins elle aide à en trouver le chemin. Montaigne l'a prouvé, et l'on s'en convaincra mieux encore en parcourant les écrits de Rahel.

I

Rahel, on le sait, naquit juive, et à une époque où l'on se servait de Dieu pour appuyer des thèses politiques, ou pour étaler des tirades sentimentales, où l'on prouvait la divinité par un lever de soleil ou par une leçon de morale. Si cela n'apprenait pas grand'chose, en revanche cela ne nuisait pas beaucoup, et l'esprit religieux ne pouvait guère s'égarer parmi ces pastorales où les hommes politiques se reposaient des affaires en jouant aux jeux innocents. « Je suis née au milieu d'une forêt humaine où personne jamais ne songea à rien m'apprendre. Mais le ciel qui me prit en pitié m'a préservée de l'impureté et du mensonge. De cette façon, néanmoins, je ne puis rien apprendre, surtout en fait de religion. Aussi, j'en attends une d'en haut, un nom pour la mienne, du moins, ou bien une révélation pour m'éclairer. » Évidemment, ce n'est pas du haut de la chaire qu'elle devait l'attendre. Les Marseillaises sacrées avaient fait leur temps; les vieux plaidoyers en faveur de la vertu ne trouvaient plus d'auditeurs; une philosophie vague

remplaçait les théories sentimentales, et les fidèles mystifiés crurent un moment retrouver un Dieu au fond des nuages où le leur montrait Schleiermacher. Rahel, moins prompte à s'exalter, ne vit dans sa théorie qu'une théorie, la théorie de Schleiermacher, un théologien greffé sur un philosophe, et le précurseur futur de la grande École d'où sortit Hégel. D'ailleurs, elle pensait que la foi ne doit jamais s'imposer, même par persuasion; elle y voyait « un acte d'union intime entre l'bomme en Dieu, trop important et trop intime pour qu'un tiers eût le droit de s'y interposer. » De semblables convictions ne disposent guère à la soumission envers des dogmes déterminés, ni à la déférence envers les gens qui les enseignent. Pourtant l'idée d'une religion « positive » ne lui répugnait point; elle y voyait une phase du développement humain, et comme telle une semblable religion lui paraissait nécessaire, même utile. Mais il lui semblait nuisible de prolonger, au delà de leur durée, des formes empruntées aux exigences d'une époque et d'une race. La superstition et la routine, selon elle, en sont inévitablement les effets; et « quoi de plus dégradant que cette servilité niaise où

nous plonge l'habitude? Quoi de plus absurde que cette obstination stupide qui, repoussant tout bon sens, méprise la réflexion et nous pousse de force vers des cérémonies dont le sens nous échappe, ou nous oblige à accepter des usages vieillis et en contradiction ouverte avec nos mœurs, nos besoins, notre façon de penser actuelle? » Cependant il est quelque chose d'encore plus révoltant, « les inventions nouvelles en matière de foi, les interprétations arbitraires de l'Évangile, et ces assemblées où, du haut de la chaire transformée en tribune, un prédicateur en renom se croit le droit d'imposer ses doctrines, de donner une religion de fantaisie aux fidèles venus là comme au théâtre pour applaudir et pour critiquer. » Noble emploi pour la religion! « Il n'est de vrai que la prière, l'humble et ardente prière, ce recueillement, cette concentration de soi-même dans une autre volonté, ce besoin intime d'agir, penser, sentir selon des vues d'ensemble simplifiées à l'usage d'un chacun, cet ardent désir de se quitter soi-même, c'est-à-dire l'incomplet, pour se réfugier dans le centre, pour se réunir à l'essence. » Prier, voilà donc la plus grande consolation, l'aide infaillible

offert à la faiblesse humaine. Mais combien peu savent prier, et par là obtenir les secours de cette redoutable puissance sourde aux cris de tous ceux qui l'invoquent mal! » « Si seulement on pouvait trouver la bonne manière de l'appeler, de la supplier, au plus fort de la maladie comme dans les accès du plus poignant désespoir, l'aide tout de suite arriverait. Mais chercher à l'envisager comme on le peut et le doit, à s'imprégner de Dieu complétement et entièrement ne réussit pas toujours, souvent on manque de forces pour vouloir et pouvoir. » Cette foi la rendait heureuse, et dans les moments de souffrance elle s'y reposait comme sur un oreiller doux où il fait bon s'étendre. « Souvent, dit-elle, il m'est arrivé de rejeter loin de moi tout souci, de tout remettre aux mains de Dieu comme à celles d'un père, d'un ami avec lequel je suis sur un pied d'entière confiance. Je me dis qu'il comprend les choses mieux que moi, et se chargera de tout arranger. Dans ces moments je m'appuie sur lui, en quelque sorte, ou me laisse tomber tout épuisée sur le bord de son manteau, pour y sommeiller un peu. » Cette idée du manteau provenait d'un rêve qu'elle avait fait étant enfant.

« Le bon Dieu, dit-elle, était tout près; il me semblait le sentir en quelque sorte répandu dans l'espace autour de moi, et le ciel était son manteau. Moi j'étais libre de m'étendre à l'un des coins et d'y sommeiller dans un repos béni. Aux moments critiques de ma vie, ce rêve m'est toujours revenu, même les yeux ouverts. Dieu me permettait de m'étendre à ses pieds, et d'y déposer tout souci en même temps que toute fatigue. » Toute sa religion est dans ces mots. Elle disait encore que « ceux-là seuls qui marchent en ce monde comme dans un temple, y trouvent un temple. » Comme l'Indou dans Brahma, elle aimait à se perdre dans le rêve magnifique d'un Dieu incorporé à la vie universelle, à sentir son impuissance se dissiper et se fondre dans l'étreinte toute-puissante de ce grand embrassement. Ce désir intense se réveillait chez elle au moindre propos, tant il lui était naturel. Un jour, venant de descendre au jardin, elle y vit des gouttes de rosée trembler dans le calice des violettes. Elle les regarda, devint rêveuse, et laissa tomber ces paroles : « Gouttes de rosée, gouttes de l'infini, comme moi-même de la conscience infinie. Ah ! que je souhaite aller la

rejoindre, que je tiens peu à occuper en ce monde une place distincte, quand je puis retourner au lieu même d'où émane toute vie, et m'y absorber comme une goutte d'eau dans la mer. » Mais ce ne sont là que des sensations fugitives, de ces aspirations passagères et vagues telles que toute créature en éprouve aux moments d'apaisement et de calme. D'ordinaire, Rahel est plus passionnée; elle l'est tant, qu'elle l'est trop. Il y a souvent tempête chez elle; et j'ai dit qu'il y a eu beaucoup de malheurs dans sa vie; ses souvenirs, ses angoisses prolongées lui crient parfois son abandon; dans l'épaisse nuit où son vertige la plonge, elle erre inquiète et, d'une voix suppliante, implore l'apparition majestueuse dont elle poursuit la trace au milieu des ténèbres. A force de l'appeler, elle croit l'entrevoir, et toute en larmes, quoique joyeuse, elle invoque sa puissance et implore son aide contre l'injustice des hommes ou les cruautés du hasard. Ce secours enfin arrive, et avec lui la force de savoir se résigner. « Me voici donc attachée à ce lieu par les liens de la maladie et de la misère. Décidément, c'est la volonté de Dieu. Mon histoire même est ma plainte auprès de lui. Lui seul en-

tend le cri de mes entrailles. Depuis hier, il m'a accordé quelque calme. Je prie et sens mon âme se purifier. Je m'efforce de lui apporter en sacrifice et mes souffrances, et mes haines, et mes souhaits de vengeance, sentiment cher à mon cœur, bien que je ne l'aie jamais pratiqué... » Une personne pareille est bien près du christianisme, quoiqu'on puisse discuter, et elle semble se compter parmi ses adeptes lorsqu'elle dit que « de son essence l'âme humaine est naturellement chrétienne et sœur de Jésus-Christ. » Pourtant, elle sent que le christianisme véritable est un sentiment, non une doctrine, et elle en voit le fonds, elle en dit les origines avec une lucidité d'historien. « Toute cette doctrine est sortie d'un état des âmes qui ne peut durer. Elle est le moment sacré de l'abnégation et de la naissance intérieure. Il faut qu'elle s'exalte dans chaque âme par un travail propre et personnel, pour y faire explosion et pour y vivre, et proprement elle ne peut pas être communiquée. Elle n'est pas faite pour être exercée en commun et pour devenir une religion de parade. Lorsqu'elle s'est étendue sur la terre, elle était une passion, et lorsqu'elle est belle et noble dans le cœur où elle règne, c'est à titre de passion.»

II

Chercher à connaître Dieu, et chercher à se connaître soi-même, les deux entreprises se ressemblent beaucoup. Tout au moins l'un mène à l'autre; en comprenant Dieu, on comprend l'objet de la vie; cela nous aide à mettre d'accord nos sentiments et nos forces; cela nous permet de proportionner nos espérances futures et notre situation présente. Aussi s'efforcer de *comprendre*, selon Rahel, tel est notre premier devoir comme notre premier besoin. « Il faut tout d'abord savoir s'élever au-dessus de soi-même et se juger, effort qu'on ne saurait tenter que si on a l'esprit *complétement cultivé* (*gebildet*), c'est-à-dire assez ouvert pour entendre les enseignements de l'expérience et assez courageux pour oser les appliquer. » Qu'enseigne-t-elle, cette expérience? Il y a une loi secrète à laquelle les événements, comme les hommes, sont soumis, et qu'on nomme destinée; c'est là le point fixe sur lequel Rahel s'arrête pour fonder tout son raisonnement : « Notre caractère fait notre destinée, en quelque sorte; ou mieux, ce que nous appelons ainsi est sim-

plement l'accord ou le désaccord fortuit de nos qualités et de nos goûts avec certaines données dues au hasard, l'époque à laquelle nous vivons, par exemple, ou la situation que nous occupons. De ce mélange d'accidents intérieurs et extérieurs naît nécessairement un conflit de forces supérieur à notre volonté et contre lequel il est vain de nous débattre. » Ce mélange est le plus souvent malheureux ; quelquefois par rencontre il est heureux ; par exemple lorsque de beaux dons bien équilibrés, l'intelligence, la santé, la fortune, viennent concourir avec un heureux assemblage de circonstances et de climat, cela forme ce que Rahel appelle « une destinée réussie. » Il n'y faut pas même tant de frais ; trois ou quatre de ces bonnes choses mises ensemble suffisent pour faire une destinée réussie. L'accord, la convenance, voilà le véritable bien. Le point important, c'est donc de se laisser vivre harmonieusement, de ne point contrarier des forces qui demandent à se répandre et à agir. « Le mal n'est point dans la sensation de la souffrance, mais dans le désordre que cette souffrance introduit dans la règle établie. » Aussi rien de plus dangereux que ce que certains esprits appellent

« le renoncement. » « N'essayez jamais de maîtriser un élan généreux, de refouler un sentiment vrai, écrit-elle à un ami. Le désespoir, le découragement est le fruit inévitable de tout raisonnement sec. Examinez-vous avec soin et redoutez avant tout les arrêts d'une sagesse que le cœur n'éclaire point. Car le mal qui conduit au découragement amène avec lui un autre mal, non moins redoutable, celui d'abaisser l'homme, de l'avilir, de lui enlever son innocence, en un mot. » « J'appelle innocence la situation d'une âme qui ne connaît pas le malheur, j'entends le malheur dégradant. Le jour où, vous torturant de ses tenailles, la douleur vous a poussé à crier grâce, le jour où l'humiliation vous a forcé à maudire l'instant de votre naissance, ce jour vous avez cessé d'être une créature pure, la sœur aînée des créatures inanimées et paisibles. » « Tant qu'on aime la vie, dit-elle ailleurs, rien n'est encore perdu. » Le premier soin pour l'homme, c'est donc de fuir le mal, qui produit l'abattement, de l'éviter autant que possible à ses semblables comme à soi-même; doctrine dangereuse, et qui le mènerait loin sans l'assentiment tacite qu'il doit donner aux lois universelles. C'est cet assenti-

ment courageux et calme que Rahel réclame de lui contre le mal inévitable, afin de le garantir des désordres qu'amène le désespoir. « Tant que l'injustice, l'amère injustice, qui fait jaillir de nos yeux aveuglés le flot brûlant des larmes, tant que cette injustice, dis-je, ne nous apparaît pas encore comme équitable et comme nécessaire, nous continuons à nous agiter dans les plus profondes ténèbres. » Noble pensée toute stoïcienne; cette acceptation du mal nous enlève au découragement; bien plus, elle nous affranchit de toute dépendance et de tout asservissement. L'homme d'accord avec Dieu ne lui *obéit* plus, il *règne* avec lui, « incorporé aux grandes puissances créatrices, » mêlé aux forces mêmes dont sa rébellion autrefois le faisait dépendre. En d'autres termes, c'est là ce que l'Évangile, si je ne me trompe, appelle la « nouvelle naissance, » et le point de départ où l'âme affranchie se relève pour recommencer sa course dans un meilleur chemin.

Entendre son devoir, voilà la première condition à laquelle cet état nous oblige. Et on ne saurait l'entendre à moins d'être un *être cultivé*. « Un être cultivé, dit-elle, n'est point celui envers qui la nature s'est montrée prodigue de

dons, mais celui qui use modérément, judicieusement, avec sagesse, de ceux qui lui ont été départis; qui a le ferme désir et aussi le pouvoir de découvrir ce qui lui manque, afin d'en mieux employer ce qu'il possède. Cela seul, à mes yeux, constitue l'*homme cultivé*, et non point la possession de dons naturels. J'oubliais l'effort indispensable à qui veut connaître son devoir et partant se connaître soi-même : cet effort est celui qui consiste à généraliser; je veux dire à s'élever à l'ensemble par les détails, tout au rebours du défaut trop fréquent qui consiste à n'envisager l'ensemble que par rapport aux détails. » Se conserver vivant, intact, entier contre l'abattement et les défaillances, et pour cela se cultiver, s'élever à des vues d'ensemble, pacifier son âme par le sentiment de la nécessité, voilà, je crois, toute sa morale.

III

L'esprit de Rahel, on l'a vu, prend volontiers un tour subtil, même paradoxal; on y trouve un mélange parfois surprenant de rouerie et de candeur; souvent même on hésite, on s'arrête in-

terdit : puis on se demande si elle parle sérieusement et sincèrement ; on songe à ces enfants spirituels, qui tout en ayant l'air de dire ce qu'ils pensent, au fond se moquent de nous et semblent vouloir venger leur faiblesse sur nos ridicules. Le vrai, au fond, me paraît ceci : Rahel, par un travers assez commun aux esprits de haute race, et qu'imitent volontiers ceux du second rang, s'éloigne instinctivement de tout chemin frayé, ce chemin d'ailleurs fût-il le plus uni et le plus court. Le genre sentencieux prête naturellement à ce défaut, très-sensible dans ses « aphorismes », pensées détachées, qui, sous une apparence de recherche, manquent souvent de clarté, et parfois de fond. On rencontre rarement l'esprit quand on le cherche, ou quand on le rencontre on a l'air de l'avoir cherché. On écrit des phrases ingénieuses au lieu d'inventer des pensées fortes. Tel est cette jolie antithèse : « Nous ne faisons point de nouvelles expériences ; ce sont de nouveaux hommes, bien au contraire, qui font d'anciennes expériences. » Ou bien on tombe dans une naïveté en ayant l'air d'atteindre une sentence. « D'ordinaire on ne regrette jamais ce qu'on a fait avec plaisir, seulement ce qu'on a

fait avec peine. » D'autres fois, à force de vouloir couper le fil en quatre, on a l'air de composer une énigme. « Je n'envie personne davantage que pour des biens que personne ne possède. » Voilà où la subtilité exagérée mène un écrivain. Passons sur ces traits de bel esprit trop vantés au détriment du reste, il me semble, et qui, dans les écrits de Rahel, occupent à peu près la place de la trop fameuse sonate pathétique dans les œuvres de Beethoven. Pourtant, à force d'herboriser dans cette flore un peu maigre, on trouve çà et là des pensées fines et pourtant vraies, et par là, dignes d'être conservées.

« Bonheur amène honneur ; malheur, déshonneur.

« Ceux-là seuls vieillissent, qui n'ont jamais été que jeunes.

« Nous vantons l'innocence des enfants, et nous nous plaisons à les traiter en coupables.

« Il est heureux pour nous que le commerce des honnêtes gens soit parfois insupportable, autrement on serait sans excuse à préférer celui de personnes moins dignes d'estime, mais plus aimables.

« Du courage pour soi-même, de la justice

envers autrui, deux vertus qui renferment toutes les autres, à mon sens.

« La manière de questionner, telle est la seule marque à laquelle on reconnaît les gens d'esprit. On ne peut jamais répondre que comme tout le monde.

« Ce n'est pas sans intention qu'un grand poëte, dans *Wilhelm Meister*, n'a pas cru devoir laisser vivre Mariane, Aurélie et Mignon, celles de ses héroïnes qui ont aimé. Aucun pays ne possède d'hospice convenable pour ce genre d'invalides civils.

« La figure d'une personne est comme le texte de tout ce qu'on peut dire sur elle.

« Shakespeare m'apparaît comme le type de la vie incarné en paroles, comme la vie dans la vie. Soyons plus clair : Par là même que toute observation se transforme aussitôt chez lui en un tableau vivant, il ignore l'art d'observer. Et pourtant lui-même tout entier, il n'est qu'observation.

« Qu'est-ce qu'une nation ? Un établissement, un troupeau d'hommes qui fait cause commune pour mieux se soutenir. Malgré moi, je songe à ces hirondelles qui passent par bandes au-dessus

des marais et n'oseraient les traverser seules. L'établissement deviendrait bientôt inutile, si chacun savait voler de ses propres ailes. »

Tout cela est joli, n'est-ce pas, même juste, sous la forme un peu paradoxale qui est la marque de cet esprit et le propre de ce talent? Néanmoins, à part la remarque sur Shakespeare, très-belle et très-profonde sous son allure embarrassée, j'y trouve je ne sais quoi d'apprêté et d'artificiel; je me dis que le véritable esprit, comme la véritable beauté, peut se passer de parure; je songe à ces fleurs charmantes, mais imitées, qui, sous un jet de clarté factice, agitent des gouttes de rosée sans fraîcheur.

Somme toute, je ne crois pas que l'on doive accorder beaucoup d'importance aux essais parfois heureux, parfois inhabiles, dont je viens de donner un échantillon. De toute façon, ils n'ajoutent ni ne retranchent rien à sa renommée d'écrivain et de penseur. Évidemment le génie de Rahel ne pouvait se plier aux sentences, à ces arrangements de mots bons pour les rhéteurs, et qui ne valent guère mieux que les jeux de mots. Lorsqu'elle s'y forçait, c'était certainement par concession aux goûts de l'époque, fort pervertis par les

écrits maniérés de Novalis et de Jean-Paul. On aurait tort de la juger autrement que sur sa correspondance, de la chercher ailleurs que dans ces entretiens familiers, où, libre de toute contrainte et dédaigneux des maigres ressources du style, son esprit ondoyant retrouvait sa souplesse naturelle ét passait sans effort d'une idée à une autre, du début de l'actrice nouvelle à la publication du dernier roman de Gœthe.

IV

Les gens du monde aimables sont naturellement fins critiques. La finesse innée du goût se développe incessamment chez eux au contact des sujets les plus variés; leur esprit, toujours en éveil, se purifie et s'éclaire à l'école des plus belles choses. Bref, ils sont artistes, sans vouloir l'être, moins exclusifs que les artistes de métier, mais en revanche plus *cultivés*, pour employer un mot de Rahel, c'est-à-dire d'un jugement mieux exercé par la comparaison des différents arts, moins émoussé par la routine de l'habitude ou celle du parti pris. J'ai dit que

l'esprit critique régnait plus à Berlin que dans toute autre ville d'Allemagne. Le plus souvent, néanmoins, il se bornait à des appréciations vagues, et, transformant la critique en passe-temps banal, mettait les phrases à la place des faits et les nuages d'une métaphysique boursouflée à la place d'une analyse incommode pour ceux qui aiment moins à réfléchir qu'à rêver. Rahel ne tarda pas à s'en apercevoir; et, frappée de l'inutilité à laquelle on réduisait la critique, elle s'appliquait à rechercher quel pouvait en être tout à la fois et le but et l'écueil. Voici ce qu'en 1794, elle écrivait à propos du fameux compte rendu des poésies de Matthison, par Schiller. « Ceci de la critique, et de la critique qui passe pour le sublime du genre. Sublime, je l'accorde. On aurait pu aussi bien, ce me semble, intituler ce chef-d'œuvre : *Idées sur l'art poétique*, ce qui du moins aurait une signification. Mais nommer *cela* un compte rendu! Pendant que je lisais ce *soi-disant* compte rendu, je songeais à Lessing, à son analyse si vivante et si fine du Laocoon. A la bonne heure, me disais-je, quand Lessing émet un blâme ou manifeste un doute, il ne dédaigne point de vous en exposer les motifs! Schiller, par contre, se

contente de généraliser partout et toujours. C'est bien plus noble, dira-t-on; un poëte comme lui ne saurait s'abaisser aux détails. D'accord; mais enfin qui vous oblige à faire de la critique? En serai-je bien avancé quand je saurai que *le génie est la plus haute manifestation du divin dans l'homme;* et autres explications du même genre, qui, à mon sens grossier, n'expliquent rien du tout? Tout cela pour arriver à me prouver que le génie, après tout, ne saurait se définir, qu'il en est du génie comme de l'âme, comme de Dieu, comme de l'absolu. »

Dès 1794, ceci le prouve, on rencontrait, comme chez nous en 1864, le critique grand homme qui fait des phrases afin d'éblouir les petites gens, et ne fait semblant d'examiner le talent des autres qu'afin de mieux démontrer la supériorité du sien. D'autre part, comme nous en 1864, Rahel jugeait que la morale et l'art sont choses distinctes et que le sens commun défend de mêler. De là son antipathie un peu exagérée pour madame de Staël, qu'elle appelle « *radoteuse*, » et ses épigrammes sans nombre sur le livre « de l'Allemagne, » qu'elle intitule « *un Soupir lyrique*. » Somme toute, Rahel devance son temps, et, par exemple, on

est tout surpris de lui voir des opinions conformes aux nôtres sur la composition et l'intérêt du roman de mœurs. « L'auteur, sans doute, doit poursuivre un plan nettement conçu, s'efforcer de prouver une thèse. Autrement, manque d'unité, dispersion des idées qui doivent tendre vers un même but. Mais cela ne suffit point pour attirer l'intérêt : on n'est romancier qu'à condition de partager le sentiment que l'on décrit, de s'y intéresser au point de le rendre vivant et comme palpable... Il ne suffit point de nous analyser votre émotion, il faut en traduire les effets extérieurs ; autrement vous êtes un mathématicien plutôt qu'un romancier, vous soutenez une thèse de philosophie plutôt que vous ne développez un caractère ou dépeignez un sentiment. » Trente ans plus tard, Gœthe disait à son confident Eckermann : « Le sentiment puissant d'une situation combiné au don de la traduire en paroles, voilà l'art entier du poëte. — « Laisse-toi aller, abandonne-toi, » écrit-elle une autre fois à Varnhagen, encore un peu empesé dans son style, « ne te préoccupe ni de moi, ni de tes amis littéraires, ni même des maîtres du genre, sinon pour te rappeler leurs faibles. Affranchis-toi de

toute gêne, ne vois, ne suis que ton penchant personnel ; mieux, représente-toi toi-même en écrivant, montre les choses que tu vois, et *telles* que tu les vois ! Ce qui te touche comme le plus intime, comme le plus fort, ce qui t'émeut comme le plus précieux et le plus rare, trouve des formes pour l'exprimer. Tu le fais bien quand tu m'écris. Fais comme si tu m'écrivais, cela sera toujours bien. Se représenter, se recréer dans son œuvre, n'est-ce pas là, comme moi, ce que tu trouves bien, ce que tu admires dans Gœthe, dans Shakespeare, dans Cervantes ? »

Tout cela est remarquable sans doute, moins remarquable néanmoins que ses idées sur la danse, art assez lestement traité de nos jours, en dépit de son origine antique et du talent de quelques artistes. Son sentiment naturel du beau, d'accord avec ses penchants classiques, le lui faisait au contraire envisager comme le plus noble et le plus parfait de tous les arts. « N'est-ce pas, dit-elle, celui-là même où libres, heureux, nous nous représentons idéalisés, élevés à la hauteur d'une œuvre d'art, en quelque sorte. Que de choses dans cette seule pensée ! Mille images de grâce, d'élégance, d'innocence, de pudeur,

l'absence de misère, de faiblesse, de contrainte et de lutte. Les autres arts ne nous représentent que des sensations passagères, celui-ci l'élan par lequel nous nous élevons jusqu'à eux. On objectera, je le sais, son peu de durée : au vol léger de telle danseuse on opposera le plaisir moins éphémère qu'offre l'aspect d'un beau tableau, la lecture d'un bon livre. Mais le plaisir en vaut-il mieux parce qu'il dure davantage? D'ailleurs ces œuvres elle-mêmes, si parfaites qu'on les fasse, ne témoignent-elles point de l'imperfection de nos forces, des bornes posées à nos efforts? Il n'en est point ainsi de la danse, moment divin où le corps affranchi s'enlève de terre, et nous offre les traits mêmes de la perfection sous ceux du bonheur. »

Certainement ces lignes ne furent point tracées sous l'impression d'un jour d'opéra, au souvenir des pirouettes et des entrechats. Je croirais plutôt que Rahel, ce jour-là, venait de lire une page d'Homère; que, souriant à quelque rêve intérieur elle se sentait transportée en Grèce, parmi les oliviers et les marbres, au bord d'une mer aux flots d'émeraude, sous l'azur limpide du plus beau ciel, dans le pêle-mêle lumineux de

quelque paysage divin. « Il m'a semblé, dit-elle à propos de Sammengo, fameux danseur, voir le vol précipité du dieu Mercure, sentir son essor fougueux quand, rasant les airs, il s'élance au-devant de la nymphe imprudente qui a quitté ses compagnes endormies au fond des bois... »

Ce sentiment si profond et si vrai de l'antiquité classique explique en partie son idolâtrie pour Gœthe, idolâtrie qui touche au fanatisme et néanmoins ne dégénère jamais en un sentiment personnel; chose d'autant plus remarquable que Rahel, infidèle à ses procédés ordinaires d'analyse, se renferme à son endroit dans des formules d'enthousiasme un peu monotones, et ne trouve rien d'intéressant à dire sur des écrits irréprochables, à son sens, et placés, comme l'auteur lui-même, au-dessus des jugements bornés du vulgaire. Le marquis de Custine, qui n'était point tout à fait de cet avis, lui reprochait, un jour, de trop céder à l'engouement général, d'oublier, en faveur de Gœthe, une de ses qualités distinctives, l'indépendance. Rahel, toujours modeste quand il s'agissait de Gœthe, répondit qu'elle n'était indépendante que du vulgaire, mais que le génie avait sur elle un pouvoir absolu. On ne

le voit que trop, quand dans son enthousiasme elle appelle son préféré « le point de réunion pour tout ce qui s'appelle homme et tient à justifier ce titre. » D'autres fois, il est vrai, la sincérité de cet enthousiasme touche et émeut, comme tout sentiment profond, par exemple le jour où elle parle du jubilé célébré à Weimar en l'honneur de Gœthe. « Toutes les écluses de mon passé s'ouvrirent (Rahel avait alors près de soixante ans) devant un torrent de souvenirs, d'émotions, d'impressions multipliées et puissantes. Tout ce que je puis posséder de grand, de bon, de généreux, tout cela à ce seul nom de Gœthe, se dressa immédiatement en moi sous les armes, comme pour lui faire honneur. Pourtant à côté de ces larmes de joie, j'en ai versé d'autres bien amères. Je n'étais point de cette fête, moi, celle du monde qui l'aime, qui le comprend le mieux ; moi qui depuis quarante ans l'adore ; moi dont depuis l'âge de quinze ans il a été l'ami, le précepteur, le confident, l'interprète, le souverain modèle d'après lequel je mesure mes infirmités, et qui néanmoins me permet de les supporter avec orgueil... »

Elle jouait de malheur avec Gœthe; elle ne le

connut personnellement que fort tard, bien après son mariage avec Varnhagen, alors absent, et à qui elle raconte ainsi les détails assez grotesques de cette première entrevue : « Je venais de me lever fort tard, par extraordinaire, comme neuf heures allaient sonner. Tout à coup, comme je m'habillais, voilà Dora, une carte à la main, me disant qu'il y a en bas un monsieur qui veut absolument me parler; mais ses moments sont comptés, il ne pouvait attendre. Je jette les yeux sur la carte, j'y vois en toutes lettres : « M. le conseiller intime de Gœthe. » Figure-toi mon éblouissement, mon bonheur, et avec cela le plus affreux des négligés, de la flanelle, les cheveux ébouriffés et pendants. Cependant Dora (sa femme de chambre) me jette à la hâte je ne sais quoi sur le dos; je descends, désolée, ahurie, et en même temps gonflée de vanité, joyeuse à en perdre les sens. Naturellement je débute par une sottise. « C'est moi, me suis-je écriée, qui ai couru après vous pour vous voir de plus près à Francfort. » C'était ridicule, je le sais; mais que veux-tu, l'étourdissement de la possession après une aussi longue attente! Lui n'a rien répliqué; j'ai rougi, il a souri de son plus grand air; nous avons causé

de chose et d'autre, de toi surtout, et au bout de dix minutes il est reparti. Je ne me sentais plus d'humiliation et de joie; je suis tombée sur un fauteuil anéantie, ne sachant si je devais pleurer de plaisir ou de rage. Enfin je sonne Dora, je me fais apporter ma plus belle robe, mon plus élégant bonnet. Au moins après coup, j'ai voulu me parer en l'honneur de Gœthe. » Les grandes passions sont toujours un peu aveugles, ce trait le prouve une fois de plus; il prouve aussi la vérité de ce mot du poëte Henri Heine, qui disait de Gœthe : « Un dieu, certes, un dieu; mais un dieu un peu philistin, soit dit entre nous, et qui porte un gilet en tricot par-dessus son torse antique. » Le gilet en tricot, ici, c'est le sourire compassé du grand homme qui craint de compromettre sa dignité en se faisant bonhomme. Faute de se montrer bonhomme, il devait du moins, ce me semble, se montrer homme de cour, faire honneur à son rang et à cet habit de ministre, relevé d'une étoile, qui le rendait si imposant pour son brave ami Eckermann. On ne sonne point à huit heures du matin à la porte d'une femme du monde chez qui l'on n'est jamais allé, quand on s'appelle M. le conseiller intime de Gœthe, et sur-

tout on ne fait point dire à la maîtresse du logis à peine éveillée que l'on s'en ira si elle ne descend pas tout de suite. Après cela on n'est pas dieu pour rien, j'en conviens, et Jupiter plus qu'un autre est en droit de commettre des bévues, voire même des fautes plus graves, si tel est son bon plaisir. C'est bien là, sans doute, ce que dans la simplicité de son cœur se disait la pauvre Rahel, toujours prête à traiter d'irrévérence toute admiration moins exclusive et moins prévenue. Le grand Gœthe, plus fidèle aux errements mythologiques qu'à sa parole donnée, venait, en véritable poëte ancien, de publier l'églogue charmante de ses amours avec Frédérique, la fille du pasteur de Sesenheim. En échange de sa vie brisée, de son bonheur détruit, il lui octroyait généreusement l'immortalité, cadeau peu coûteux pour un dieu, et dont il ne se montre jamais chiche envers les mortelles qu'il daigne aimer. Ici, pour mieux montrer, j'imagine, son empressement à payer ses dettes, il publie, détail touchant, le quatrain jadis accompagné d'un beau ruban qu'il offrait un jour à sa bien-aimée. Ce gage de foi, peint d'une main divine, représentait une guirlande de roses, emblème que le qua-

train se charge d'expliquer. Voici ce commentaire séduisant pour la simple bergère trop ignorante des coutumes chères aux immortels : « Sens les battements de ce cœur qui t'appartient, donne-moi *librement* le tien, et que ce lien qui va nous unir soit mieux qu'un faible lien tressé de roses. » Le manque de foi s'exprime ici sous des formes trop candides pour ne pas obtenir la symphathie de Rahel; il est impossible d'avouer en termes plus clairs que l'on se croit dispensé d'avoir de l'honneur. « Il le *fallait*, dit Rahel, revenant malgré elle à sa croyance en l'antique *fatum*, il était né pour empoisonner sa vie, lui; la destinée, la nature, tout s'était réuni pour l'écraser et pour la meurtrir. *Tant pis pour elle*; pourquoi ajoute-t-elle foi à ses promesses? *lui* ne *pouvait* faire autrement. » Superbe apologie, à mon sens, et qui méritait bien une récompense de la part de ces dieux antiques qu'elle avait toujours si fidèlement aimés et vénérés. Évidemment ce n'est pas Gœthe, ce sont les dieux qu'elle aimait en Gœthe, et ils ne devaient point l'oublier.

IV

I

Rahel et Varnhagen avaient formé, en se séparant, le projet de se réunir un jour. Mais l'absence est souvent fatale aux liens les mieux affermis, et, plus d'une fois, celui-ci manqua de se rompre. Les idées sont bien flottantes, à vingt-quatre ans ; les sentiments vifs, mais peu profondément enracinés .ressemblent à ces germes prompts à lever, mais frêles, et dont les tiges délicates plient au moindre vent, se fanent à la moindre gelée.

On voit alors bien des éternités d'un jour, bien des projets renversés par d'autres projets. La mobilité des idées est extrême; et l'abondance des sentiments, qui s'effacent ou se confondent, est comme celle des parfums mélangés que l'on respire en passant devant un parterre, senteurs opposées et néanmoins unies dans l'air odorant d'un beau jour.

Certes, une Rahel trouve difficilement une rivale, j'entends une rivale sérieuse : d'ailleurs, une intarissable énergie l'égalait aux plus jeunes. L'âge, sur ses traits, semblait hésiter à imprimer sa marque, comme le chagrin à flétrir son cœur. Cependant, chose triste à dire, passé trente ans, une femme qui n'a point le titre d'épouse n'a plus rien à espérer. L'extrait de naissance est impitoyable, et la jeunesse prouvée par papier timbré l'emporte sur la jeunesse de l'esprit et de l'âme. Le plus fier esprit peut se voir obligé de baisser pavillon devant une cervelle de pigeon, le plus noble front de pâlir devant une paire de joues roses, dignes de figurer dans la devanture d'un marchand de jouets. Je n'ai point à rechercher si ce fut un motif semblable, ou un autre moindre encore qui détourna Varnhagen. « Les guêpes n'entament que les meilleurs fruits, » a dit un proverbe allemand ; peut-être de petites haines de salon, des jalousies ingénieuses à se déguiser parvinrent-elles à obscurcir son jugement et à troubler son cœur. Peut-être quelque jolie valseuse se prit-elle à sourire d'un air moqueur en voyant « l'attentif de la juive ; » peut-être Varnhagen vit l'étonne-

ment significatif de quelque camarade en cravate blanche, futur avocat ou pasteur, dont le cœur avait eu la prudence de bien s'adresser. Peut-être aussi l'égoïsme, qui se cache dans le cœur de tout être humain, chercha à se déguiser à lui-même et à se donner le nom honorable de sagesse ou de raison. De l'égoïsme à l'injustice, il n'y a qu'un pas, et on le fait vite.

Le premier moment d'enthousiasme passé, Varnhagen, peut-être, se prit à regretter ses engagements, à trouver Rahel trop prompte à les accepter. Puis cherchant à son insu une arme contre elle, il la trouva dans ces confidences échappées aux heures d'abandon, confidences qu'autrefois il avait trouvées nobles. Plusieurs conseils sages, jusque-là oubliés, purent fort à propos lui revenir en mémoire pour appuyer ces scrupules tardifs ; il put se souvenir de quelque parent célibataire ou mal marié qui lui avait représenté la générosité comme une sottise, de quelque ami dupé qui enterrait dans l'algèbre les piqûres d'un amour-propre impuissant et blessé. Sans doute il ne songea jamais à renoncer à une affection dont il connaissait le prix ; sans doute il offrit son dévouement en échange, et crut qu'il

pouvait donner sa fidélité sans engager son nom.

Mais Rahel ne pouvait accepter un compromis aussi humiliant pour son amour-propre que dangereux pour sa réputation. Il aurait fallu pour cela renoncer à tout sentiment de dignité, et Varnhagen n'était pas en droit de demander un pareil sacrifice. Il serait trop commode de respirer à son gré le parfum de la fleur sans s'en faire le jardinier. Nulle femme bien née ne renonce volontiers à l'estime du monde, quand même, comme Rahel, elle pourrait s'en passer. Il lui était permis de la préférer à un lien fragile et soumis à tous les hasards d'une vie d'artiste et d'homme du monde. L'on blâmerait à bon droit le riche capitaliste qui risquerait d'un seul coup toute sa fortune dans les chances d'un voyage périlleux. Le cœur d'une Rahel se retrouve moins aisément qu'une douzaine de millions engloutis. Pour être généreux, il n'est pas nécessaire d'être dupe; c'est l'être que troquer ses diamants contre quelques menues verroteries, et le meilleur de soi contre les chances d'un sentiment que le moindre accident peut venir renverser. Rahel ne commit point cette faute indigne de son

grand cœur. Elle refusa nettement et douloureusement, en personne qui sait ce qu'elle vaut et ne peut consentir à ce qu'autrui l'oublie tout à fait. Mais à travers le plus juste étonnement on n'en voit pas moins percer son inébranlable foi en l'homme à qui elle a donné sa confiance, et l'impossibilité de croire à un sentiment déloyal chez celui qui a voulu l'abriter de son cœur. « L'amertume égale au moins la peine, quand *toi*, l'unique, le seul qui me connaisse tout à fait, se détourne de moi, ou, ce qui est tout un, quand tu te manques à toi-même en m'abandonnant. Ce mot est sévère, il est pourtant vrai, mon ami. Mais je dois me montrer sévère envers le *seul* qui m'ait mise en droit d'attendre quelque chose de lui. De toi seul j'espérais quelque chose, et je croirais te faire injure en te disant que j'ai cessé d'espérer. » La douleur n'en était pas moins forte, et ce qui la rendait plus cuisante, c'est qu'elle atteignait Rahel au moment même où tout semblait se réunir pour l'accabler. Les absents, d'ordinaire distraits, lancent leurs coups de foudre sans se demander s'ils frapperont une victime en état de les supporter. « On peut mourir vingt-cinq fois en une demi-heure, »

disait le poëte Heine, qui s'y connaissait. Varnhagen avait oublié que Rahel était pauvre. A distance, tout s'efface et s'amoindrit, même les chagrins de ceux que nous aimons le mieux. Rassuré sur des embarras d'argent dont elle ne lui faisait pas l'entière confidence, il avait cessé de songer à l'espèce d'abandon dans lequel languissait l'amie dont il s'était toujours fait le soutien. On est aisément disposé à traiter d'exagérées les plaintes d'une personne délicate et peu accoutumée à souffrir. L'impatience vient; on n'entre plus dans les détails; Varnhagen avait cessé d'être le protecteur paternel et minutieux dont Rahel aurait eu besoin. Il ne se représentait plus aussi vivement les tourments d'une vie empoisonnée par l'envie, affaiblie par la maladie, gâtée par l'indiscrétion des proches parents, déchirée par les mains mêmes qui devaient la soigner et la guérir.

D'ailleurs on ne confie certains tourments qu'à l'homme dont on porte le nom; il est des confidences sans intérêt comme sans motif pour celui à qui il n'a plu de partager de votre vie que les moments heureux. Sans doute Varnhagen, comme les autres personnes qui allaient chez Rahel,

ignorait au prix de quelles privations sa maison toujours bien tenue gardait un air d'aisance, par quels prodiges d'invention et d'adresse ses vêtements, toujours élégants, faisaient l'envie des femmes qui passaient pour savoir le mieux s'habiller. Tout cela était triste, dur à supporter, et j'ai passé beaucoup d'autres chagrins domestiques; il fallait compter l'ingratitude des siens, les ridicules dont la couvrait sa mère de plus en plus enfoncée dans l'avarice, ses reproches continus, l'âpreté avec laquelle cette mère accusait les moindres dépenses d'une fille qui ne lui avait jamais emprunté un centime. Ajoutez encore mille maux que la solitude augmente, les maladies privées de soins affectueux, les convalescences compromises ou prolongées au delà de leur terme par l'indiscrétion de parents intéressés ou querelleurs, et qui ne la recherchaient que comme un juge de paix propre à régler leurs différends, ou comme un caissier bon pour acquitter leurs dettes. Si l'on met parmi tous ces maux la crainte d'une ruine prochaine, la menace de l'abandon, on ne s'étonne plus autant de l'amertume de ses sentiments et de l'indignation douloureuse qui lui faisait écrire : « Il est des lois

pour punir l'ivrogne qui frappe un autre ivrogne, il n'en est point pour atteindre le lâche en habit noir, qui, par un simple trait de plume, de sang-froid et sans témoins, vise droit au cœur de la femme sans défense que son abandon va briser. »

Elle aurait pu ajouter que l'honneur d'une femme vaut bien, sans doute, la vie d'un oiseau, surtout dans un pays où les lois mettent en prison celui qui déniche un nid de fauvettes ou de rossignols.

II

Cependant Varnhagen, aidé du petit avoir paternel, recherchait à l'étranger un emploi que la situation de plus en plus critique où se trouvait la Prusse ne lui permettait plus d'y trouver. Rien de misérable comme l'état d'un pays privé de son gouvernement naturel. Par ordre supérieur, les portes des universités venaient d'être fermées, les jeunes gens arrêtés au milieu de leurs études s'attroupaient sous les fenêtres de leurs professeurs déposés, ou se portaient en masse sous celles du palais où se mourait la plus ado-

rée reine. On ne pouvait plus étudier ; en revanche, on voulait combattre; et Varnhagen, qui devait prendre un diplôme, se trouva une épée à la main.

Il n'en fut point chagrin, et certes, pour lui du moins, ce n'était point dommage; à le voir, on ne l'eût point poussé vers cette carrière de médecin, on n'eût point imaginé qu'il dût passer sa vie à tâter le pouls aux malades. Il avait le regard moqueur et son abord un peu roide, et sous lequel perçait un fond de hauteur, faisait contraste avec le laisser-aller parfois excessif des autres étudiants. Mais ces façons étaient tempérées par une sorte de grâce aisée ; il s'exprimait avec élégance et possédait ce tact inné qui distingue l'homme du monde de l'homme qui va dans le monde, le talent de se montrer véridique sans cependant se livrer, celui de plaire sans effort et par le seul ascendant de ces formes exquises que l'éducation ne peut enseigner. Au résumé, il était né diplomate, et personne ne possédait mieux l'art difficile de ménager les amours-propres sans s'abaisser au rôle avilissant de flatteur. Cependant l'homme de salon, le fin gentleman, n'excluait pas chez lui l'homme d'ac-

tion qui songe à lutter et à parvenir. Toute l'Allemagne, en ce moment, s'arrachait une proclamation émanée du camp de Wagram. Au nom de l'Allemagne menacée par Napoléon, l'Autriche, encouragée par la victoire récente d'Essling, appelait sous ses drapeaux tout Allemand soucieux de conserver ce nom, l'invitant à la fraternité dans la haine, à l'oubli de dissensions fatales, à la défense de la patrie commune. Varnhagen répondit à cet appel. D'abord, il ressentit quelque surprise en présence des quolibets ironiques par lesquels il se vit accueilli. On trouvait les volontaires prussiens trop rares, et, en effet, les Allemands du nord n'affluaient point sous ces tentes poudreuses où se détachaient des groupes de visages basanés, parmi ces rangées de soldats où l'on voyait étinceler ces regards perçants et quelque peu farouches, comme il y en a chez les Allemands du midi. Mais sa résolution était prise, et il n'hésita point à accepter le mince grade de sous-lieutenant dont on voulait bien l'honorer. Des façons empreintes d'une bonhomie cordiale le mirent bientôt à l'aise parmi ses futurs compagnons d'armes, impatients comme lui de voir l'action s'engager. En attendant, il se

plaisait à étudier de près les mœurs militaires, à enrichir son journal et sa mémoire de maint détail intéressant ou piquant, propre à fournir plus tard une belle page d'histoire. L'une des physionomies qui s'y gravèrent le mieux fut celle de l'archiduc Charles, dont il trace ainsi le portrait : « L'aspect du généralissime éveillait la confiance et commandait le respect ; rien de plus noble, de plus loyal que l'expression de ces traits animés par un mâle courage, éclairés par un regard ferme et franc, adoucis par le sourire de l'humanité et de la bonté. Sa taille, peu élevée, mais svelte, était pleine d'élégance, et proportionnée au fin ovale de sa tête de soldat et de penseur. Rien de plus simple ni de moins apprêté que les façons de ce guerrier royal, qui, chaque matin, après avoir passé en revue ses troupes, passait une heure au piano à improviser. Au sortir de là, une sorte de nonchalance rêveuse l'eût fait passer pour un artiste orgueilleux, sans l'éclair héroïque d'un regard qui semblait réfléchir des ondées de flammes. » Rien de surprenant si les soldats adoraient un chef pareil. « Les yeux du plus rude Croate, » ajoute Varnhagen, « se mouillaient au seul nom de l'ar-

chiduc, des frémissements d'enthousiasme accompagnaient tous les pas de ce grand général.» La bataille se livra ; Varnhagen, qui se battit bravement, ne put assister à la fin du combat, et tomba grièvement blessé au moment même où l'horizon nocturne, encore appesanti par de lourdes nuées d'orage, s'illuminait d'une grande lueur mêlée de fumée, reflet des flammes à travers lesquelles on distinguait les murs croulants de Wagram. Il avait déjà des amis au régiment, surtout parmi les officiers supérieurs. Sa blessure guérie, ses camarades lui firent le meilleur accueil; mais s'il se prenait d'amitié pour eux, il ne se prenait pas de goût pour la vie militaire ; peu habitué aux platitudes de la vie de garnison, il les trouvait moins beaux vus à travers la fumée d'un estaminet que sous le feu des obus. Son sens si fin se révoltait contre leurs plaisanteries de corps de garde ; il n'éprouvait que du dégoût pour les intrigues vulgaires auxquelles on essayait de le mêler. Maintes fois, pendant qu'ils buvaient ou jouaient aux quilles, on le vit s'égarer dans la campagne, et, son Homère en main, s'oublier à contempler la plaine avec son horizon de montagnes, le soleil prêt à disparaître der-

rière la chaîne dentelée des grands sommets bleuâtres qui s'allongeaient à perte de vue. En ces moments, une image chère le visitait, et dans les chuchotements de l'heure tardive, il lui semblait reconnaître la voix qui seule avait su le charmer, l'entretenir et l'apaiser.

Vers ce temps-là, un incident qui pouvait mal tourner lui valut la protection et l'amitié d'un assez grand seigneur. Au moment où ils allaient se mettre en marche, une fièvre pernicieuse atteignit son colonel, le comte de Bentheim, qui fut bientôt en grand danger. Un médicament énergique pouvait seul sauver le malade, livré aux soins de l'aide-major, homme pusillanime, et qui perdait son sang-froid dès qu'il ne s'agissait plus d'une jambe à couper. Varnhagen, sentant qu'il serait bientôt trop tard, venait de prescrire une ordonnance, lorsque le commandant de la garnison le fit appeler. Ce vieillard, qui avait un visage sévère, le toisa du haut en bas et lui demanda s'il savait à quoi il s'exposait. Varnhagen ému, quoique calme, répondit qu'il le savait, mais qu'il préférait avoir à répondre du colonel devant les hommes que devant Dieu. « Que Dieu vous garde, alors, » fit le comman-

dant, qui trouva la réponse belle. La guérison du malade mit fin à cet incident. Celui-ci, fort attaché à Varnhagen qu'il considérait comme son sauveur, voulut l'emmener à Paris, où l'appelait un ordre de l'empereur. On y célébrait le mariage de Marie-Louise, les fêtes se succédaient à l'ambassade d'Autriche, où l'on préparait le fameux bal qui devait coûter la vie à tant de personnes. Ses portes s'ouvrirent pour Varnhagen, qui, chargé d'une missive pour le prince de Metternich, se vit reçu sur un pied presque intime, et partagea les honneurs dont Paris se plaisait à combler les compatriotes de la nouvelle impératrice. Mais un deuil nouveau, cette fois royal, arrêta bientôt ce tourbillon, et vint répandre une ombre jusque sur les traits de Napoléon. La reine de Prusse s'éteignait après de longues souffrances ; les larmes, enfin, s'étaient figées dans ces beaux yeux limpides et profonds comme le regard d'une étoile. Pourtant l'esprit demeurait, si la forme s'évanouissait ; la morte conservait sa garde d'honneur recrutée jusque dans les derniers rangs de son peuple, une resplendissante forêt d'épées nues se dressait toute prête au souvenir de celle qui, demeurée

hautaine en face du tout-puissant conquérant, avait un jour donné son sein au fils d'une mendiante dont le lait venait de tarir. Presqu'au même moment où la reine succombait, un grand poëte, un fier soldat, Henri, baron de Kleist, se brûlait la cervelle, ne pouvant, disait-on, survivre à l'opprobre de son pays, ni se résoudre à accepter la domination d'un gouvernement étranger. Hommes et femmes, tous s'associaient au mouvement national; des mères vendaient leurs bijoux pour armer leurs fils, des sœurs équipaient leurs frères. Pour venir en aide à leur pays humilié et appauvri, on voyait des fiancées se dépouiller de leur anneau d'or, des jeunes filles pauvres livrer, en retour d'un écu, les beaux cheveux blonds qui étaient tout leur orgueil et toute leur parure. La poésie planait sur le champ de bataille lui-même. Parmi ce bataillon redoutable dont les soldats portaient l'emblème de la mort, on distinguait Théodore Koerner, un vrai barde; l'accent vibrant de ses chansons, soutenu par les acclamations de mille voix jeunes et enthousiastes, semblait un bruit de bataille, et comme l'écho des canonnades dans lesquelles il allait tomber.

III

C'étaient là des signes redoutables, et comme des traînées d'éclairs sur un horizon encore uni. Devant une crise prochaine, à l'aspect du tourbillon qui pouvait l'engloutir, Varnhagen, revenu à son ancienne tendresse, voulut une fois encore serrer la main de Rahel, alors en Bohême, où elle était allée rejoindre une amie. Leur réunion fut courte, malgré la paix qui semblait devoir la prolonger. Varnhagen aimait l'Autriche; mais en présence d'un camp où le danger avait disparu, il redevint Prussien, et d'accord avec Rahel, demanda son congé et se tourna vers la Russie, où il obtint le grade d'aide de camp auprès du général Tettenborn, celui-là même en qui les villes libres d'Allemagne, deux ans plus tard, devaient saluer leur sauveur.

Cependant de nouveaux malheurs attendaient Rahel à son retour à Berlin. Ses mains, toujours tendues vers ceux qui souffraient, semblaient prédestinées à adoucir la fin de ceux dont elle avait le plus à se plaindre. La maladie l'appela d'abord au chevet de sa mère, qui mourut au

bout de trois mois, ensuite à celui d'un frère dont l'inconduite avait éloigné ses autres parents. Ils s'éteignirent doucement, en bénissant Rahel, qui seule se trouvait présente à l'heure de leur mort. Les embarras d'argent, mille soucis matériels se joignirent bientôt chez elle aux pertes du cœur. Sans doute elle n'était point prodigue, mais sa qualité principale, on le sait, n'était point l'économie ; on pouvait avec raison lui reprocher son dédain, sa répugnance pour la chandelle, quand la bougie valait six francs, ou l'abondance dans laquelle vivaient ses domestiques, quand elle rognait sur sa dépense particulière afin de leur épargner des privations. Une amie officieuse, piquée de ne pouvoir garder ses serviteurs quand Rahel ne changeait jamais esl siens, lui insinua un jour qu'elle *les gâtait.* « C'est par pur égoïsme, j'aime mieux les gâter que me gâter moi-même, » répondit-elle de ce ton de supériorité moqueuse si charmant dans la bouche des honnêtes gens spirituels.

La bonté, certes, est un luxe dont Rahel ne savait point se passer. Sa fortune, diminuée déjà par ses bienfaits, reçut un nouveau coup par la faillite d'une grande maison de banque et les

charges de plus en plus lourdes que l'état du pays imposait à tous. Sa maison fut transformée en caserne, et il lui devint impossible d'y demeurer sans s'endetter. Il lui fallut se réfugier à Prague, pays neutre et d'où la domination autrichienne éloignait les troubles politiques. Faute de pouvoir suffire à un autre arrangement, Rahel logeait et mangeait chez une actrice, personne distinguée, qui était tout ensemble une femme de talent et une femme de bien, comme cela se rencontre souvent en Allemagne. Son unique distraction était d'écrire à Varnhagen, qui recevait d'elle un compte exact de tout ce qu'elle pensa et voyait. Prague alors encombrée de bless ressemblait à une sorte de vaste hôpital, mais aussi à un hôpital pauvre, dont les ressources bornées ne pouvaient suffire aux besoins de tous ceux qui y entraient. Les prisonniers de guerre évadés y affluaient, on ne savait plus comment héberger les malheureux mourant de faim, à peine vêtus, qui chancelaient le long des quais, ou s'efforçaient de gravir la pente escarpée qui mène au Hradschin. Heureusement les femmes étaient là avec leur esprit toujours prompt dès qu'il s'agit d'être secourable. Rahel, la première,

eut l'idée d'organiser un comité de dames chargées de distribuer les secours. La pauvreté, à ses yeux, n'était point un motif suffisant pour ne point donner. Faute d'argent, elle payait de sa personne, écrivait à droite et à gauche pour obtenir des vêtements, du linge, ou de quoi en acheter. Déjà à Berlin elle disait à Varnhagen : « Ce matin, il me faut courir après des chemises que doit me donner mon frère... En pareil cas, il faut savoir trotter, grimper des escaliers, ne craindre aucun refus, aucune démarche... La promptitude de l'aide accroît son efficacité, quand il s'agit de malheureux dont l'état s'aggrave faute de linge blanc. Chose honteuse, notre grand hospice, ici, manquait de tout. Désordre, mauvaise administration, peut-être pis. Mon ami, voilà le cas ou jamais de dire un mot contre ceux qui pillent les pauvres malades. Pour l'amour du Christ, je t'en prie... dis-leur que de tous les crimes, c'est là le plus odieux, le plus lâche; qu'un fournisseur, un inspecteur public n'a point le droit de s'enrichir. A l'honneur de la ville, je dois dire que ces infamies ont soulevé un cri d'indignation; cela fit comme une émeute, les gens se pressaient pour pourvoir au plus pressé.

Moi, pour ma part, j'organisai une quête : les Juifs les premiers répondirent à mes coups d'éperon. Leur cœur est actif, comme leur esprit, et les autres imitent leur exemple. Les médecins eux-mêmes quêtent, et leurs maisonsregorgent d'envois de linge, de literie. Je ne parle pas des fourneaux qui ne s'éteignent plus dans nos cuisines, des cent vingt-cinq dames et plus qui ne prennent plus le temps de dormir... » Ce n'était rien auprès de Prague, où, dans l'excès de leur détresse, une centaine de malheureux affamés venaient de mettre le feu à l'abbaye de Saint-Nicolas, leur asile. « Je viens d'y expédier à manger pour cent personnes, et des vêtements pour vingt. C'est à recommencer demain. A présent je cours acheter des bas, de la toile, puis faire porter le tout chez le banquier Laemel, où plus de cinquante personnes attendent leur tour. Sans compter celles qui vous accostent dans la rue, qu'il faut encourager, exhorter. Par bonheur j'ai de l'argent pour les blessés ; mon logement n'est plus qu'un bureau de secours où l'on vient chercher de l'argent, du linge, des vivres. Les satisfactions ne me manquent point. J'ai déjà remis sur pied trois Prussiens de marque,

sans compter les simples soldats. Voici à l'instant le petit-fils du conseiller Albrecht, de Berlin. Je ne puis lui faire l'aumône, à celui-là, je lui prête sur mes fonds particuliers une douzaine de thalers que son grand-père me rendra au premier jour. » Notez qu'au moment où Rahel se dépouille de cette petite somme, importante en temps de pénurie, elle n'a plus ni gants, ni chaussures, et passe ses nuits à raccommoder ses vieilles robes. « L'affaire de Dresde, poursuit-elle, nous a inondés de blessés. Blessés de trois nations, sans compter ceux de l'ennemi. La semaine passée, on pouvait les voir gisant par charretées dans les longues rues sombres de Prague. Une pluie battante inondait ces pauvres membres saignants. On n'imagine point pareille misère. Évidemment l'État avait mal pris ses mesures. Les habitants ont fait tout à eux seuls, comme dans les temps bibliques. Les plus grandes dames stationnaient dans les rues, transformées en ambulances, les unes pour panser, d'autres pour distribuer des rations de pain et de viande. Les juives surtout se montraient habiles chirurgiens; une sage-femme israélite, en un jour, n'en pansa pas moins de trois cents. Enfin on fit l'impossi-

ble. Les femmes de Prague ont du cœur. Je me précipitai chez la comtesse Brühl; je la suppliai de tourmenter ses parents. On n'obtient qu'en tourmentant. J'écrivis à mesdames de Humboldt, Bartholdi, à Lia Mendelssohn. Caroline, chargée par moi d'organiser une quête, m'envoie avant-hier cent trente florins. Moi je surveille la cuisine, j'achète, je prête à qui peut rendre, je donne à qui n'a rien. Grands et petits, tous me donnent un coup de main. Tu connais mon talent de me faire bien venir et de forcer les gens à m'obliger. C'est qu'aussi le monde est plein de braves gens. Rassure-toi, Auguste. Dieu m'a souri, tu vois, puisqu'il m'a permis d'aider les autres. »

Belles paroles, et qui peuvent se passer de commentaire. Le style hâtif peint les préoccupations du moment, les phrases rapides et comme tronquées montrent la généreuse activité d'un esprit qui ne croit point s'appartenir. Rahel est certainement parente des Beecher Stowe, des Miss Nightingale. Elle a la simplicité du cœur, ces frémissements de charité humble qui ont produit la parabole du bon Samaritain; on trouve en elle cet ardent besoin de se dévouer et d'ai-

mer auquel on doit les sainte Élisabeth de Hongrie et les sœur Rosalie.

Plus tard mourante et au plus fort d'une crise qui faillit l'emporter, ses propres souffrances ne faisaient que lui remettre en mémoire ce que les autres pouvaient souffrir. « O que j'aime mes semblables, » disait-elle à Varnhagen ; puis, lui montrant ses bras amaigris et convulsivement agités, « vois, quand l'un d'eux souffre, tout en moi frémit ainsi ; je me sens de sa chair et de son sang, » ajouta-t-elle en souriant de ce sourire passionné et étrange qui jusqu'au bout illumina son visage. Elle n'exagérait ni n'affectait rien, en parlant de la sorte, et plusieurs fois au moment de manger et à une époque où les vivres étaient rares, elle se levait de table, et sous prétexte d'un manque d'appétit, descendait porter sa part aux pauvres, toujours attroupés devant sa porte.

Cependant la véhémence de ses sensations usait ses forces, ce corps naturellement frêle pliait sous l'excès des privations et des fatigues qu'elle ne cessait de s'imposer. Seules, les personnes très-énergiques savent quelle résistance acharnée la volonté roidie peut, en certains mo-

ments, opposer aux défaillances du corps. D'atroces douleurs pourtant finirent par l'abattre; la forte volonté qui jusque-là l'avait soutenue, se brisa contre l'invasion du mal qui devait la confiner durant trois mois dans son lit. De là même, encore, elle s'efforçait de lutter, et c'était un spectacle étrange autant que déchirant que celui de cette chambre de malade dans laquelle des soldats blessés se rassemblaient autour d'un lit où d'une main amaigrie une femme mourante usait ses dernières forces à distribuer des bienfaits. La maladie, cependant, avait épuisé ses ressources, la succession de sa mère n'était point liquidée, et dans cet embarras elle s'adressa au négociant Marcus, l'aîné de ses frères, et aussi le plus riche, le priant de lui envoyer un peu d'argent à titre de prêt et sur la promesse d'un prochain remboursement. Mais le frère, non content de refuser l'argent, la tança au sujet de ses habitudes dépensières et lui adressa une longue mercuriale à laquelle elle répondit simplement ceci : « Tu *t'étonnes*, frère, quand je dis que ma dernière maladie me coûte trois cents écus. Hélas! songe que j'ai passé bien des mois dans mon lit, ne pouvant me soulever qu'à

l'aide de deux personnes, qu'*il m'a fallu payer*. Songe aux médicaments coûteux, aux vins fortifiants, aux comestibles ordonnés puis perdus faute de pouvoir les prendre. Une gâcherie atroce, et à laquelle une infirme ne peut mettre ordre. Songe aux mémoires du pharmacien, aux honoraires du médecin qu'il me faut acquitter. Les gens, me voyant malade, ne s'informaient point si j'avais le moyen d'être malade. Ils m'ont acheté de la flanelle, et la flanelle coûte cher. Mes quelques draps, tous ceux que je possédais, se déchirent. De même mon autre linge. Au temps même de ma splendeur, tu sais que j'avais peine à joindre les deux bouts. Impossible de prendre quarante ou cinquante écus sur ma dépense pour me monter un peu, m'acheter un petit trousseau, comme font d'autres. Toi-même, plus d'une fois, tu te scandalisas sur la pénurie de ma garde-robe. Ta sœur *te faisait honte*. Hélas! qu'était le dessous comparé au dessus! La maladie l'a achevé. Ne pouvant m'enlever mes chemises collées contre mon corps abîmé de vésicatoires, on les coupait en deux. On ne va pas loin, avec six mouchoirs de batiste usés, il a aussi fallu m'acheter des mouchoirs,

de gros mouchoirs. Maintenant je n'ai plus de bas pour quand je me léverai. Sans compter tout le bois brûlé pendant l'hiver, du feu nuit et jour, et cela sur l'ordre *très-précis* du médecin, qui ne s'informait point si j'avais le moyen de payer. Adieu, la plume m'échappe ; il me semble que je vais succomber... »

IV

Il était dit que tout se réunirait pour l'accabler. Les communications étaient interceptées, les dépêches enlevées, les courriers arrêtés ou tués. Six mois durant, au plus fort de sa détresse, Rahel, sans nouvelles de Varnhagen, put le supposer agonisant sur un chevet d'hôpital, se le représenter couché sans vie parmi des tas de morts. Un matin, à son réveil, et presqu'au même jour où l'Allemagne, victorieuse à Leipzig, fêtait sa délivrance, ses yeux à peine ouverts tombèrent sur une lettre que l'on venait d'apporter. Son visage devint blanc, un tremblement l'empêcha de briser la cire du cachet où on lisait un A et un V. Aux battements plus précipités de ses artères, Rahel comprit qu'elle te-

nait le bonheur, le frémissement de ses mains agitées lui révéla d'avance ce qu'elle allait lire. Tout d'abord, l'annonce d'un prochain retour, et l'offre renouvelée d'union longtemps reculée par la force des choses.

Mais à cette nouvelle, la plus importante de toutes, venaient s'en joindre d'autres qui en rehaussaient encore le prix. Varnhagen, non content de lui rapporter son cœur, lui revenait la poitrine ornée d'une étoile dont l'éclat allait rejaillir sur Rahel. Il y avait loin du Varnhagen de 1808 à celui de 1813, de l'étudiant timide à l'écrivain célèbre et considéré avec qui les grands de la terre allaient bientôt être obligés de compter. A peine âgé de vingt-neuf ans, on le jugeait digne d'un grand poste diplomatique, et on allait le rappeler à Berlin. Dix jours après ce retour, il épousait Rahel. Mais cette fois encore, ils ne purent rester longtemps réunis. Le congrès de Vienne se préparait et Varnhagen, devenu secrétaire d'ambassade, dut y accompagner le grand chancelier prince de Hardenberg, représentant de la Prusse. Il ne pouvait emmener sa femme, dont la santé toujours frêle supportait difficilement les fatigues d'un voyage. D'ailleurs, l'état fort

réduit de leur fortune les obligeait à modérer leurs dépenses, on le voit par cette lettre où Rahel, d'un ton badin, s'oppose à l'achat d'un cachemire que son mari veut absolument lui donner.

« Pardon, mon bien cher, si je décline *positivement* une attention dont je te sais gré de tout mon cœur. Je *sais* que tu aimes à fêter ta femme, ô le plus prodigue des amants. Mais ici c'est *moi* qui dois décider. Cher aimé, à quoi bon si ta Rahel promène sur son dos ce coûteux chiffon. Mon orgueil, à moi, ma vanité, c'est de n'en point avoir. Que l'on nous sache assez riches pour me permettre ce luxe, le voilà par là même inutile; on se passe admirablement de tout ce qu'on peut avoir. J'admets, au contraire, que nous ne puissions le faire sans nous gêner. Eh bien, en ce cas, il est juste de savoir s'en passer. De toute façon, mon ami, nous pouvons, ce me semble, employer notre argent mieux qu'à faire du luxe. Et quel luxe! Franchement, je le voudrais plus grandiose, si jamais je me mettais à en faire. »

Jolie lettre, toute française par la légèreté du tour, tout allemande par le sentiment, et qui montre on ne peut mieux le caractère tendre et

confiant de leur attachement. « Il voudrait transformer pour moi la vie en fête, me faire reine tout à fait, » écrit-elle quelque part. En revanche, elle ne trouvait d'autre satisfaction que de s'occuper de son bonheur. L'humilité dans la joie, comme le sarcasme devant l'outrage, voilà la marque à laquelle on reconnaît les grandes âmes. Rahel heureuse oubliait de se montrer orgueilleuse ; un sourire reconnaissant effaçait sur sa lèvre le pli hautain de l'ironie. « Va, tu ne te repentiras pas de m'avoir épousée, » lui écrit-elle peu de temps après son mariage. » Cher, précieux, fidèle ami. Aime-moi, ne m'aime plus, à la grâce de Dieu ! Quoi qu'il arrive, je te suis acquise ; tu peux compter sur moi. Je suis *sûre* comme tu as été *sûr*. Rahel ne te manquera pas. » Elle demeura fidèle à cet engagement, malgré des sacrifices pénibles. Sacrifices de goûts, de plaisirs, de vanité même. L'homme le plus noble et le plus discret ne saurait toujours les éviter à la femme dépourvue de jeunesse et de beauté qui porte son nom. Cependant si jamais caractère fut propre à une union pareille, c'était celui de Rahel. La solitude où la laissaient les absences de son mari ne lui pesait point, et sûre de son

attachement, elle ne comprenait pas que l'on pût prétendre aimer quelqu'un en l'enchaînant. « Comme toi, lui disait-elle, j'ai besoin de solitude et de liberté. Même il est des moments où pour mieux sentir la plénitude du sentiment qui nous lie, j'aime à le regarder à distance; il me faut envisager mon bonheur en face, avant d'ouvrir les bras pour le serrer de nouveau sur mon cœur. » Évidemment elle se connaissait et s'estimait assez pour se rendre compte du profond sentiment qu'elle inspirait. « Tu m'aimes, ajoute-t-elle, parce que je suis *vraie*, le plus rare, comme le plus beau de tous les dons, un don vraiment divin, et qui consiste dans la régularité, dans la proportion parfaite de tous les traits qui forment une âme. Je les possède, et voilà pourquoi tu me trouves *belle*. Je n'en suis pas orgueilleuse, mais heureuse, humblement et sincèrement heureuse de me sentir aussi riche. Que de choses m'eussent manqué, autrement! »

Si grande que soit la félicité, néanmoins elle laisse le plus souvent au cœur un souhait inaccompli, ces regrets cachés que le monde ne soupçonne point. Rahel, après son mariage, avait pris l'habitude d'écrire l'emploi de sa journée

comme les réflexions qui pouvaient lui venir. Dans ce journal, dont la plus grande partie s'est perdue, on sent bien des défaillances, bien des tristesses; avec l'âge, les doutes lui viennent et aussi ces inquiétudes vagues qui souvent attristent les heures solitaires des femmes privées d'enfants. Mais à travers ces tristesses secrètes perce comme un sourire éternel; le rayonnement de son inaltérable confiance en Dieu, en Varnhagen, en elle-même, se manifeste dans le calme et la simplicité même avec lesquels elle retrace quelques-unes de ces agitations passagères. Le motif, ici, est bien léger, il s'agit je crois d'un dîner ou d'une soirée où Rahel indisposée avait refusé d'accompagner son mari, qui n'ajoutait pas trop foi à cette excuse. « Je *n'affecte* jamais rien, comme certaines personnes parfois se l'imaginent. Bien au contraire, je cache de mon mieux mes souffrances, ne leur donnant d'autres témoins que Dieu et Dora, qui seuls savent jusqu'à quel point je me fais souvent violence pour plaire à Varnhagen. C'est mon devoir et j'ai conscience de m'en acquitter. La machine, néanmoins, commence à se ressentir du poids des années, je sens que je vieillis. Peu m'impor-

terait, sans autrui. Mais je ne peux cependant pas avoir l'air d'un emplâtre. Aussi je ne me plains jamais, excepté dans les moments où la souffrance aiguë m'arrache un gémissement involontaire. Je suis naturellement calme, et puis un rien, comme chez les enfants, a le don de ramener le sourire sur mes lèvres. Seulement point d'embarras, de contrainte entre Varnhagen et moi. Excepté cela, je puis tout souffrir. » Vous venez d'assister à la bouderie, voici maintenant le raccommodement : « Varnhagen, à son retour, avait l'air doux et souriant, et moi par conséquent j'ai senti aussitôt le calme et la joie redescendre dans mon cœur. Une amie, Netty, était venue me voir en son absence. Nous avons causé, pris le thé, puis, comme si de rien n'était, Varnhagen fit l'aimable et de la meilleure grâce du monde se mit à nous lire des passages d'un livre français, la correspondance de la princesse palatine, mère du Régent. Brave femme, vraie Allemande du temps jadis, rude, franche, brutale, pleine de bon sens pratique, de sagesse même. Netty partie, Varnhagen s'approcha de moi, et comme nous causions de choses et d'autres, un silence se fit. Nous nous regardâmes ; puis,

d'un élan spontané, sans rien nous dire, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Varnhagen avait le regard humide. « Si jamais, « me dit-il, tu me témoignes du froid, je croirai, « Rahel, sentir le sol vaciller sous mes pieds. » Sa voix tremblait ; moi je ne sus que l'embrasser et fondre en larmes, comme une vieille enfant que je suis. »

En somme, elle était heureuse, heureuse par l'amour de son mari, et aussi par le respect et l'admiration que chacun lui témoignait.

Varnhagen venait d'être nommé ministre de Prusse auprès du grand-duc de Bade, et Rahel devenue ambassadrice se vit adulée et entourée comme en son meilleur temps. Mieux qu'en son meilleur temps, car le bonheur, s'il fait des envieux, ne manque jamais de courtisans et amène les honneurs à sa suite, selon l'expression de Rahel. « Ils me savent sans conséquence, » disait-elle autrefois de ceux qui se mettaient à l'abri derrière sa faiblesse pour pouvoir impunément la maltraiter. L'âme orgueilleuse de madame de Varnhagen dédaignait les petites vengeances, pourtant elle n'en ressentait pas moins l'offense, et une bassesse par trop

manifeste la révoltait et la réveillait. Un de ses anciens amis, un de ces hommes trop sensibles qui ne peuvent supporter la vue du malheur, et qui jadis l'avait traitée en inconnue, la rencontra un jour au théâtre et avec force révérences lui demanda s'il lui serait permis de se présenter chez madame de Varnhagen. « Mais oui ; est-ce que vous avez besoin de moi? » lui répondit-elle brutalement devant tout le monde.

Le bonheur, on le voit, lui prêtait quelque peu de cette audace propre aux femmes privilégiées, que, pour les distinguer des femmes moins haut placées ou moins heureuses, on appelle, je ne sais trop pourquoi, « *grandes dames.* » Un jour, et dans son propre salon, il lui arriva de plaider la cause du « *peuple* » devant un auditoire de chambellans et de grands cordons, tout à fait surpris de voir qu'une personne de leur monde pût s'intéresser à cette « *canaille.* » Rahel trouva l'épithète plus violente que concluante, même dans des bouches d'altesses. Elle osa déclarer hardiment qu'injurier n'était point raisonner; que l'on pouvait fort bien, et sans se compromettre, prendre le parti des pauvres gens, à condition toutefois de s'exprimer en per-

sonne du monde, et non comme les gens du peuple le feraient, s'il leur était permis de se plaindre de nous.

V

Une pareille verve empêche de vieillir, et à soixante ans ses amis lui trouvaient le sourire et les illusions d'une jeune fille. « Que parlez-vous de déceptions? » leur disait-elle, « il n'en est point pour l'homme innocent, c'est-à-dire pour celui qui a conscience d'avoir vécu sans nuire à autrui. Vous trouvez l'humanité laide? Pourquoi? Un rosier vous semble-t-il laid parce que sur vingt roses qu'il porte il s'en trouve une ou deux mal venues ou déformées? » D'autres fois, elle soutenait fort sérieusement que la jeunesse, plus généreuse et meilleure que l'âge mûr, est seule dans le vrai quand elle voit tout en beau, que ce que nous appelons « l'expérience de la vie » ne sert qu'à nous pervertir et à nous corrompre. Elle avait soixante-deux ans quand elle disait ces choses et souffrait de la maladie qui allait bientôt l'emporter. Au milieu de ses souffrances, et comme les médecins commençaient à repren-

dre espoir, le choléra lui enleva en très-peu de temps son frère préféré, le poëte Louis Robert, et la femme de ce dernier, sa belle-sœur, personne jeune encore, et fort belle, celle-là même à qui Henri Heine a adressé quelques-uns de ses sonnets les plus beaux. Elle eut aussi la douleur de perdre son vieil ami, le diplomate Gentz, et cela au moment même où la fortune, qui l'avait toujours traité en enfant gâté, lui souriait une dernière fois sous les traits charmants de Fanny Elsler.

Cependant son mari, qui ne la quittait plus, essayait de la distraire par des lectures, et Henri Heine, apprenant qu'on lui ordonnait d'appliquer des feuilles de roses fraîches sur ses yeux enflammés par les larmes, lui envoyait ses premiers poëmes au fond d'une corbeille remplie des plus belles roses. Elle avait toujours beaucoup aimé la Bible, surtout le Nouveau-Testament, dans lequel elle ne pouvait se lasser d'entendre lire l'histoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Un jour, se sentant faible, elle prit la main de son mari, et la serrant contre son cœur, le regarda et lui dit ; « Je vais mieux, mon ami, je viens de penser longuement à Jésus, et il me

semble n'avoir jamais senti comme en ce moment combien il est mon frère, le frère de tous les hommes. Cela m'a soulagée. » Une autre fois, faisant un retour sur son origine juive, elle lui avoua combien elle en avait souffert jadis. « Et maintenant, » ajouta-t-elle, « ce qui faisait mon opprobre fait ma joie. L'exilée de Palestine, la juive méprisée et répudiée a trouvé asile et consolation dans tes bras. Non, pour tout un royaume, à présent, je ne voudrais pas effacer de ma vie ce triomphe. »

Je veux m'arrêter sur ce cri, joyeux comme un chant de victoire après une longue journée de fatigues et de dangers, l'un des derniers qui s'échappa de ces nobles lèvres. Elle mourut le 6 mars, au soir, en 1832, et dans la dix-neuvième année de son union avec Varnhagen.

FIN

TABLE

MADAME DE VARNHAGEN D'ENSE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.